

***Europäisches Festival
des Debütromans 2014
Festival Européen
du Premier Roman 2014***

Kiel – Literaturhaus S-H

15. - 18. Mai 2014

Autoren – Texte – Programm

Eine Veranstaltung des Literaturhauses Schleswig-Holstein
und des Centre Culturel Français de Kiel

Herausgeber: Literaturhaus Schleswig-Holstein,
Institut Français | Centre Culturel Français de Kiel
Projektmitarbeit: Patricia Schöning und Marie Sudau
Textredaktion: Patricia Schöning
Umschlaggestaltung: Eckstein & Hagedstedt
Druck: hansadruck

Editorial

Mit seinem Aufsatz *Das Kunstwerk im Zeitalter seiner technischen Reproduzierbarkeit* hat der Philosoph Walter Benjamin 1935 den Grund für einen materialistischen Zugang zur Kunst gelegt, der bis heute gelten kann und durch die Möglichkeiten der Digitalisierung und elektronischen Verbreitung aller Artefakte an Bedeutung gewonnen hat. Bei Benjamin stehen Photographie und Film mit ihren reproduktiven Verfahren im Vordergrund, im Zuge der Digitalisierung rückt die Literatur stärker ins Blickfeld.

Das literarische Werk ist mit simplen Datenformaten massenhaft reproduzierbar und potentiell frei zugänglich im Netz. Das E-Book erhält zwar noch die für den Markt autorisierte Buchform, das literarische Werk ist für Autor und Rezipient aber nicht mehr notwendig geschlossen. Es bezieht sich weiterhin auf die Wirklichkeit und schafft seine Wirklichkeit, konkurriert aber mit anderen digitalisierten textuellen oder bildhaften Wirklichkeiten. Das Werk muss sich nicht mehr selbst genügen, es kann sich in anderen Realisierungen entgrenzen, etwa wenn der Autor selbst es durch Bild, Ton, Links oder eine eigene Performance aufbereitet. Mit diesem Wandel verliert das literarische Werk im Sinne Benjamins seine Aura und tritt als Medium mit einer veränderten *sozialen Funktion* und in klar definiertem *ökonomischen Zusammenhang* auf. Es ist Teil der Kommunikationsgesellschaft und der Kulturindustrie, mit ihren Möglichkeiten und Gefahren, von emanzipatorischem Wirken bis zu politischem Missbrauch.

Durch diese Entwicklung verändert sich auch die Rolle des Autors wie des Verlegers. Der Produzent des literarischen Werks kann aktiv in den Verwertungsprozess eingreifen und mit dieser Ausweitung besser eine ökonomische Existenz als Selbständiger begründen. Der Verleger steht in einer neuen Konkurrenzsituation, in der etwa dem Schutz seiner Produkte hohe Bedeutung zukommt. Ausdruck findet diese Entwicklung auch im *Europäischen Festival des Debütromans*, das als Ort eines geschützten Austauschs den Romanen in gewisser Weise eine Aura als Debüt belässt, als Teil der Kulturindustrie gleichzeitig die Werke neuer Verwertung zuführen will.

Die Thesen in diesem Aufriss sollen die Diskussionen und Gespräche an den Festivaltagen begleiten. Im Mittelpunkt auch dieser 12. Auflage stehen allerdings die elf Autorinnen und Autoren, die in diesem Jahr zu Gast sind, und ihre Werke. Ausschnitte aus den Romanen, eine Synopsis sowie biographische und bibliographische Angaben zu den Urhebern sind in der vorliegenden Broschüre in deutscher, englischer und französischer Sprache enthalten. Dies legt den Grund für den literarischen Austausch mit den anwesenden Verlagsvertretern und mit Fachleuten des Literaturbetriebs. Ob sich daraus konkret eine Verwertung in anderen Sprachen und Ländern ergibt, wird die Zukunft zeigen. Die Bedingung für eine solche Verwertung, *die literarisch adäquate Übersetzung*, entzieht sich im Übrigen immer noch beharrlich der Digitalisierung.

Wir danken dem Land Schleswig-Holstein, dem Bureau du Livre der Französischen Botschaft und den Einrichtungen öffentlicher Literaturvermittlung in den anderen Partnerländern, die das Europäische Festival des Debütromans ermöglichen, und wünschen unseren Gästen in Kiel einen angenehmen und für die eigene Arbeit fruchtbaren Aufenthalt, der ihnen Schleswig-Holstein als ein gastliches und anregendes Land näherbringt, in dem Maschen für ein persönliches Netzwerk der kommenden europäischen Literatur geknüpft werden.

Dr. Wolfgang Sandfuchs
Literaturhaus Schleswig-Holstein

Lucas Dymny
Centre Culturel Français de Kiel

Editorial

Avec son essai intitulé *l'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, le philosophe Walter Benjamin a posé en 1935 les fondements d'un accès matériel à l'art qui sont encore valables aujourd'hui et qui ont gagné en importance au regard des possibilités de numérisation et de diffusion électronique de tous les artefacts. Pour Benjamin, la photographie et le cinéma figurent au premier plan avec leur procédé reproductible tandis qu'au fil de la numérisation, la littérature occupe davantage le devant de la scène.

L'œuvre littéraire sous forme de simples données informatiques est reproductible en masse et potentiellement libre d'accès sur la toile. L'E-book a encore la forme de livre autorisée par le marché, pour l'auteur comme pour le lecteur, l'œuvre littéraire n'est plus obligatoirement homogène. Cela fait toujours référence à la réalité et crée sa propre réalité qui se trouve cependant en concurrence avec les autres réalités numérique ou bien imagée. Désormais l'œuvre ne doit plus se suffire à elle-même, elle peut se libérer de ses carcans, comme lorsque l'auteur l'étoffe lui-même grâce à l'image, au son, aux liens internet ou encore à une présentation personnelle.

Avec cette mutation, l'œuvre littéraire perd son *aura* au sens que l'entend Benjamin et apparaît alors comme un intermédiaire avec une nouvelle *fonction sociale* et dans un *contexte économique* bien défini. Elle fait partie de la société de communication et de l'industrie culturelle avec toutes les possibilités et tous les dangers que cela comporte, de l'effet émancipateur à l'abus politique. Avec cette mutation, le rôle de l'écrivain comme de l'éditeur se transforme également. Le producteur de l'œuvre littéraire peut intervenir de manière active dans le processus d'utilisation de celle-ci et grâce à ce développement, il peut justifier d'une existence économique en tant que travailleur indépendant. L'éditeur se trouve lui dans une situation nouvelle de concurrence dans laquelle par exemple la protection de son produit prend une importance considérable. *Le Festival Européen du Premier Roman* est par ailleurs redevable à cette mutation. En tant que lieu d'échange protégé, il confère d'une certaine manière une aura à ce début littéraire. Tout en faisant lui-même partie de l'industrie culturelle, il veut procurer aux œuvres de nouvelles possibilités de mise en valeur.

Les thèses ici ébauchées serviront de pistes de réflexion aux discussions et aux dialogues pendant le Festival. Ce sont toutefois les auteurs ainsi que leurs œuvres qui demeurent l'essence même du Festival. La présente brochure réunit en allemand, français et anglais des résumés et extraits de chaque roman ainsi que des indications bibliographiques sur les auteurs. Elle favorisera l'échange littéraire entre éditeurs et autres professionnels du livre. L'avenir nous dira quels romans seront valorisés dans d'autres pays et d'autres langues suite à cet échange. La *traduction littéraire adéquate*, condition pour une telle utilisation, échappe par ailleurs toujours obstinément à la numérisation.

Nous remercions le Land de Schleswig-Holstein, le Bureau du livre de l'Ambassade de France en Allemagne, la Fondation culturelle de Schleswig-Holstein et les institutions littéraires des pays partenaires, sans qui le Festival du Premier Roman ne saurait exister. Nous souhaitons à nos invités la bienvenue à Kiel et un séjour aussi agréable que fructueux sur le plan professionnel. Qu'ils découvrent le Schleswig-Holstein comme une région accueillante et stimulante, à même de susciter de nouvelles ramifications personnelles au sein du réseau de la jeune littérature européenne en devenir!

Dr. Wolfgang Sandfuchs
Literaturhaus Schleswig-Holstein

Lucas Dymny
Centre Culturel Français de Kiel

Editorial

With his essay *The Work of Art in the Age of Mechanical Reproduction* (1935) the philosopher Walter Benjamin provided the basis for a materialistic approach to art that can still be considered as valid today and has even gained in significance because of the possibilities of digitalization and electronic distribution of artefacts. Benjamin is primarily interested in photography and film with their reproductive procedures, but today, as digitalization becomes more widespread, literature is coming more into focus.

All literary works can easily be reproduced in simple data formats and are therefore at all times freely accessible on the web. Though e-books still maintain the book form authorized for the market, the literary work no longer presents the closed entity it used to be for author and recipients. Even though it still refers to reality and creates its own reality, it constantly competes with other digitalized textual or pictographic realities. The work no longer has to be self-contained, it can expand into other realizations, for example, when the author himself elaborates it with images, sounds, links, or his own performance. As a result of this change the literary work in the sense of Benjamin loses its *aura* and appears as a medium with a changed *social function* and in a clearly defined *economic context*. It is part of contemporary society with its modern means of communication as well as of the culture industry with all the possibilities and risks this entails, from emancipatory effects to political abuse.

As a result of this development both the author's and the editor's roles also change. As the producer of the literary work can actively intervene in the process of utilization, he is better able to establish an economic existence as a self-employed person. The editor finds himself in a new competitive situation in which for example the protection of his products is of increasing importance. Incidentally, this change also finds expression in the European Festival of the First Novel, which, as a place of protected exchange, maintains each novel's aura as a debut, but at the same time it is part of the culture industry and seeks to explore new forms of utilization for the novels.

The theses outlined in this editorial shall accompany the discussions and conversations during the Festival. The focal point of this year's twelfth Festival will of course be the eleven authors participating in it and their first books. This brochure contains excerpts from and synopses of all eleven novels as well as biographical and bibliographical details about the authors in German, English, and French. This provides the basis for the literary exchange between participating publishers and other experts of the literary establishment. Whether this exchange will actually lead to future utilization in translation, time will tell. Interestingly the condition for such a utilization, *i.e. adequate translations*, still resists the digitalization.

We would like to thank the state of Schleswig-Holstein, the Bureau du livre of the French embassy, the Cultural Foundation of Schleswig-Holstein and agencies for literature of various partner countries for making the European Festival of the First Novel possible. We wish our guests in Kiel a pleasant and stimulating stay, and hope you will enjoy Schleswig-Holstein's hospitality. We are happy to offer this opportunity to continue weaving the network of European Literature.

Dr. Wolfgang Sandfuchs
Literaturhaus Schleswig-Holstein

Lucas Dymny
Centre Culturel Français de Kiel

**EUROPÄISCHES FESTIVAL DES DEBÜTROMANS
FESTIVAL EUROPÉEN DU PREMIER ROMAN**

Programm

- Donnerstag, 15.05. Lesefest im Literaturhaus**
19.00 Uhr Lesungen aus den Debütromanen
- Freitag, 16.05. Autor-Roman-Verlag: Präsentationen I**
9.30 – 13.00 Uhr **Présentation des auteurs, romans et éditeurs I**
Author-Novel-Publisher: Presentations I
Moderationen: Susan Bindermann (Agentur Literatur Hebel&Bindermann), Lucas Dymny (Centre Culturel Français de Kiel), Wolfgang Sandfuchs (Literaturhaus Schleswig-Holstein), Thorsten Dönges (Literarisches Colloquium Berlin)
- 19.00 – 21.00 Uhr **Der Weg des Romans zum Leser – Selbstvermarktung und ihre Grenzen**
L'itinéraire du roman au lecteur – l'autocommercialisation et ses limites
The novel's way to the reader – self-marketing and its limits
Tom Bresemann (Lettrétage Berlin). Moderation: Lisa Heysen
- Samstag, 17.05. Autor-Roman-Verlag: Präsentationen II**
9.30 – 13.00 Uhr **Présentation des auteurs, romans et éditeurs II**
Author-Novel-Publisher: Presentations II
- 15.00 – 18.00 Uhr **Erfahrungsaustausch Autoren: Literaturbetrieb und Debütroman**
Moderation: Tom Bresemann (Lettrétage Berlin)
- 15.00 – 18.00 Uhr **Der zweite Roman – aus Verlagsperspektive**
Le deuxième roman – sous la perspective des éditeurs
The second novel – from the publishers' perspective
Moderation: Karen Nölle (edition fünf)
- Sonntag, 18.05. Resümee, Perspektiven und Wortspiele**
10.00 – 12.30 Uhr **Bilan, perspectives et jeux de mots**
Résumé, perspectives and play on words
- Tagungsübersetzerinnen: Susanne Höbel und Karen Nölle**

Inhaltsverzeichnis

Maren Uthaug OG SÅDAN BLEV DET	Dänemark7
Philipp Schönthaler DAS SCHIFF DAS SINGEND ZIEHT AUF SEINER BAHN	Deutschland 14
Pauliina Rauhala TAIVASLAULU	Finnland23
Boris Razon PALLADIUM	Frankreich29
Marco Magini COME FOSSI SOLO	Italien39
Patrick Bassant JOY	Niederlande48
Ylva Ambrosia Wærenskjold KOM HJEM NÅR SORGENE HAR LØPT FORBI	Norwegen58
Margarita Kinstner MITTELSTADTRAUSCHEN	Österreich73
Patrycja Pustkowiak NOCNE ZWIERZĘTA	Polen83
Jonas Lüscher FRÜHLING DER BARBAREN	Schweiz90
María López Sándež A FORMA DAS NUBES	Spanien101

Als Knut seine samische Frau Rhitta verlässt, nimmt er die gemeinsame Tochter Risten mit. Sie ziehen von Nordnorwegen nach Südjylland zu Grethe, die im Keller gerade fünf vietnamesische Bootflüchtlinge aufgenommen hat. Einer davon ist ein Junge, der den dänischen Namen Niels erhält. Aus ihrer gemeinsamen Einsamkeit heraus entwickelt Risten zu ihm eine stabile Bindung. Erst als Erwachsene sieht Risten ihre Mutter wieder. Diese Begegnung entwickelt sich in keiner Weise wie sie es erwartet hatte.

S. 40-42

Risten hatte sich entschieden, zwölf Blatt Papier mit Tesafilm zusammenzukleben, und Rihtta und Knut hatten gerade den einleitenden Wortwechsel abgeschlossen. Sie waren an dem Punkt, wo Rhitta die Zähne zusammenbiss und Knut die Fäuste ballte. Da kam Knuts neue Frau vorbei. Dass sie das war, wussten sie damals natürlich noch nicht. Sie sahen einfach eine hübsche Frau in den Dreißigern mit langen Beinen und mausbrauner Kurzhaarfrisur. Mit weicher Stimme fragte sie Rihtta in bemühtem Norwegisch, das vor allem Dänisch klang, ob sie hereinkommen dürfe, um zu sehen, wie eine richtige samische Familie lebte. Sie würde nämlich in Dänemark mit Minoritäten arbeiten. Also in gewisser Weise. Bald solle sie vietnamesischen Bootsflüchtlingen Dänischunterricht geben. Jedenfalls hatte sie sich um die Stelle beworben. Rihtta sah sie kurz an, stellte fest, dass die dänische Frau zwei Köpfe größer war als sie, warf Knut einen Blick zu und holte tief Luft, um seinem letzten Argument die Luft zu nehmen. Aber Knut hatte auf einmal etwas anderes im Sinn als Streiten. Er wandte sich von Rihtta ab und reichte der Fremden die Hand und bat sie, einzutreten.

Sie seien ja fast so etwas wie Kollegen, erklärte er, denn auch er arbeite mit Minoritäten. Also den Samen. Ja, fast sei er schon selbst ein Same, sagte er mit seinem charmantesten Lächeln und wandte ihr das Gesicht zu, damit sie seine Augen sehen konnte. Er nahm ihr die Jacke ab und hängte sie am Eingang an einen Haken. In der Küche kniff er den Schließmuskel zusammen und zeigte ihr sein schönes großes Samenmesser, spülte eine Tasse ganz sauber ab und bot ihr Kaffee an. Ehe die Woche um war, hatte er ihr auch angeboten, sein Glied in sie zu stecken. Sie sagte zu allem danke gerne. Ein paar Wochen später auch zu seinem Vorschlag, nach Dänemark umzuziehen und mit ihr zusammenzuleben.

Aber noch war der Gedanke ans Umziehen nicht geboren. Rihtta hatte keine Ahnung, dass für sie bald Schluss war mit dem Mutter Sein und dem Zähne Zusammenbeißen. Risten wusste nicht, dass sie mit ihrem Baum niemals fertig werden würde, weil Knut wenige Wochen später vermutete, die einundvierzig zusammengeklebten A 4-Bögen würden beim Umzug nur zerknittern.

Risten arbeitete also in den nächsten Tagen emsig weiter und hatte eben gerade Blatt Nummer 26 an seinen Platz neben den anderen geklebt, als die neue Biiga anklopfte. Knut saß beim Morgenkaffee und dachte an die dunkelroten Brustwarzen der Mausbraunen. Er rief «Herein!», ohne zur Tür zu schauen. Wieder klopfte es. Schwerfällig stand er auf, er hatte vergessen, dass sie jetzt zu denen gehörten, die ihre

Tür abschlossen. Er machte auf, und vor der Tür stand ein junges Mädchen mit einem kleinen Kind auf dem Arm, wofür sie sich sofort entschuldigte.

«Bures», sagte er und sah durch sie hindurch.

«Äh, hallo», antwortete das Mädchen, «ich sollte heute kommen – ich bin das neue Mädchen. Oder Biiga, wie ihr dazu sagt.»

Er öffnete die Tür, so dass sie vorbei kommen konnte. Sie bedankte sich und auf dem Weg zum Tisch, wo sich Knut mit dem Traum im Blick wieder hinsetzte, schälte sie sich aus der Daunenjacke.

Die neue Biiga nahm die Decke weg, in die sie das Kind gewickelt hatte, um es an dem kühlen Morgen zu schützen. Sie strich dem Kleinen vorsichtig über das Haar. Indem sie die Hand an das Köpfchen legte, versuchte sie die große Wunde am Mund zu verdecken. Eine eindeutig einstudierte, nachlässige Bewegung.

«Woher hast du das Kind?», fragte Risten heiser und lehnte sich vor, um nachzusehen, ob da ein Schwanz hervorschaut.

«Das ist meine Tochter.» Die neue Biiga lachte nervös. «Aber mein Mann wird auf sie aufpassen, wenn ich hier bin, ihr braucht also nicht zu befürchten, dass sie mich bei der Arbeit stört.» Sie sah Knut bittend an.

Aber Knuts Gedanken kreisten noch immer um die Brustwarzen, die er am letzten Abend zwischen seine Lippen genommen hatte. Die Chemie zwischen ihm und Grethe, der dänischen Frau, stimmte. Vielleicht lag es auch nur daran, dass sie nicht wütend war wie Rhitta. Nicht alle Möglichkeiten nutzte, um ihn herunterzuputzen. Nachdem sie sich geliebt hatten, hatte sich Grethe an ihn geschmiegt. Hatte gesagt, so etwas hätte sie noch nie erlebt. Und hätte nicht zu hoffen gewagt, dass ihr noch einmal etwas so Wunderbares zustoßen könnte.

«Ich bin so ein kleiner Pechvogel», hatte sie gesagt und an seiner Brust geschluchzt. Er hatte ihr übers Haar gestrichen und gesagt, bei ihm sei sie sicher. Er würde auf sie aufpassen. Das war ein schönes Gefühl. Für alle beide.

«Du musst nicht glauben, dass ich sonst eine von denen bin, die jammert», hatte sie gesagt. «Zuhause in Dänemark habe ich die Dinge im Griff. Aber bei dir fühle ich mich so sicher, da traue ich mich zu zeigen, wie verletzlich ich auch bin.»

Knut hatte sie ganz fest gehalten, bis der ihm der Arm eingeschlafen war.

«Kannst du nicht ein bisschen länger hier oben bleiben?», hatte er gefragt.

«Am Montag ziehen bei mir fünf Vietnamesen in den Keller. Da muss ich zu Hause sein.»

«Aber was machen wir denn da?», hatte er gefragt.

«Ja, was machen wir?», hatte sie verzweifelt geantwortet.

Sie hatten keine Lösung gefunden. Aber Knut war klar, dass er dieses neue Gefühl nicht verschwinden lassen wollte. Den ganzen Morgen hatte er gegrübelt, wie sie zusammen sein könnten. Deshalb drang von dem Redeschwall der Biiga nichts bis in sein Bewusstsein.

«Vielleicht hast du gehört, dass mein Freund Kven ist?» Sie versuchte ihm in die Augen zu sehen, aber ohne Erfolg. «Aber ich habe gedacht, dass ihr wohl nichts dagegen habt, wo ihr doch Samen seid?» Sie rutschte auf dem Stuhl herum, Knuts Gleichgültigkeit machte sie unsicher. «Das ist doch nur, weil meine norwegische Familie das natürlich nicht so gut findet.»

Auch Risten hörte nicht zu. Nachdem sie gecheckt hatte, dass das Mädchen keinen Schwanz hatte, versenkte sie sich wieder in die Zeichnung. Als die junge Frau am nächsten Tag dann kam, um bei ihnen zu arbeiten, wusste niemand, wer sie war. Sie wussten nicht, dass sie Marit hieß oder dass ihre Eltern wegen des Kindes mit dem Kven-Freund so empört waren, dass sie nicht mehr bei ihnen zu Hause wohnen durfte. Das Kind hätten sie geduldet, aber einen von den Kven auf keinen Fall. Dass sie deshalb bei Rihttas Bruder Isak Zuflucht gesucht hatte, weil der Freund zu seiner Kirchengemeinde kam und weil Isak ihr gesagt hatte, Knut und Rihtta fehlte eine Hilfe im Haushalt.

Übersetzt von Sigrid Engeler

Knut quitte sa femme sami Rhitta, et emmène avec lui leur fille Risten. Du nord de la Norvège, ils partent s'installer au sud du Danemark, chez Grethe, le nouvel amour de Knut, qui vient d'accueillir cinq réfugiés vietnamiens dans sa cave. Parmi les réfugiés, un garçon auquel on donnera le nom de Niels lie avec Risten une forte amitié, renforcée par un sentiment de solitude partagé. Risten ne reverra sa mère qu'à l'âge adulte - retrouvailles qui ne seront en aucune façon semblables à ce qu'elle avait imaginé.

pp. 40-42

Risten avait décidé de commencer par attacher douze feuilles de papier à l'aide de ruban adhésif, tandis que Rihtta et Knut venaient de terminer les préliminaires. Ils en étaient au moment où les mâchoires de Rihtta commençaient à se crispier, et où Knut serrait les poings, quand la femme de Knut est passée. Évidemment, aucun d'entre eux ne savait encore qu'elle deviendrait sa femme. Ils avaient vu arriver une ravissante blonde cendrée d'une trentaine d'années, aux jambes longues et aux cheveux coupés au carré, qui articulait d'une voix douce un norvégien approximatif, plus proche du danois que du norvégien. La jeune femme demanda à Rihtta si elle pouvait entrer, elle voulait voir comment vivait une vraie famille same. Car voilà, elle travaillait avec des minorités ethniques, au Danemark. Ou enfin presque. Elle allait bientôt commencer à enseigner le danois à des boat-people vietnamiens. Du moins, elle avait postulé pour l'emploi. Rihtta la regarda un instant, constata que la danoise la dépassait de deux têtes, tourna la tête vers Knut et inspira profondément pour désamorcer son dernier argument.

Mais Knut s'était subitement laissé distraire de la dispute. Il se détourna de Rihtta et tendit la main vers l'étrangère qu'il invita à entrer.

Ils étaient donc presque collègues, expliqua-t-il, car lui aussi travaillait avec des minorités ethniques. C'est-à-dire les Saami. Peu s'en fallut d'ailleurs qu'il ne soit lui-même devenu une sorte de Saami, depuis le temps, ajouta-t-il en arborant son sourire le plus charmant. Son visage était tourné vers elle, de sorte qu'elle pouvait voir ses yeux. Il prit sa veste et l'accrocha à une des patères de l'entrée. Dans la cuisine, il montra à la visiteuse son grand couteau same en serrant les sphincters, puis nettoya consciencieusement une tasse et lui offrit un café. Avant la fin de la semaine, il lui proposa aussi d'introduire son sexe en elle. Elle accepta le tout poliment. De même que sa proposition, deux ou trois semaines plus tard, de déménager au Danemark et de vivre avec elle.

Mais à ce moment-là, l'idée du déménagement n'était pas encore d'actualité. Rihitta ignorait tout de la fin imminente, à la fois de son état de mère, et de ses crispations de mâchoires. Risten ne savait pas qu'elle ne finirait jamais son arbre parce que Knut jugerait, quelques semaines plus tard, que les quarante-et-une feuilles A4 scotchées les unes aux autres ne passeraient pas le voyage sans être chiffonnées.

C'est pourquoi Risten poursuivit scrupuleusement son travail pendant les deux ou trois jours qui suivirent et venait justement de coller la vingt-sixième feuille à côté des autres quand la nouvelle biiga frappa à la porte. Knut, qui était assis devant son café du matin en pensant aux mamelons rouge foncé de la blonde cendrée, lança un « entrez » sans même lever les yeux. On frappa à nouveau. Il se leva lourdement, il avait oublié qu'ils étaient devenus de ces gens qui ferment leur porte à clé. Une jeune fille se tenait à l'extérieur. Elle portait un petit enfant dans les bras et s'en excusa aussitôt.

«Bures», dit-il en la regardant sans la voir.

«Euh, bonjour», répondit la fille, «je devais venir aujourd'hui – je suis la nouvelle jeune fille. Enfin, biiga, comme vous dites.»

Il ouvrit la porte et la laissa entrer. Elle le remercia et se débarrassa de sa doudoune en marchant vers la table, où Knut se rassit, rêveur.

La nouvelle biiga ôta la couverture dans laquelle elle avait enveloppé l'enfant pour le protéger du froid matinal. Elle caressa doucement ses cheveux. Essayant de dissimuler la grande plaie qu'il portait près de la bouche, elle posa sa main le long de sa petite tête. Un geste désinvolte qu'elle avait manifestement étudié.

«Où tu as trouvé ce bébé?» demanda Risten d'une voie enrouée en se penchant pour voir si une queue dépassait.

«Mais, c'est ma fille.» La nouvelle biiga eut un rire nerveux. «Mais mon ami la gardera quand je serai ici, vous n'avez aucune inquiétude à avoir, elle ne me distraira pas de mon travail.», dit-elle à Knut en lui adressant un regard implorant.

Cependant, les pensées de Knut étaient toujours tournées vers les mamelons qu'il avait serrés entre ses lèvres la veille au soir. Il y avait quelque chose de spécial entre lui et Grethe, la danoise. Ou peut-être était-ce seulement qu'elle n'était pas animée de colère comme Rihitta. Qu'elle ne prenait pas n'importe quel prétexte pour le dévaloriser. Grethe s'était blottie dans ses bras après l'amour. Elle lui avait dit qu'elle n'avait jamais rien vécu de semblable. Et qu'elle n'avait plus osé espérer qu'une si belle aventure lui arrive encore.

«Je suis un vrai oiseau de malheur,» avait-elle murmuré contre sa poitrine, entre deux sanglots. Il lui avait caressé les cheveux en disant qu'avec lui, elle était en sécurité. Qu'il prendrait soin d'elle. C'était bon. Pour lui comme pour elle.

«Ne crois pas que je sois du genre à me plaindre d'habitude,» avait-elle repris. «Au Danemark, je mène ma barque. C'est juste que je me sens si bien avec toi que j'ose aussi te montrer à quel point je suis vulnérable.»

Knut l'avait serrée contre lui, jusqu'à ce que des picotements se fassent sentir dans son bras.

«Tu ne peux pas rester un peu plus longtemps?» avait-il demandé.

«Lundi, il y a cinq Vietnamiens qui viennent s'installer dans ma cave. Il faut que je sois chez moi.»

«Mais qu'est-ce qu'on va faire, alors?»

«Oui, avait-elle dit, désemparée, qu'est-ce qu'on va faire?»

Ils n'avaient pas trouvé de solution. Mais Knut savait qu'il ne laisserait pas disparaître ce nouvel amour. Il avait passé toute la matinée à chercher comment ils allaient pouvoir rester ensemble. C'est pourquoi le flot de paroles de la biiga n'atteignit jamais son cerveau.

«Tu as peut-être entendu que mon ami est kvène?» dit-elle, cherchant en vain son regard.

«Mais je me suis dit que comme vous étiez sames, vous n'aviez sans doute rien contre les kvènes?» Elle se tortilla sur sa chaise, l'indifférence de Knut la rendait nerveuse.

«C'est juste que ma famille est norvégienne, alors évidemment, ils ne l'apprécient pas trop.»

Risten n'écoutait pas non plus. Une fois qu'elle avait vérifié l'absence de queue chez la petite, elle se laissa de nouveau absorber par son dessin. Aussi le jour suivant, lorsque la jeune fille vint travailler, aucun d'entre eux ne se rappelait qui elle était. Ils ne savaient pas qu'elle se prénomait Marit, ni que ses parents, scandalisés qu'elle ait eu un enfant avec son kvène, avaient refusé de la garder sous leur toit. Ils toléraient sa maternité. Quant à l'élément kvène, il restait inacceptable. Ils ignoraient également que pour cette raison, elle s'était réfugiée chez Isak, le frère de Rihtta, dont son petit ami fréquentait la paroisse, et que c'était Isak qui lui avait dit que Knut et Rihtta manquaient d'une employée de maison.

Traduit par Catherine Lise Dubost

When Knut leaves his wife Rhitta (who is a native Sami from Lapland), he takes his daughter Risten with him and moves from the northern part of Norway to the southern part of Denmark. He moves in with Grethe who has just allowed five Vietnamese refugees to move into her basement, one of whom is a boy Grethe calls Niels. An unbreakable friendship develops between Risten and Niels because of their shared sense of loneliness. Risten does not go back to Lapland to see her mother until she's an adult - a visit that proves to be the complete opposite of what she expected.

pp. 40-42

Risten had decided to start by taping twelve pieces of paper together, and Rihtta and Knut had just about finished their preliminary verbals. They were now at that point where Rihtta's jaw was beginning to jut and Knut's hands balling into fists when the new wife dropped in. Of course, none of them knew yet that this was who she was. All they saw was an attractive woman in her thirties with long legs and mousy hair in a page cut, who in a soft voice trying to sound Norwegian, but most of all sounding Danish, asked Rihtta whether she could come in and see how a real Sami family lived their lives. You see the thing was her job in Denmark was working with minorities. Well. Sort of. She was due to start teaching Danish to Vietnamese boat people very soon. Or at least, she had applied for the job. Rihtta looked at her for a moment, established that this Danish woman was two heads taller than her, turned her gaze back to Knut and then breathed in deeply to smother his last cutting remarks. But Knut was suddenly gripped by something other than their ritual slanging match. He turned away from Rihtta and put out his hand to the unknown lady to bid her a welcome inside.

Actually, they were sort of colleagues because he worked with minorities as well. Laplanders of course - the Sami people. In fact, he was at the stage where he wasn't far

off being a Sami himself, he said with his most charming smile and face fully onto the lady so that she could see his eyes. He took her jacket from her and hung it on a hook in the hallway. Back in the kitchen he clenched his buttocks together and showed off his gorgeous Sami knife, washed a cup completely clean and offered her coffee. Before the week was out, he had also offered to stick his cock up her. She said yes to the whole lot. And a few weeks after that, yes please to the suggestion that he could move to Denmark and move in with her.

But the idea of moving had not been born yet. Rihtta was totally unaware that her time as a mother and flinching jaw clencher was almost at an end. Risten didn't know that she would never finish that tree, because a few weeks later Knut ruled that the 41 pieces of stuck together A4 paper would just get mashed during the move. So that was why Risten kept on working hard at it in the days that followed and had just stuck sheet 26 in place next to the others, when the new *biiga*, or charwoman, knocked at the door. Knut, who was sitting over his morning coffee and obsessing about the mousy woman's ruby red nipples, cried a "come in" without looking towards the door. More knocking was then heard. Wearily, he rose from his seat having forgotten that they were the kind of people who locked their doors. He opened up to see a young girl holding a baby, for which she immediately apologised.

"Bures," he said, looking right through her.

"Oh hi," the girl replied. »I'm supposed to start today – I'm the new girl. Or *biiga*, as they say."

He opened the door fully so that she could get past him. She thanked him and pulled off her padded jacket as she moved towards the table where Knut sat down again, still in his dream state.

The new *biiga* removed the blanket that was wrapped around the baby to protect it from the chill in the morning air. She pushed lightly at the baby's hair and made efforts to cover the sore near its mouth by placing her hand alongside its little head. A desultory move that had clearly been done many times before.

»Where did you get the baby from?" Risten asked harshly as she leaned forward to see if there was a tail sticking out the end of it.

"She's my daughter of course." The new *biiga* grinned nervously. "But my husband will be watching her when I'm here. So no need to worry that I won't be able to manage." She looked imploringly at Knut.

But Knut's thoughts were still circling around the nipples he had caressed with his lips the previous evening. He had a special thing with this Grethe – the Danish woman. Or maybe it was simply because she wasn't Mrs Angry like Rihtta. Didn't use every chance she could to run him down. Grethe had curled herself deep inside his embrace after they had made love. Told him that it had never ever been like that for her before. And she'd hardly dared hope that something so wonderful might actually be hers to keep.

"It seems like I'm jinxed somehow,» she had said, crying softly on his chest. He had stroked her hair and told her she was safe with him. That he would look after her. It felt wonderful. For both of them.

"But you mustn't think I'm a complete drama queen that never stops crying," she had said. "I manage things very well back home in Denmark. It's just that you make me feel so safe and I can actually dare to show my vulnerable side."

Knut had kept on holding her until he got pins and needles in his arm.

"Can you not stay up here just a bit longer?" he had asked her.

"There's five Vietnamese people moving into my basement on Monday. There's no way I can't be there."

"So what do we do?" he had asked her.

"Yes. What do we do?" she replied despairingly.

They hadn't found a solution. But Knut was very clear that he was not going to let these new feelings just drift away. He'd spent all morning pondering how they could stay together. For this reason, none of the new charwoman's torrent of words breached his consciousness.

"I suppose you've already heard that my partner is a Kven – you know a West Finn?" she said, as she sought in vain to capture his eye line. "But I thought that as you are Sami people, it wouldn't really bother you?" She wriggled in her chair. Wondering at Knut's complete indifference. "It's just that my family is pure Norwegian, and as you can imagine they are not exactly over the moon about it."

Risten wasn't listening either. Once she had checked that the baby didn't have a tail, she allowed herself to become engrossed in her drawing again. So the next day, when the char turned up for work, none of them had a clue who she was. They didn't know that her name was Marit, or that her parents were so upset that her Kven boyfriend had got her pregnant they had thrown her out. The child they could tolerate. But a Kven? Out of the question. Nor were they aware that she had sought help from Rihtta's brother Isak because he was in the same church congregation and that it was Isak who'd said that Knut and Rihtta needed help in the house.

Translated by Paul Larkin

Maren Uthaug, geboren 1972. Sie ist das Produkt einer norwegischen Mutter und eines samischen Vaters. Sie ist in Dänemark aufgewachsen. *Og sådan blev det* ist ihr Romandebüt. Uthaug hat mit *Ellers går det godt* bereits eine hochgelobte Graphic Novel veröffentlicht. 2013 gewann sie mit *Ting jeg gjorde* den angesehenen Preis für Cartoons der Tageszeitung Politiken. Sie ist seither regelmäßig auf der Kulturseite der Zeitung mit einem Cartoon vertreten und hat einen stark frequentierten Blog: www.marensblog.dk

Maren Uthaug, auteure danoise née en 1972 d'une mère norvégienne et d'un père sami vit au Danemark. *Og sådan blev det* est son premier roman. En 2013, Uthaug a remporté le prestigieux concours d'animation du quotidien Politikken avec sa série de bandes dessinées *Ting jeg gjorde* qu'elle publie tous les jours dans ce journal. En outre, Uthaug tient un blog très apprécié d'un lectorat nombreux: www.marensblog.dk

Maren Uthaug, born 1972, is a product of a Norwegian mother and a Sami father and a life of growing up in Denmark. *Og sådan blev det* is her debut novel. Uthaug has previously published a highly praised graphic novel and in 2013 she won Politiken's prestigious cartoon competition with the series *Ting jeg gjorde* and has since then contributed daily to the newspaper. Maren Uthaug also has her own and highly rated blog: www.marensblog.dk

Die Protagonisten des Debütromans von Philipp Schönthaler stellen sich den Herausforderungen, den Ansprüchen und Zumutungen unserer alltäglichen Arbeits- und Lebenswelten. Jeder Tag ist ein Kampf um optimiertes Aussehen, optimierte Arbeitsziele, optimierte Arbeitsplätze, optimierte Berufseinstellungen. Soll man nun daran scheitern oder darüber lachen? Schönthaler entscheidet sich in diesem außergewöhnlichen Roman für den feinen, leise ironischen Blick, den sanften und liebevollen Spott, geleitet von Neugier und Faszination, von Zuneigung und Verständnis. Offen bleibt nach der Lektüre, ob wir auf die Menschen in den Verhältnissen um uns oder ob wir bloß in einen Spiegel geschaut haben.

Vorspann S. 1-6

IN SACHEN KOMMUNIKATION: kann man das auch immer ganz anders angehen. Grundsätzlich ist eine kräftige, sonore Stimme jedoch von Vorteil, eine gepflegte Sprache, gepflegter Ausdruck, Äußeres. Erik blickt in den Spiegel, grimassiert, lässt die Wirbel im Nacken knacken, knetet die Fäuste. Im Kopf beherrscht er die Situation, er ist gut. Er ist wirklich gut, er weiß, dass er gut ist – bei dem Gedanken steigert sich seine Stimmung zusätzlich, er ist jetzt noch besser, nahezu euphorisch streicht er mit der linken Hand seine Krawatte glatt, reißt mit der rechten die Tür auf,

Rike glühen die roten Flecken auf der Brust, grell im Kontrast zur weißen Bluse, sie wachsen sich aus, greifen über auf den Hals, die Wangen. Rike spürt ihre erhitzte Stirn, sie arbeitet jetzt gegen sich selbst, sie hat etwas gutzumachen, bevor sie überhaupt begonnen hat, verspielt den Zauber des ersten Eindrucks immer wieder aufs Neue, ein Kapital, das jedem gegeben ist, es lastet als Schuldenberg auf ihr, wächst im Sekundentakt, ohne dass sie den Vorschuss der Empathie der anderen je für sich hätte verbuchen können – Rike japst, sie weiß, dies ist keine Hinrichtung, nur ein Vorstellungsgespräch

Der Mensch ist ein sprachbegabtes Tier und sprachbegabte Tiere müssen sprechen:

Erik macht gern den Anfang, am liebsten hört er sich selbst reden, er räuspert sich, wirft den Kopf in den Nacken, strafft seinen Rücken. Natürlich weiß er, in dieser Situation muss er erst mal einen Gang runterschalten, sein Adrenalin zügeln, den anderen den Vortritt geben, wenn er das Gespräch gleich zu Beginn an sich reißt, ist das ein glattes Knock-out-Kriterium – wer fragt, der führt, also langsam, erst mal die anderen kommen lassen, er ist hier nicht auf dem Rasen, beim Fußball, da könnte man die Dinge auch mal anders angehen, sportlicher. Unter dem Anzug, Hemd, spürt er seine modellierte Brust, die Arme, spannt die Muskeln an, lässt die Spannung weichen, spannt die Muskeln an, lässt die Spannung weichen – *pectoralis major, biceps brachii, teres major, teres minor*, er ist jetzt ganz bei sich, viel zu gut für diese Veranstaltung: Er kennt seinen Text, *don't argue, convince your partner:*

Natürlich ist es kaum möglich, mit Worten auszubügeln, was der erste Auftritt vermässelt, erklärt Hödebeck-Höfig, Personalleiterin einer großen Investmentbank, sie sitzt in der klimatisierten Empfangslounge eines schlanken Frankfurter Büroturms, 21.

Etage, die Beine übereinandergeschlagen, der Blick aus dem Panoramafenster streift über die Stadt: Das sind alles Erfahrungswerte, im Jahr führt sie gut 100 Jobinterviews, was man am Anfang versäumt, ist auch später verloren, das bestätigen neueste Harvard-Studien, 30 Sekunden reichen im Regelfall für einen guten Personalers aus, um das Leistungsniveau des Gegenübers intuitiv zu erfassen, was danach kommt, bestätigt nur die Regel:

Rike hebt jetzt ihre Hände, lässt sie wieder fallen, rudert mit den Armen, sie steht im Besprechungszimmer, das Geräusch der ins Schloss schnappenden Tür zwei Schritte entfernt in ihrem Rücken, für einen Moment schwingt es hörbar in der Luft, ihr gegenüber ein drahtiger Mann, eine schlanke Frau im asphaltgrauen Hosenanzug, sie kommt mit schwungvollen Schritten auf sie zu, ihre geföhnten Haare wippen im Takt ihrer Schritte, ihr Kinn erhoben, freundlicher Gesichtsausdruck, gern würde sich Rike ein letztes Mal mit ihrem Stofftaschentuch über die funkelnde Stirn, ihre rechte Hand tastet über das linke Handgelenk, ihr Taschentuch klemmt unter dem linken Blusenbund, beult das Handgelenk auf der Unterseite des Bunds über der Pulsader aus – Rike drückt den Arm rasch gegen die Hüfte, lächelt, es schmerzt, es darf jetzt bloß nicht noch feuchter um die Augenpartie werden, sonst verschwimmt die Tusche vollends, in ihrer Vorstellung sieht sie ein Gespenst mit schwarzerfaserten Augenringen auftauchen, schlagartig fühlt sie sich trotz Wohlfühlkleidern unwohl, transpirationsfeucht, die Bluse hat sie tags zuvor gekauft, 95 Euro, so teure Kleider tragen sonst nur die anderen, rasch stemmt sie beide Beine hüftbreit auseinander, bohrt die Fersen in die hellgraue Schlingenware, das gibt Halt hat sie gelernt:

Leitlinien zur Steigerung der Glaubwürdigkeit

Positionieren Sie sich in Frontalstellung vor ihrem Gegenüber, das signalisiert Selbstbewusstsein. Treten Sie abhängig von der Nationalität Ihres Gesprächspartners einen halben Schritt nach vorne oder nach hinten. Zeigen Sie ihre geöffneten Handflächen, signalisieren Sie Offenheit, dass Sie nichts zu verbergen haben. Nehmen Sie Ihr Gegenüber entschlossen in den Blick, sprechen Sie laut und deutlich. Kommen Sie auf den Punkt. Stottern und Stammeln schmälern das Vertrauen: die Seriosität. Spiegeln Sie im Verlauf des Gesprächs die Gestik ihres Gegenübers, mit einem Kopfnicken vermitteln Sie den Eindruck des Wohlwollens, der Sympathie, dass Sie tatsächlich zuhören, wissen, worum es geht –

«Ja, ja», nickt Erik zustimmend, der Mund zu einem lautlosen Lachen in die Breite gezogen, seine Augen strahlen, ruhen fest in den Augen seines Gegenübers, bevor er der Aufforderung des Personalers folgt, mit gut bemessenen Schritten zur Sitzgruppe an der Stirnseite des Raums geht, Platz nimmt. Zunächst gilt es die Verbindlichkeiten zu steigern: Die Kommunikation scheitert nicht an der Substanz, sondern an der Akzeptanz, weiß Erik: »Schön hier!«, kommentiert er entschieden, sein Blick auf den Räumlichkeiten. Fehlt die Akzeptanz, hilft auch keine Substanz, ist hingegen die Akzeptanz gegeben, kann man beginnen, über die Substanz zu reden, als Leitfaden dient die 55-38-7 Regel, erklärt Zander, Inhaberin und Trainerin der Lizenz A für berufsbezogene Eignungsbeurteilung nach DIN 33430 sowie Sprecherin der Fachgruppe Differentielle Psychologie und Persönlichkeitspsychologie in der Deutschen Gesellschaft für Psychologie (DGP): Also die Frage, wie kommuniziere ich, wer ich bin. Zunächst ist da das gesprochene Wort, das heißt der Inhalt.

Wissenschaftliche Untersuchungen belegen, dass der Inhalt weitgehend zu vernachlässigen ist: Das sind fünf, allenfalls zehn Prozent. Halten wir uns also weniger bei dem auf, was Sie sagen: Entscheidend sind vielmehr die paraverbalen Faktoren, das Wie, die Expertin zählt die Faktoren auf: erstens Stimme, zweitens Tonfall, drittens Klangmelodie – diese Parameter fallen mit 30 bis 35 Prozent ins Gewicht, erklärt sie, verharrt einen Moment, bevor sie schließt: Entscheidend für einen wirklich guten Auftritt – wir sprechen von 50 bis 60 Prozent – ist jedoch die Körpersprache, das bedeutet: Körperhaltung, Gestik, Blickkontakt, das muss absolut sitzen:

Rike rutscht auf dem Stuhl nach vorne, kaum ist sie an der ledernen Sitzkante des Designerstuhls angekommen, sackt diese unter ihrem Gewicht weg, sie schiebt ihr Gesäß, die Absätze in den Teppich gestemmt, wieder behutsam zurück in die Stuhlmitte, sie weiß, wenn sich der Schweiß über ihrer Oberlippe sammelt, bildet er kleine Tröpfchen, sonst könnte man die glasigen Oberlippenhärcchen, die sie jetzt deutlich zu spüren meint, nicht sehen, das zweimalige Zucken einer Muskelfaser zwischen linkem Nasenflügel und Oberlippe, sie nimmt die Augen des Krawattenmanns wahr, den bebrillten Blick der Frau, die Körper durch das weiße Tischoval getrennt – sie sollte jetzt etwas antworten, von ihren bisherigen Erfahrungen berichten, Erwartungen äußern, oder einfach irgendetwas sagen – im Zweifelsfall sprechen, *reden ist besser als schweigen*, mit spitzen Fingern streicht die Frau einen Fussel von ihrem Ärmel, mustert das Fädchen, lässt es fallen, im Raum ist nur das Surren der Lüftung zu hören, das Fenster an der Front öffnet sich auf weitere Bürofenster nur durch einen Lichthof getrennt, überall Glas, verspielte Durchsichten und komplexe Spiegelungen, nicht wirklich beruhigend, das Pochen des Pulsschlags in ihren Schläfen, etwas legt sich mit feuchten Fingern gegen die Innenseite ihrer Stirn, ihr Gaumen ist spröde: Rike muss jetzt den Augenschlitzen der beiden standhalten, häufiger Lidschlag bedeutet Unsicherheit, möglicherweise eine nervöse Störung, Tics, der seitwärts gerichtete Blick könnte ihr als geheime Fluchtabsicht ausgelegt werden, der Mann räuspert sich, Rike ringt nach Luft, als sie plötzlich von einem rektalen Flattern ergriffen wird, die Angst beißt sich in ihre Gedärme, ihre Handteller sind merkwürdig taub, das akute Gefühl, sich auf der Stelle zu entleeren, der Magen im freien Fall, das hat sie so erst zwei Mal zuvor erlebt: Rikes Herz rast, ihr Blickfeld verschwimmt, ihr Rumpf verkrampft sich, mit schreckgeweiteten Augen stiert Rike auf ihre beiden Gesprächspartner, erstarrt.

Erik Jungholz, 34 ans, est le manager d'une entreprise de cosmétiques célèbre. Jungholz adore la compétition, mène sa vie sur la voie rapide, il est ambitieux et prête à atteindre le haut de l'échelle. Pamela J. Smaart, conseillère en ressources humaines, se réveille dans des chambres d'hôtel coûteuses. Dans les moments inobservés elle tapote sa pommette et fait sortir son oeil de verre – un rituel qui la met à son aise dans les situations stressantes.

Carriéristes et opportunistes s'affrontent dans le premier roman de Philipp Schönthaler et ils ont un point commun : ils sont tous appliqués à paraître sûr de soi et couronné de succès, ils savent comment il faut présenter leur-même et leurs aptitudes. Dans la vie privée, ils sont surtout – tout seuls. Avec un esprit fin et une ironie subtile, Schönthaler

fait le portrait du travail et de la vie de ses protagonistes, des managers, des entraîneurs personnels, des chasseurs de tête sans scrupule. Il raconte leurs efforts pour leur optimisation physique et intellectuel et attire l'attention sur les mécanismes d'une société qui se pousse vers les limites du supportable. Le ton froid et précis de Schönthaler et sa manière d'assembler les poncifs des guides, des produits lifestyle et le mythe de l'équilibre entre travail et vie privée vont bien avec le vies qu'il décrit.

Vorspann pp. 1-6

EN MATIERE DE COMMUNICATION, il y a toujours différentes manières de s'y prendre. Fondamentalement, il est toutefois avantageux d'avoir une voix forte, sonore, un langage et une apparence soignés : de soigner les apparences. Erik se regarde dans le miroir, grimace, fait craquer ses cervicales, masse ses poings. Dans sa tête, il contrôle la situation, il est bon. Il est vraiment bon, il sait qu'il est bon – cette pensée le met d'excellente humeur, il est encore meilleur maintenant, et c'est presque avec euphorie qu'il lisse sa cravate de la main gauche, ouvrant la porte de la droite d'un geste énergique,

Des plaques rouges apparaissent sur la poitrine de Rike, en vif contraste avec le blanc de son chemisier, elles s'étendent, gagnent sa gorge, ses joues. Rike sent que son front est en sueur, elle est contre-productive, voilà qu'elle a quelque chose à rattraper avant même d'avoir commencé, à chaque fois c'est pareil, elle gâche la magie de la première impression, ce capital qui est donné à chacun, voilà qu'il l'écrase comme une montagne de dettes qui augmentent de seconde en seconde sans qu'elle puisse jamais conserver l'empathie des autres, cette avance qui nous est consentie – Rike respire à petits coups saccadés, elle sait que ce n'est pas une exécution, que c'est seulement un entretien d'embauche

L'homme est un animal doué de parole, et un animal doué de parole parle :

Erik aime ouvrir le bal, il n'aime rien tant que s'écouter parler, il s'éclaircit la voix, rejette la tête en arrière, se redresse. Evidemment, il sait que dans cette situation, mieux vaut y aller mollo, maîtriser la poussée d'adrénaline, s'effacer devant les autres : monopoliser la conversation dès le début serait rédhibitoire – celui qui pose les questions mène la danse, alors doucement, il faut laisser de la place aux autres, il n'est pas sur un terrain de football, où on peut s'y prendre autrement, de manière plus sportive. Sous son costume et sa chemise, il sent son torse modelé, ses bras, il bande ses muscles, les relâche, bande ses muscles, les relâche – *pectoralis major, biceps brachii, teres major, teres minor*, il est complètement en phase avec lui-même, il est bien trop fort pour ce truc: il connaît son texte par coeur,

don't argue, convince your partner:

Evidemment, il n'est guère possible de compenser par des mots une première apparition ratée, explique Hödebeck-Höfig, directrice des ressources humaines d'une grande banque d'investissement, installée dans le lounge d'accueil climatisé d'un immeuble de bureaux élané du centre de Francfort, au 21 étage, les jambes croisées, le regard balayant la ville de l'autre côté de la baie panoramique : ce sont des valeurs empiriques, elle mène une bonne centaine d'entretiens d'embauche par an, les erreurs du début ne se rattrapent guère, des études récentes menées à Harvard le démontrent, en règle générale, il ne faut que trente secondes à un bon DRH pour évaluer intuitivement le niveau de

performance de son interlocuteur, ce qui se passe après ne vient que confirmer la règle : Rike lève les mains, les laisse tomber, fait des moulinets avec les bras, elle attend dans la salle de réunion, le bruit de la porte qui se referme deux pas derrière elle fait vibrer l'air l'espace d'un instant, et elle se retrouve face à un homme au corps nerveux, une femme mince en tailleur pantalon anthracite qui s'avance vers elle d'un pas énergique, son brushing se soulevant en rythme, le menton levé, une expression aimable sur le visage, Rike aimerait pouvoir tamponner une dernière fois son front luisant avec son mouchoir en tissu, sa main droite s'avance vers son poignet gauche, elle a coincé son mouchoir sous le chemisier, il fait une bosse à l'intérieur de son poignet, sur les veines – Rike se hâte de baisser le bras, de sourire, c'est douloureux, il ne faut surtout pas que la sueur gagne le contour des yeux, sinon son mascara va se mettre à couler, elle se met à imaginer un spectre aux yeux cernés de traînées noires, la situation devient immédiatement inconfortable malgré ses vêtements confortables maintenant humides de transpiration, elle a acheté ce chemisier la veille, 95 euros, seuls les autres portent des vêtements aussi chers en principe, vite, elle se campe sur ses pieds, elle enfonce ses talons dans la moquette gris clair, elle a appris que ça faisait du bien.

Comment optimiser sa crédibilité

Placez-vous bien en face de votre interlocuteur, c'est un signe de confiance en soi. Vous avancerez ou reculerez d'un demi-pas en fonction de sa nationalité. Montrez vos paumes en signe d'ouverture, cela prouve que vous n'avez rien à cacher. Regardez votre interlocuteur dans les yeux, parlez suffisamment fort, distinctement. Venez-en au fait. Tenir des propos confus hypothèque la confiance en soi et, partant, le sérieux de votre prestation. Au cours de l'entretien, imitez la gestuelle de votre interlocuteur : en hochant la tête, vous donnez une impression de bienveillance, de sympathie, vous montrerez à l'autre que vous l'écoutez vraiment, que vous comprenez les enjeux –

« Oui, oui », approuve Erik en hochant la tête, la bouche ouverte en un rire silencieux, ses yeux brillants fixant un instant ceux de son interlocuteur, puis il suit l'invitation du DRH, se dirige d'un pas parfaitement mesuré vers la table et les fauteuils à un bout de la salle, et s'installe. Il s'agit tout d'abord de créer un climat de confiance : la communication n'échoue pas faute de contenu, mais de consensus, Erik le sait : « C'est beau, ici ! », commente-t-il d'un ton décidé en balayant les lieux du regard. Sans consensus, le contenu ne sert à rien, en revanche, dès lors qu'il y a consensus, on peut commencer à parler de contenu,

Nous nous basons sur la règle 55-38-7, explique Zander, formatrice, titulaire du certificat A d'évaluation des aptitudes professionnelles conformément à la norme 33430 et porte-parole du groupe de travail de psychologie différentielle et de psychologie de la personnalité au sein de la Société Allemande de Psychologie (SAP), pour nous demander comment communiquer à l'autre qui je suis. Il y a d'abord la parole, donc le contenu. Des études scientifiques montrent que celui-ci n'a rien de primordial : il ne constitue que cinq à dix pourcent de la prestation. Ne passons donc pas trop de temps à évaluer ce que vous dites : ce sont les facteurs paraverbaux, le *comment* qui jouent un rôle décisif, l'experte énumère ces facteurs : premièrement : la voix, deuxièmement : l'intonation, troisièmement : la mélodie de la phrase – ces paramètres représentent 30 à 35% de la décision, explique-t-elle, ménageant une petite pause avant de conclure : ce qui rend une prestation vraiment bonne – on parle là de 50 à 60% de la décision – c'est le langage

corporel, c'est-à-dire : la façon de se tenir, la gestuelle, le contact visuel, tout cela doit être parfaitement au point:

Rike glisse vers l'avant de sa chaise, mais à peine est-elle arrivée au bord en cuir du siège design que celui-ci se dérobe sous son poids, les talons enfoncés dans la moquette, elle déplace précautionneusement son séant vers le milieu de l'assise, elle sait que lorsque la sueur se rassemble au-dessus de sa lèvre supérieure, elle forme des gouttes qui font apparaître de petits poils transparents qu'elle a l'impression de sentir distinctement, à deux reprises, un muscle tressaille entre l'aile gauche de son nez et sa bouche, elle voit les yeux de l'homme à la cravate, le regard de la femme derrière ses lunettes, les corps séparés par l'ovale blanc de la table – elle devrait répondre à la question qu'on vient de lui poser, parler de ses expériences antérieures, exprimer des attentes, ou simplement dire quelque chose – dans le doute, parler, *parler vaut toujours mieux que se taire*, du bout des doigts, la femme ôte une peluche sur sa manche, elle examine le petit bout de fil, le laisse tomber, on n'entend que le bruit du système d'aération dans la pièce, en face, la fenêtre donne sur celles d'autres bureaux, de l'autre côté d'une cour intérieure, partout, du verre, des jeux de transparence et des reflets complexes, rien de vraiment rassurant, elle sent son pouls qui bat dans ses tempes, des doigts humides viennent se coller derrière son front, sa bouche est sèche : Rike doit soutenir leur regard, quand on cligne trop souvent des yeux, c'est qu'on n'est pas sûr de soi, c'est peut-être même le signe d'un dysfonctionnement du système nerveux, un tic, un regard tourné vers le côté pourrait être interprété comme une secrète envie de prendre la fuite, l'homme toussoie, Rike a du mal à respirer, lorsqu'elle perçoit soudain un bruissement rectal, la peur lui dévore les intestins, ses paumes sont étrangement engourdis, cette sensation aiguë de devoir se vider sur-le-champ, l'estomac en chute libre, elle n'avait ressenti ça que deux fois avant aujourd'hui : le cœur de Rike s'emballa, sa vue se brouilla, des crampes lui tortorent le ventre, les yeux écarquillés d'effroi, Rike fixe ses deux interlocuteurs, pétrifiée

Traduit par Stéphanie Lux

Erik Jungholz is a 34 year old Managing Director of a prosperous cosmetics corporation. Jungholz loves competition, lives on the fast line, is ambitious and going to make it to the top. Pamela J. Smaart, recruitment consultant and coach, wakes up in high priced business hotels. In unobserved moments she knocks against her cheekbone and pops out her glass eye. A ritual, which calms her down in stressy situations.

Careerists and opportunists clash in Philipp Schönthaler's debut novel, and they have one thing in common: as they are always eager to appear selfconfident and successful, they know how to present themselves and their hard skills. In private they are first of all: alone. With fine wit and subtly ironical skit Schönthaler portrays the work and life of his figures, managers, personal trainers and head hunters without scorn. He tells about their struggle for physical and intellectual optimization and draws attention to the mechanisms of a society which drifts to the edge of he bearable. Schönthaler's cool, precise tone and the way he assembles the different pawns from guidebooks, lifestyle and work-life-balance-dogmas, match this kind of life.

(This extract is different from the German and French version.)

pp. 74-79

Quass sits in his office, individual drops of rain hit against the convex exterior of the building nicknamed the powder box. Tiny streams of water form on the glass rectangles, which are connected with a statically highly innovative cable construction to withstand wind and weather. The Assistant HR Director is working on an internal report that is supposed to be submitted to the advisory board that evening. In fact, he has to hand over the report to his superior by 5 p.m. so that his boss can put *his* name on it and present it to the advisory board. Yesterday the HR Director had slammed the report on his desk with a terse »by five p.m. tomorrow,« and before Quass could decide if he should fly into a rage or get the thing off his desk on the basis of argument, his boss was already out the door. Quass has been working on the report since then. He is no number cruncher, he hates purely mathematical handling of numbers, calculations, and spreadsheets – he had taken four semesters of business as an undergrad and he was proud to have entered and climbed the ladder in the HR department as a psychologist. However, he suffered in such moments that exclusively challenge his business skills, was even tempted to doubt his choice of occupation. His hands lie on edge on the desktop, nestle up to the left and right sides of the keyboard. On the screen, exotic fish in garish bright colors swim in the middle of a reef. The fish chase each other, disappear into hollows and between high, undulating plants, bizarre growths, only to dart out on another part of the screen shortly afterwards. A transparent shrimp, which even reveals even its intestines to strangers' gazes, flicks horizontally across the screen. Quass places a hand on his neck, presses his head against the tensed palms, and gazes out. Outside a single, large raincloud floats across the sky. Blue sky is already announced at its fringes. Quass sits high enough to see above the firs, he extends his gaze to the fields outside to the southeast. If his consultant for Employer Branding & Talent Management had not been holding the selection interviews for the »Entry as Ascent: Future Leaders« program since early this morning, then he would have put the report on her desk – but now he had to do it himself.

In the direct vicinity, the three Hannibal high-rises stand like huge cubical walls, to the southeast the airplanes that take off and land in Echterdingen. The campus is seven kilometers, or five minutes, from the airport. The boys down in dermatology supposedly keep track of who holds the current record, or at least this rumor had made the rounds for a while. And numerous employees do in fact fly in and out weekly or daily, several of the former barracks are lavishly renovated and offer housing for commuters. To date, even Gröber only has an apartment on campus. His primary residence is in Switzerland, in the Canton of Zug – tax-efficient, as it's said. The board of directors was not pleased that the CEO refused to give up his official residence abroad, but Gröber can presumably get away with much worse, Quass mused. If the memos are to be believed, he even occasionally flies home during the week. He had to take care of his wife and two schoolchildren. The next day he would be back, in an excellent mood and ready for action. Just like always. Quass had never seen Gröber any other way.

In contrast, Quass has only tolerated his own moods poorly over the last few weeks; he now finally had enough of the spreadsheet and calculations – putting things in motion, he thought, revitalizing the place, that's what I'm here for: concepts, change, action.

Unfortunately today is not Thursday, then he could play soccer that evening. He stood up, he needed movement, a surge of adrenalin that brings him back to his feet. He dashes out of the room. »Give me a break,« he snaps at his secretary, whom he bumps into in the open doorway, she might want to ask him about his report. Quass runs up the stairs without a pause, taking two steps at once, but changes his mind halfway up, turns around, scurries in the opposite direction straight down into the foyer. Quass had also launched the program »From Entry to Ascent: Future Leaders« – highly qualified university graduates would be trained as young managers within two years. The candidates work full time in the company, half a year with a subsidiary firm abroad. During the entire time they have to pass through a wide-ranging training program consisting of workshops and seminars in which they have – among other things – the possibility to present and mutually develop projects they are working on simultaneously. In addition, each »future leader« is placed at the side of an experienced Senior Manager. After the first round had started in the last quarter with nine future leaders, the application process is now in motion for nine new aspirants – the program is a success so far. Quass has arrived at the training and trainee center, and rips open the door. He does not make any effort to keep his unexpected appearance a secret. The consultant for Employer Branding & Talent Management was just moderating the impending group discussion, but interrupts herself and looks up questioningly when Quass suddenly stands in the doorway. But Quass merely waves with raised hands in a gesture of »for heaven's sake, keep up the spiel,« leans his back against the doorframe, his arms crossed, and listens. »The case of Kramer vs. Episeudical/PB,« the Talent Management Consultant picks up her train of thought: »You followed the reports in the news a couple weeks ago. Kendra Kramer not only purchased the wrong product, the PB Pro Hair Relaxer from the S.C.A.R.E. (Super Care And Repair Emulsion) product line, which is designed exclusively and clearly for, and I quote from the product description, *afro-textured hair* with a high concentration of eumelanin, end quote. As you know, we also refer to this as *type four hair* – Kramer had *type two*. Kramer had completely smooth, thin hair, but she used the relaxer anyway – and single-handedly at that, not administered by professionals, as we recommend. The corresponding warnings are printed in bold on the packaging. That means she applied this agent incorrectly, ultimately negligently, or as must be said: maliciously and self-injuringly.«

The applicants sit around tables in groups of three and four; according to the application description, the maximum age is 25. »In the next exercise,« the consultant explained, »you will assume the role of Episeudical management. You have 20 minutes to work out a concept of how you want to handle this case.«

Quass has removed his phone from his pocket to check his inbox and appointment calendar, but looks up when the projector casts a larger than life image of Kendra Kramer on the wall, a signal-red skullcap exposed under the sterile bandage. Antiseptic, iodine solutions and bodily fluids glisten on fragments of scalp, light-shunning layers of tissue never meant to see the light of day.

»Smoother than smooth is still just smooth, right!« Quass suddenly burst out laughing, his flat hand hitting the door frame, »ha ha ha,« he splutters.

For a moment there was deathly silence, all of the eyes turned to the door in irritation, where Quass had already lowered his head and studied his phone display. The consultant

cleared her throat, »Well,» she began to speak. »So you need to decide how much importance you ascribe to the issue – and why? In your opinion, which organizational level has to take on and communicate regarding the case? You have all received a printout informing you about the company's internal organizational structures.» »Well, I'll get us started.» A candidate at the front has stood up. »Vestland is my name, Marcus Vestland,» he added readily with an oblique glance towards Quass, »24 years old, graduate of HEC in Paris, three month internship at L'Oréal Paris, fluent in English and French.» He is a tall, powerfully built person with blond hair combed into a tidy part. »Priority: very high,» Vestlund explained. »In other words, at the highest organizational level...» he holds the expression in his hand, his fingers demonstratively tap on the sheet of paper but he does not advance further. The consultant interrupts him: »Group work,» cutting in politely by decisively. »You will work out a plan of attack in your small groups, the presentation will take place subsequently after you have chosen a group spokesperson.»

Translated by Bradley Schmidt

Philipp Schönthaler, geboren 1976 in Stuttgart, studierte in Vancouver Anglistik und Kunst. 2010 nahm er am LCB (Literarisches Colloquium Berlin) an der Schreibwerkstatt teil. Für sein Erzähldebüt *Nach oben ist das Leben offen* erhielt er den Clemens-Brentano-Preis 2013; seine Erzählung *Ein Lied in allen Dingen* trug er beim Ingeborg-Bachmann-Preis 2013 vor.

Philipp Schönthaler, né en 1976, a fait ses études en philologie anglaise et en art à Vancouver. En 2010 il était fellow de l'atelier littéraire du LCB (colloque littéraire de Berlin). En 2013, il a reçu le prix Clemens Brentano et il a lu au prix Ingeborg Bachmann.

Philipp Schönthaler, born in 1976, studied English philology and art in Vancouver. In 2010, he was a fellow of the writing-workshop at the LCB (Literature Colloquium Berlin). Philipp Schönthaler won the Clemens Brentano Prize and was invited to the Ingeborg Bachmann Prize Reading 2013.

Pauliina Rauhalas Debütroman nimmt die Leser mit in die Welt einer christlichen Erweckungsbewegung in Nordfinnland. Vilja und Alekski sind frisch verliebt und träumen von Kindern. Neun Jahre und vier Kinder später hat Vilja die Freude am Leben und das Gespür für ihren Körper verloren. Als Vilja erfährt, dass sie mit Zwillingen schwanger ist, gerät sie an ihre psychischen Grenzen: Angst und Erschöpfung rauben ihr die letzten Kräfte und ihre widersprüchlichen Gedanken werden zu drückenden Albträumen.

S. 74-77

Heute ist ein guter, gewöhnlicher Morgen. Ich koche kräftigen Haferbrei aus ungedämpften Bioflocken und stelle Teller und eine Schüssel Kompott auf den Tisch. «Hafermatsch, kommt alle Hafermatsch essen», ruft Otso fröhlich und lässt das sch auf die ihm eigene Art zwischen Zähnen und Zunge zischen. Ich schenke Vollmilch in die Gläser ein. Von dem hartkrustigen Roggenbrot schneide ich lange, dünne Scheiben ab, schmiere Butter darauf und belege sie mit Schnittkäse. Das bodenständige Brot eines friedlichen, alltäglichen Morgens. Ich ziehe die Jalousien in der Küche hoch und sehe, wie die Sonne am Waldrand auf ihrer Matratze aus Tannennadeln erwacht und unter ihrer violettrotten Decke die Augen öffnet. Sie verspricht mir, dass der Tag gewöhnlich und gut wird. Das muss er werden.

Die Kinder sind früh munter und stellen zwitschernd ihre Fragen, kleine Kohlmeisen und Goldammern: «Mama, wie geht es den Fischen im Winter unter dem Eis? Frieren die? Mama, wieso hat Gott die Bremsen und Wespen geschaffen? Warum hat er ihnen Stachel gemacht?» Die Elstermutter krächzt ungeduldig ihre Antworten: gut, nein und das weiß ich nicht, seid jetzt ruhig und esst.

Eine gläubige Frau hat immer Schwangerschaftstests in ihrem Kulturbeutel. Die Tests werden in der Apotheke nicht einzeln gekauft, sondern im Sparpack angeschafft, fünf für zwanzig Euro. Da ich einen bedauerlich unregelmäßigen Zyklus habe, mache ich fast jeden Monat einen Test, außer wenn wir gerade nicht miteinander schlafen oder ich weiß, dass ich schon schwanger bin. Um die Zukunft vorherzusagen brauche ich keine fünf Euro die Minute plus Anrufgebühren, keine Karten, Horoskope oder Planetenkonstellationen. Das Anzeigefeld des Schwangerschaftstests ist die Kristallkugel, in der ich mein Schicksal lese. Ein Strich bedeutet Freiheit, zumindest einen Monat lang. Zwei Striche bedeuten Gefangenschaft. Guter Gott, gib, dass es nur ein Strich ist.

Als Mutter muss man lernen schnell zu sein. Ich bin erst eine Minute weg, da weint Lumikukka schon, Otso rüttelt an der Klinke und die anderen rufen aus der Küche. «Mama, warum hast du abgeschlossen? Mama, warum bist du so lange auf dem Klo? Mama, du antwortest ja gar nicht! Mama, tut es den Fischen weh, wenn man ihnen den Kopf abhackt? Mama, sterben die Kamele im Krieg in Syrien? Mama, wenn es in Finnland Krieg gibt, müssen wir dann losziehen und mit scharfen Stöcken um uns schlagen?»

Erst werde ich frühstücken und dann auf den Test schauen. Den Test, auf dem es nichts

zu sehen geben wird, nichts, denn da war nur die verzweifelte Sehnsucht nach Haut an einem müden Abend, zum Glück aber zu einem unwahrscheinlichen Zeitpunkt, einem unmöglichen Zeitpunkt. Niemand wird so früh im Zyklus schwanger, niemand. Mein Körper hat bloß schlechte Laune, bremst und trödelt wie ein trotziges Kind genau dann, wenn die Mutter es eilig hat. Ich mache den Test nur, damit ich mir keine Sorgen machen muss. Damit ich keine Gedanken an etwas verschwende, das gar nicht da ist. Ich werde nachschauen, einen Strich sehen und den Test in den Restmüll werfen. Ich werde das Frühstück wegräumen, von der Freiheit beschwingt die Bastelsachen auf dem Küchentisch ausbreiten und mich nicht einmal über das Durcheinander ärgern. Nicht über die regenbogenfarbenen Streifen an der Tischkante und nicht über die zu Boden schwebenden Papierschnipsel.

Seit vielen Monaten haben wir nicht mehr gebastelt. Wenn ich den Test angeschaut habe, werden wir aus Holzstäbchen Blockhütten bauen und Ferngläser und Teleskope aus Klopapierrollen. Wir werden Wattebäusche zu Häschen mit Pummelschwänzchen zusammenkleben und Abdrücke von unseren Händen machen, die wir als Postkarten an Freunde schicken. Wir werden Körbchen aus Tonpapier flechten und Bommel machen, auch die werden wir basteln, dicke Wolle um Halbmonde aus fester Pappe wickeln, die Ränder durchschneiden und die Fadenenden fest zusammenknoten, und jeder bekommt seinen eigenen bunten Bommel. Dann gehen wir nach draußen, alle haben einen neuen Bommel an ihrer Mütze, die Bommel tanzen in der glitzernden Morgensonne, darunter tanzen die Kinder, wir spielen Fangen und schaukeln uns bis zu den weißen Wolken hinauf. Wir spielen mit den goldenen Schafen am Himmel und jagen ihnen hinterher, bis es Zeit ist, nach Hause zu gehen und die Fleischsuppe aufzuwärmen.

Das Frühstück schmeckt fade. Die groben Haferflocken bleiben im Hals stecken, der Kaffee ist zu stark und die Tasse zittert in meiner Hand. Das Brot ist zäher als zuvor und meine Zähne sind müde. «Mama, hatte Jesus große Wunden an den Händen, als er gekreuzigt wurde? Wie viele Zentimeter? Mama, wie konnte Jesus nur mit Nägeln am Kreuz hängenbleiben? Wieso ist die Haut an den Händen nicht gerissen?» Fünf Minuten sind schon vorbei, bald sind es zehn. Es ist Zeit.

«Mama geht nochmal schnell aufs Klo und kommt gleich zurück. Esst ordentlich.»

Der Test wartet auf der Ablage vor dem Spiegelschrank. Ich kneife die Augen zu, falte meine Hände und atme tief durch, bis ins Zwerchfell hinein. Ich seufze ein Gebet, lautlos und wortlos, aber es hallt zwischen den Kacheln wider wie die Rufe einer Ertrinkenden. Dann muss ich die Augen öffnen.

«Mama, wo bist du?»

Mama, warum kommst du nicht? Die Milch ist umgefallen und Lumikukka ist im Hochstuhl aufgestanden.

Mama, weinst du? Hast du Kopfweh?

Mama, du musst dich aufs Sofa legen und eine Schmerztablette nehmen. Ich geb sie dir, eine große Tablette für Erwachsene, mit Johannisbeergeschmack, fünfhundert Gramm. Mama, woher kommen Kopfschmerzen? Hat man dann im Kopf eine Wunde oder einen blauen Fleck?»

Übersetzt von Katharina Zobel

Pauliina Rauhala signe un remarquable premier roman qui ouvre au lecteur les portes d'une communauté religieuse du nord de la Finlande. Comme dans les belles histoires, Vilja et Aleksis s'aiment, se marient et rêvent d'une descendance nombreuse. Mais neuf ans et quatre enfants après, le quotidien de Vilja n'a plus rien d'idyllique. La jeune femme a perdu sa joie de vivre, le corps usé par les grossesses. Dans ce monde luthérien très conservateur, la contraception est prohibée. La nouvelle s'abat sur la jeune femme: elle est, une fois encore, enceinte, qui plus est de jumeaux. C'en est trop: effrayée, épuisée, Vilja est déchirée entre des désirs et des pensées contradictoires qui l'entraînent dans une suite cauchemardesque.

pp. 74 - 77

C'est une bonne matinée ordinaire de semaine. Je prépare un épais porridge de flocons d'avoine biologiques non passés à la vapeur, je dispose sur la table les assiettes et la jatte de kissel. Les enfants, à table, vos flocons à voile sont prêts, s'écrie gaiement Otso, en faisant bourdonner le r entre la gorge et le palais. Je verse le lait entier dans les verres. Je découpe de longues et fines tartines dans la miche à croûte dure de la boulangerie. J'y étale du vrai beurre et une tranche de fromage crémeux. Le bon pain quotidien des matins heureux. Je remonte le store de la fenêtre de la cuisine, je vois le soleil qui s'éveille à la lisière de la forêt sur son matelas de conifères et ouvre les yeux sous sa couverture rouge-violet. Cela annonce une matinée ordinaire, une bonne matinée. Il faut qu'elle le soit.

Les enfants, bien éveillés, gazouillent leurs questions, mésanges charbonnières et bruants jaunes: Maman, comment ils font les poissons sous la glace en hiver? Est-ce qu'ils ont froid? Maman, pourquoi Dieu il a créé les taons et les guêpes? Pourquoi il leur a donné un dard? Mère pie croasse, impatiente, ses réponse : ils font avec, non et je ne sais pas, taisez-vous maintenant et finissez de manger.

La trousse de toilette d'une femme croyante contient toujours une provision de tests de grossesse. Nulle ne se les procure à l'unité en pharmacie, on les achète par paquet de cinq pour vingt euros. Comme j'ai un cycle menstruel très irrégulier, je fais quasiment un test par mois, sauf lorsque nous ne faisons pas l'amour ou que je sais déjà que je suis enceinte. Pour lire mon avenir, pas besoin de cinq euros la minute plus coût d'un appel local, de tarot, d'horoscope, d'observer l'alignement des planètes. La fenêtre du test est la boule de cristal dans laquelle je lis mon destin. Une ligne, la liberté. Au moins pour un mois. Deux lignes, la prison. Mon Dieu, faites que ce ne soit qu'une ligne.

Une mère doit apprendre à faire vite. Je m'éclipse une minute, mais Lumikukka est déjà en train de pleurer derrière la porte, Otso secoue la poignée, les petits s'écrient dans la cuisine. Maman, pourquoi tu as fermé à clef? Maman, pourquoi tu restes si longtemps dans les toilettes? Maman, tu m'as pas répondu! Maman, ça leur fait mal aux poissons quand on leur arrache la tête? Maman, les chameaux aussi ils meurent dans la guerre en Syrie? Maman, s'il y a la guerre en Finlande, est-ce qu'on devra sortir dehors et donner des coups de bâton pointu tout le monde?

D'abord je vais aller manger, puis je regarderai le test. Sur lequel il n'y aura rien à voir, rien, car tout ce qu'il y avait eu c'était la langueur désespérée de nos peaux un soir de lassitude, mais à une période heureusement improbable, à une impossible période. Personne ne tombe enceinte à un stade aussi précoce de son cycle, personne. Mon corps fait des siennes, une fois de plus, il freine et lambine comme un enfant capricieux juste

au moment où sa mère est pressée et s'impatiente. Je fais le test juste au cas où, pour ne plus avoir à m'en soucier. Pour ne pas me ronger inutilement les sangs à propos de choses qui n'existent pas. Je le regarderai, je ne verrai qu'une ligne, et le jetterai à la poubelle, je débarrasserai la table du petit-déjeuner, énergisée par la liberté j'étalerai tout le matériel des enfants sur la table de la cuisine et je ne me fâcherai pas à cause du désordre, des taches de peinture aux couleurs de l'arc-en-ciel qui maculeront la table ou des bouts de papier qui joncheront le sol.

Cela fait des mois que nous n'avons pas joué au bricolage. Après que j'aurai regardé le test, nous construirons des maisons en allumettes, des jumelles et des longues-vues en rouleaux de papier, nous collerons du coton pour faire une queue ronde à nos lapins, nous presserons nos paumes peinturlurées sur des cartes que nous enverrons à nos amis, nous tresserons des paniers en papier coloré, et des pompons, ça aussi nous en fabriquerons, nous enroulerons le fil de laine autour des rondelles de carton sur plusieurs épaisseurs, nous découperons les bords et ferons un nœud bien solide au centre, et chacun aura son pompon de couleur rien qu'à lui. Puis nous sortirons, sur son bonnet chacun portera son pompon neuf, les pompons danseront dans le soleil brillant du matin, les enfants danseront sous leur pompons, nous jouerons à chat et lancerons la balançoire jusqu'aux nuages blancs, nous jouerons avec les moutons d'or du ciel, nous les poursuivrons jusqu'à ce qu'il soit temps de rentrer nous réchauffer avec un bon pot-au-feu.

Le petit-déjeuner ne me dit rien. Les flocons s'agglutinent dans ma gorge, le café est trop fort et la tasse tremble dans ma main, la miche de pain est plus serrée qu'avant, mes dents fatiguent. Maman, c'est quand on l'a crucifié que ça lui a fait ses grands trous dans les mains, à Jésus? Ils font combien de centimètres? Maman, il fait comment Jésus pour tenir sur la croix avec seulement des clous? Mais la peau de ses mains, elle ne s'est pas déchirée alors? Cinq minutes sont déjà passées, dix bientôt. Il est temps.

Maman passe vite fait aux toilettes et revient tout de suite. Mangez sagement.

Le test attend sur une tablette de l'armoire de la salle de bain. Je ferme les yeux très fort, je presse mes mains l'une contre l'autre et j'inspire à fond. J'exhale une prière, sans bruit et sans paroles, mais elle résonne sur le carrelage comme le cri de quelqu'un qui se noie. Puis, il faut regarder.

Maman, t'es où?

Maman, pourquoi tu viens pas? Le lait est renversé et Lumikukka s'est mise debout dans sa chaise haute.

Maman, tu pleures? T'as mal à la tête?

Maman, il faut que tu t'allonges sur le canapé et que tu prennes un paracétamol. Je vais te le donner, un grand comprimé pour adulte, goût cassis, cinq cents. Maman, d'où il vient ton mal de tête? T'as une blessure ou un bleu à l'intérieur?

Traduit par Claire Saint-Germain

A religious revivalist movement is the framework for this skilfully written first novel. A young couple, Vilja and Alekski, dream of a brood of children. Nine years and four children later Vilja feels that all joy and strength has drained away from her life. Living the reality of their religion's ban on family planning, the couple is hit hard by the fact that Vilja is expecting twins. This is too much for her; she feels crushed by anxiety and fatigue. The ethical ground of parenthood, the good and bad sides of a religious community as well as the myths and expectations surrounding motherhood are Rauhala's main themes. This impressive tale also contains a love story; Alekski is a credible and sympathetic husband who first and foremost wants to believe in his wife and his family. A magical novel about getting lost in one's own mind.

pp. 74-77

This is a good, ordinary weekday morning. I make tasty porridge from unsteamed organic oatmeal and I put plates and a bowl of jellied fruit on the table. Mud porridge, come on children, have some mud porridge, Otso yells happily and the 'r'-sound rolls in its own place between his throat and his palate. I pour full-cream milk into glasses. I cut long, thin slices off a crusty loaf and spread real butter and cheese on top. Solid nourishment for a happy family morning. I draw up the blinds of the kitchen windows and I see the sun waking up on a bed of spruce branches, I see it arise from under a purple quilt. It augurs a good, ordinary morning. It has to.

The children pipe up their questions, morning-fresh, my blue-tits and yellow-hammers: Mum, how do fish manage under ice in winter? Are they cold? Mum, why has God created horse-flies and wasps? Why did he give them stings? I croak my answers impatiently, magpie-like: very well, no and I don't know, be quiet and eat up.

A devout woman's toiletry bag always contains pregnancy test sticks. She does not buy them singly at a pharmacist's but in packs of five for twenty Euros. Because my periods are annoyingly irregular, I do a pregnancy test almost every month except when we have not made love or I already know I am pregnant. I can predict my future without making a phone call costing five Euros per minute on top of the standard rate, without a horoscope or observing the position of the planets. The window of the test stick is a crystal ball that tells me my future. One line means freedom - at least for another month. Two lines equals imprisonment. Dear God, please let it be one line.

I eat before I check the test result. There should be nothing to check, it was just a desperate union of two bodies on a tired night - luckily the timing is unlikely, the timing is impossible. No one gets pregnant so early in the menstrual cycle, no one. My body is throwing tantrums yet again, it slams on the brakes, slows down like an angry child just when its Mother is in a hurry and impatient. I do the test in case, so that I do not have to worry, so that I will not agonise over things that do not exist. I look at the stick, see one line and throw it into the refuse bin. I clear the breakfast table, and, energised by a sense of freedom, I scatter all the craft materials on the table, and do not get annoyed by the mess or the smudges of colour or the bits of paper floating onto the floor.

We have not made anything together for months. After I have checked the test result, we build log cabins out of match sticks, telescopes out of toilet rolls. We build bunnies with

bulky bobtails out of cotton wool and glue, we apply hand prints on cardboard and send the cards to friends, we weave cardboard into baskets. We also make bobbles: we sew thick layers of wool round carton circles, cut the edges open and tie the yarn ends together with tight knots - everyone gets their colourful bobble. Then we go out; everyone has a new bobble in their hats; the bobbles dance in the bright sunshine, the children dance under their bobbles. We play tag, and swing as far as the white clouds, we play with the heavenly sheep with their golden legs and chase them until it is time to go home and heat the stew.

I do not feel like breakfast. The coarse flakes of the porridge stick in my throat, the coffee is too strong and the mug trembles in my hand, the loaf is chewier than before and my teeth are tired. Mum, did Jesus get big wounds in his hands when he was crucified? How many centimetres? Mum, how did Jesus stay up on the cross with the help of just nails? Didn't the skin of his hands tear? Five minutes has passed, soon ten. It's time.

Mum will just pop into the loo once more and be back soon. Eat nicely.

The test awaits on a shelf of the bathroom cabinet. I shut my eyes tight, press my hands together and take a deep breath. I whisper a prayer, soundless and wordless, but it echoes among the ceramic tiles like a drowning woman's scream. Then I have to look.

Mum, where are you?

Mum, why aren't you coming? The milk's all over the table and Lumikukka is standing in the high chair.

Mum, are you crying? Have you got a headache?

Mum, you've got to lie down on the sofa and take a painkiller. I'll give it to you, a big grown-up pill, blackcurrant flavour, 500 grams. Mum, where does headache come from? Is there a wound or a bruise inside the head?

Translated by Fleur Jeremiah

Pauliina Rauhala, geboren 1977, studierte finnische Philologie und arbeitet als Lehrerin. Sie lebt mit ihrem Mann und ihren drei Söhnen im nordfinnischen Oulu.

Pauliina Rauhala, née en 1977, est professeure de finnois langue maternelle. Elle vit à Oulu, dans le nord de la Finlande avec son mari et ses trois fils.

Pauliina Rauhala, born in 1977, has an M.A. from Oulu University and works as Finnish teacher. She lives in the northern city of Oulu with her husband and three sons.

Palladium /pa.la.djəm/ Substantiv, Neutrum

1. aus dem lateinischen, vom griechischen abgeleitet - Bild der griechischen Göttin Pallas Athene als Schutzbild, schützendes Heiligtum
2. (Übertragen) Alles, was die Konservierung einer Sache gewährleistet

Palladium ist ein authentischer Roman, es ist meine Geschichte. Die Geschichte eines Mannes, der nach einigen Tagen ohne erkennbaren Grund von Kopf bis Fuß paralytisch ist, unfähig, den kleinsten Muskel zu bewegen, aller seiner Sinne beraubt, nicht in der Lage, mit seiner Umwelt zu kommunizieren. Dann beginnt eine Reise in die abgelegensten Gegenden des menschlichen Seins. Jene die von Angst, Gewalt, Tod, Schmerz und Sex regiert werden. Weil die Krankheit so scheint, als wäre man durch einen Spiegel in eine andere Welt hineingetaucht, durch eine Tür geschritten, die einem eine schreckliche Welt eröffnet. Eine Welt der Huren und Dämonen, der paralytisierten und freien Menschen, der Krankenschwestern und Sprengmeister, eingetaucht in einen Strom von Hass und Ausschweifung. Eine verrückte und furchteinflößende Welt: Meine Welt. Palladium ist die Geschichte dieser «Reise durch den Spiegel», eine Expedition in das Reich der Toten und des Unterbewusstseins. Palladium taucht in den Ursprung der Schmerzen und der Literatur ein, dort wo sich die Lebenskraft und ihre tausend Geschichten zusammenkauern.

S. 28-34

J-41. Von da an haben die Dinge Kontur angenommen. An jenem Sonntag hatten wir den Geburtstag von Carolines Tochter Romane gefeiert. Sie wurde fünf. Es herrschte erdrückende Hitze. Die zwanzig Bälger johlten, während ich die Schnitzeljagd leitete. Romane war glücklich und ich halb tot, meine Stimme war ganz brüchig von all den Versuchen, mir Gehör zu verschaffen. Am Abend dann zeigte ich Caroline meine linke Wade. Ein großer Stich an der Außenseite. Ich zeigte ihr noch meinen linken Knöchel. Dort hatte ich eine Narbe, von damals, als wir auf Spetses mit dem Roller auf einem holprigen Schotterweg gestürzt waren, während unseres ersten gemeinsamen Aufenthalts auf der Insel. Die Narbe hatte sich in zwei Jahren nicht verändert. Und da nun waren die zwei weißen Male, die sie umkränzt hatten, plötzlich einfach verschwunden. Caroline war darüber verwundert; sie fand das eigenartig, wollte, dass ich zu einem Arzt gehe. Ich nahm sie nicht ernst. Ich fühlte mich ausgezeichnet. Das sieht mir ähnlich. Meine Verletzungen zeigen, damit man sich Sorgen macht, dem dann aber keinerlei Beachtung schenken. Was den Schmerz betrifft, so setzte dieser etwas später ein, binnen weniger Tage, am Abend der Fête de la Musique. An diesem Abend hatten wir uns entschlossen, auszugehen, die Mädchen mitzunehmen, damit sie dem Straßentreiben und dem ungewohnten Schauspiel beiwohnen konnten. Wir waren für ein brasilianisches Percussionkonzert im Jardin du Luxembourg verabredet. Die Mädchen waren aufgeregt und ergriffen. Sie entdeckten die Menschenmassen, das Fest. Wir hatten in einem chinesischen Restaurant mit Carolines Bruder zu Abend gegessen, es war nach 22 Uhr

und die Mädchen waren erschöpft. Ich hatte in aller Eile gegessen, aber es hatte nicht geschmeckt. Ich wollte nach Hause, die Kinder ins Bett bringen, Salomé aber war bereits eingeschlafen. Ich hatte sie auf meinen Schultern tragen müssen. Ihre sich selbst überlassene Masse zerrte an meinen Halswirbeln. Stur weigerte sie sich aufzuwachen. Nach einer halben Stunde tat mir der Nacken sehr weh. Um ehrlich zu sein, schenkte ich dem keine Beachtung. Am nächsten Tag fühlte ich mich leicht müde, doch nichts Beunruhigendes. Ich aß zu Mittag mit einer Kollegin, der gegenüber ich diesen Satz geäußert habe, den ich mir jetzt ununterbrochen wiederhole: «Ich denke nicht an die Zukunft.» Und ich sage mir, ich hätte es tun sollen. An sie denken, spüren, wie die Bestie in mir aufsteigt, und mit all meinen Kräften dagegenhalten, um ihr Walten zu unterbinden, um sie im Keim zu ersticken. Nicht zulassen, dass die Metamorphose stattfindet. Doch stattdessen machte ich weiter, als wäre nichts geschehen, speiste am selben Abend noch mit meinen zwei besten Freunden, den Zwillingen Morgan und Benjamin. Caroline war nach Deauville gefahren, wegen eines Seminars. Ich nutzte die Gelegenheit, um gemütlich auf einer Terrasse in Belleville etwas zu viel Rosé zu trinken. Der nächste Morgen hat mich wieder zur Vernunft gebracht, ich hatte einen ordentlichen Kater. Das Gefühl, das Gehirn sei aufgebläht und pulsiere, um den Druck loszuwerden. Glücklicherweise hatte ich an diesem Tag einen Kurs an der Sciences-Po. Anfangs, als ich mich siebzig Personen gegenüber vorstellen sollte, meinte ich, mich übergeben zu müssen. Mittags, während des Essens, hatte ich kalte Schweißausbrüche und dachte, gleich über meinem Teller zusammenbrechen zu müssen. Ich fühlte mich kaputt, mein Kopf wog schwer, als zöge er mich nach vorn. Draußen war es so heiß, drinnen so kalt. Ich bestellte mir Sushi, rohen Fisch. Das war ein Fehler, ich sollte es später erfahren. Doch wer nimmt sich schon vor Sushi in Acht? Nach einer turbulenten Besprechung bei der Zeitung hatte ich mich entschlossen, nach Hause zu gehen und meinen Termin beim Psychologen abzusagen. Zu starke Schmerzen im Nacken und Rücken. Ich hatte mich Caroline anvertraut, die mir kaum zugehört hatte. Sie hatte mir anderes mitzuteilen: Sie war sich sicher, schwanger zu sein, sie spürte es in ihrem Körper, an ihren geschwellenen Brüsten. Sie war sich dessen ganz sicher, und ich stellte mir ihre einladende Oberweite vor. Überglücklich vergaß ich meine Rückenschmerzen, versuchte jedoch, mich nicht aufzuregen, ruhig zu bleiben. Ich fühlte mich überfordert, aufgewühlt und hatte eine Sterbensangst. Die Gefühle stimmten, der Grund nur hätte ein anderer sein müssen.

Manchmal sage ich mir, dass das Leben hundsgemein ist: Es hat mich in einen Fötus verwandelt, bewegungslos und eingeklemmt in der eigenen Hülle. Als Mutter dient mir ein Krankenhauszimmer, dessen Wände, einer Plazenta gleich, mir die Geräusche der Welt herantragen, verzerrt und bedrohlich. Es heißt, ich werde neu geboren, und alle werden wie bei einem Baby aufmerksam auf meine Lungen schauen. Atmet es? Atmet es nicht? Schreit es?

Noch immer versuche ich zu begreifen, ob ich an jenen Tagen, die der Metamorphose vorausgegangen waren, eine Schwachstelle, ein Indiz, hätte ausmachen können. Am nächsten Tag musste ich an die Sciences-Po zurück. Ich fühlte mich wesentlich besser, schwungvoller. Ich hatte noch immer Rückenschmerzen, aber weniger Alkohol im Blut. Leider hatte ich noch am Abend desselben Tages erfahren, dass ich eine schwangere Kollegin für den Wochenenddienst vertreten musste. Ich hatte mit Caroline, die wieder

zurück war, ganz am Ende unserer Straße auf einer Terrasse zu Abend gegessen. Ein halbgegartes Thunfischsteak, schon wieder ein Fehlgriff. Wir hatten uns über die Schwangerschaft unterhalten, wir waren bester Dinge. Wer hätte schon die kommenden Tage vorhersagen können? Ich war betrunken und träge. Sie ebenfalls. Zuhause angekommen hatten wir, wie so oft, miteinander geschlafen. Wir hatten miteinander geschlafen, als stünde die Welt offen, als würden wir das Leben verschlingen, wir hatten miteinander geschlafen, als erweckten wir etwas zum Dasein. Doch war dies das letzte Mal. Ich sehe ihren Körper wieder, der wie in einem Traum neben dem meinen liegt. Sie ritt mich, den Kopf nach hinten geworfen, ihre stolzen Brüste blickten mir entgegen, während ihre Schenkel mich fest umschlossen. Noch immer geriet ich in Verzückung, wenn ich in ihr war. Caroline war eine Frau, deren Eroberung ich hart erkämpft hatte. Wir keuchten. Jetzt erinnere ich mich an die Hitze und die Reibung unserer Körper, an das dämmernde Licht. Das war Leben. Und in diesem Moment suche ich in mir nach einer Reaktion, nach einem Verlangen. Doch nichts. Ich lebe nicht mehr. Ich hege diese Erinnerungen wie ein Kuscheltier, Erinnerungen vergangener Tage. Ich frage mich, ob all das wahr war. Der Sex, das Verlangen. Ich habe seitdem so viel durchgemacht.

J-35. Die Wirklichkeit hat mich zermalmt, ich habe es kaum bemerkt. An diesem Samstag, gegen 13:30 Uhr, war ich zur Arbeit gegangen. Ich wusste mehr oder weniger, was meinen Tagesablauf bestimmen würde: der Iran, wo ein neuer, sehr radikaler Präsident gerade gewählt worden war. Wie üblich war ich ausschließlich damit beschäftigt, die Internetseite zu aktualisieren. Diese Tätigkeit nahm mich voll und ganz in Anspruch, draußen war es sehr heiß, man fürchtete bereits eine neue Hitzewelle. Von Zeit zu Zeit verließ ich mein stark klimatisiertes Büro, um auf der Terrasse eine Zigarette zu rauchen, die Sonne wärmte mich. Ich hatte es wohl nötig, in meinem Büro war es derart kalt, dass die Finger meiner rechten Hand steif geworden waren. Vor allem der kleine und der Ringfinger. Ich spürte ein Kribbeln an deren Spitzen; es störte mich beim Tippen. Ich achtete kaum auf dieses Gefühl, hatte ich es doch auch schon im Winter einige Male verspürt. Bei Kälte wurden meine Finger steif und kribbelten. Ich führte dies auf eine durch das Rauchen bedingte Durchblutungsstörung zurück. Und so war ich an diesem Samstag im klimatisierten Büro kaum überrascht. Noch immer hatte ich Rückenschmerzen, nur tiefer diesmal, eher in der Mitte. Ich versuchte, die richtige Sitzposition zu finden, rutschte auf meinem Stuhl hin und her. Wenn ich stand, fühlte ich mich immer noch am besten. Ich arbeitete und versuchte, der Sache nicht allzu viel Bedeutung beizumessen. Als ich am Abend gegen 22 Uhr zurückkam, wäre Caroline gern ausgegangen. Ich wollte ihr diese Freude bereiten, diesen Arbeitstag, der sie so sehr geärgert hatte, vergessen machen. Doch dazu war ich nicht fähig, ich fühlte mich völlig ermattet, ich sehnte mich danach, innezuhalten. Und so war sie in einen Feinkostladen gegangen, um uns ein ordentliches Abendessen zu kochen. Ich hatte nichts davon. Ich konnte nicht wirklich etwas schmecken, und überdies schmerzten mir beim Essen die Zähne. Kein typischer Schmerz wie bei Karies. Irgendwie anders, als ginge der Druck auf den Zahn in einer stechenden Entladung aufs Zahnfleisch über. Äußerst unangenehm. Ich sehe mich noch am Tisch sitzen, im Wohnzimmer mangelte es an Licht. Langsam fand ich es eigenartig, Caroline gegenüber zu sagen, dass ich mich nicht gut fühlte, dass etwas nicht rundlief. Ich zählte meine Probleme auf: Rückenschmerzen,

Kribbeln in den Fingern und diese Zahnschmerzen. Und dann noch das allgemeine Unwohlsein, die Müdigkeit, eine umfassende Benommenheit. Nichts besonders Schlimmes und auch nichts wirklich Unerträgliches, und dennoch. Ich versuchte, nicht allzu viel zu stöhnen, wusste ich doch, dass meine wehleidige Seite ihr auf die Nerven ging. Sie ist eine starke Frau, selten krank, niemals fiebrig, unerschütterlich, eine Kämpferin. Bei mir ist es das Gegenteil, eine Erkältung oder ein Müdigkeitsschub, eine Temperaturveränderung und schon tut mir der Hals weh. Ich war anfällig für Angina. Zumal mich an diesem Abend mein Hals ein wenig störte, er stach und juckte. Vielleicht hatte ich mir über die Klimaanlage einen Virus eingefangen. Caroline hatte mein Gejammer satt, sie sah mich prüfend und zugleich amüsiert an, sodass ich mich nur noch tiefer in mein Schneckenhaus zurückzog. Ich hatte ihr oft vorgeworfen, mich nicht ausreichend zu bemuttern, wenn ich krank war, sie hielt mich für einen Hypochonder. Die Nacht über schlief ich unruhig: Ich hatte leichte Rückenschmerzen.

Übersetzt von Christian Ruzicka und Paul Sourzac

palladium /pa.la.djəm/ masculin singulier

1. *Mot emprunté du latin et dérivé du grec, et qui, par allusion à une statue protectrice de Pallas, désigne ce qu'un peuple considère comme assurant sa durée.*

2. *(Figuré) Tout ce qui est le garant de la conservation d'une chose.*

Palladium est un roman vrai, c'est mon histoire. L'histoire d'un homme qui, en quelques jours et sans raison apparente, se retrouve paralysé des pieds à la tête, incapable de bouger le moindre muscle, privé de tous ses sens, sans communication possible avec l'extérieur.

Commence alors un voyage dans les contrées les plus reculées de la vie humaine, celles où règnent en maîtres la peur, la violence, la mort, la douleur et le sexe. Car la maladie est une traversée du miroir, la porte vers d'autres mondes, un univers de putes et de démons, d'hommes légumes et d'hommes oiseaux, d'infirmiers et d'artificiers plongés dans un tourbillon de haine et de débauche. Un monde fou et terrifiant : le mien.

Palladium est le récit de cette traversée, une expédition au pays des morts et de l'inconscient. Palladium plonge aux racines mêmes de la douleur et de la littérature, là où se blottit la pulsion de vie et ses mille histoires.

pp. 28-34

J-41. À partir de là, les choses ont commencé à se préciser. Ce dimanche, nous avions fêté l'anniversaire de Romane, la fille de Caroline. Elle avait cinq ans. Il faisait une chaleur étouffante. Les vingt gamins hurlaient tandis que j'animais

la chasse au trésor. Romane était contente et moi à moitié mort, la voix cassée à force d'essayer de me faire entendre. Le soir venu, je montrais mon mollet gauche à Caroline. Sur la face externe, une grosse piqûre. Je lui montrais aussi ma cheville gauche. J'avais là une cicatrice depuis que nous étions tombés de mobylette sur un chemin caillouteux, plein de cahots, à Spetses, lors de notre premier séjour ensemble sur l'île. La cicatrice n'avait pas changé depuis deux ans. Et là, les deux grains blancs qui l'ornaient avaient

tout bonnement disparu. Caroline s'en était étonnée; elle voulait que j'aille voir un médecin, trouvait ça bizarre. Je l'avais envoyée balader. Je me sentais très bien. Tout moi ça. Montrer mes blessures pour qu'on s'inquiète et refuser d'en tenir compte.

La douleur, quant à elle, a commencé un peu plus tard, quelques jours à peine, le soir de la fête de la musique. Cette année-là, nous avons décidé de sortir, d'emmener les filles profiter de la rue et de ses spectacles inhabituels. Nous avons rendez-vous au jardin du Luxembourg pour un concert de percussions brésiliennes. Les filles étaient excitées et émues. Elles découvraient la foule, la fête.

Nous avons dîné avec le frère de Caroline dans un restaurant chinois, il était plus de 22 heures et les filles étaient épuisées. J'avais mangé en vitesse mais ce n'était pas bon. Je voulais rentrer pour coucher les enfants, mais Salomé s'était endormie. J'avais dû la porter sur mes épaules.

Sa masse abandonnée me tordait les cervicales. Elle refusait obstinément de se réveiller. Après une demi-heure de marche, j'avais très mal à la nuque. À dire vrai, je n'y prêtai pas attention. Le lendemain, je me sentais un peu fatigué mais rien d'alarmant. Je déjeunais avec une collègue à qui j'ai dit cette phrase que je me répète maintenant en boucle : « Je ne me projette pas dans l'avenir. » Et je me dis que j'aurais dû. Me projeter, sentir la bête monter et lutter de toutes mes forces pour l'empêcher d'agir, pour l'écraser dans l'œuf. Ne pas laisser la métamorphose se produire. Au lieu de quoi, je continuais comme si de rien, dînant le soir même avec mes deux grands amis, Morgan et Benjamin, des jumeaux. Caroline était partie pour Deauville participer à un séminaire. J'en profitais pour boire un peu trop de rosé, attablé en terrasse, à Belleville. Le matin m'a rappelé à la raison, j'avais une solide gueule de bois. L'impression que le cerveau est dilaté et qu'il cogne pour faire sortir la pression. Par chance, ce jour-là, je suivais une formation à Sciences-Po. Au début, alors que je devais me présenter devant soixante-dix personnes, j'ai cru que j'allais vomir. À midi, au déjeuner, j'avais des sueurs froides et l'impression que j'allais m'effondrer dans mon assiette. Je me sentais crevé, la tête me pesait, comme si elle m'entraînait vers l'avant. Il faisait si chaud dehors et si froid dedans. J'ai commandé des sushis, du poisson cru. C'était une erreur, j'allais l'apprendre plus tard. Mais qui se méfierait des sushis? Après une réunion houleuse au journal, j'avais décidé de rentrer chez moi et d'annuler mon psy. Trop mal à la nuque et au dos. Je m'en étais ouvert à Caroline qui m'avait à peine écouté. Elle avait autre chose à me dire : elle était sûre d'être enceinte, elle le sentait dans son corps, ses seins gonflés. Elle en était certaine et j'imaginai sa poitrine souriante. Trop heureux, j'en oubliais mon mal de dos ; mais je tentais de ne pas m'emballer, de rester calme. Je me sentais dépassé, excité et mort de peur. Les sentiments étaient justes mais la cause, elle, aurait dû être différente.

Parfois, je me dis que la vie est chienne: elle m'a transformé en fœtus, immobile et coincé dans mon enveloppe. Pour mère, j'ai une chambre d'hôpital et ses cloisons, comme un placenta, m'amènent les bruits du monde, déformés, menaçants. Il paraît que je vais renaître et, comme pour un bébé, le monde guettera avec attention mes poumons. Respire? Respire pas? Crie-t-il? Je cherche encore à comprendre si dans ces jours qui ont précédé la métamorphose, j'aurais pu trouver une faille, une indication. Je retournais à Sciences-Po le lendemain. Je me sentais beaucoup mieux, plus alerte. J'avais toujours mal au dos mais moins d'alcool dans le sang. Malheureusement, j'avais appris le soir même que je devais remplacer une collègue enceinte pour la permanence du week-end.

Au retour de Caroline, nous avons dîné en terrasse, au bout de notre rue. Un pavé de thon mi-cuit, encore une fausse note. Nous avons parlé de cette grossesse, nous étions gais. Qui aurait pu prédire les jours à venir? J'étais saoul et alangui. Elle aussi. Nous avons fait l'amour en rentrant, comme si souvent. Nous avons fait l'amour comme si le monde était ouvert, comme si nous dévorions la vie, nous avons fait l'amour comme si nous donnions naissance à quelque chose. Mais c'était la dernière fois. Je revois son corps comme dans un rêve posé près du mien. Elle me chevauchait, la tête renversée, ses seins fiers me faisaient face tandis que ses cuisses m'enserraient. Je m'émerveillais encore d'être en elle. Caroline était une femme conquise de haute lutte. Nous haletions. Maintenant je me souviens de la chaleur et du frottement de nos corps et de la lumière tombante. C'était la vie. Et en cet instant, je cherche en moi une réponse, un désir. Mais rien. Je ne vis plus. Je caresse ces souvenirs comme une peluche, souvenirs des jours révolus. Je me demande si c'était vrai, tout ça. Le sexe, le désir. J'en ai tellement vu depuis.

J-35. La réalité m'a écrasé et je m'en suis à peine aperçu. Ce samedi, vers 13 h 30, j'étais parti travailler. Je connaissais à peu près l'essentiel de mon activité de la journée : l'Iran, où un nouveau président très radical et méconnu venait d'être élu. Comme d'habitude, j'étais entièrement pris par la mise à jour du site. Cette activité m'absorbait, il faisait très chaud dehors, on commençait à craindre une nouvelle canicule. De temps en temps, je sortais de mon bureau très climatisé pour aller fumer une cigarette sur la terrasse, le soleil me chauffait. J'en avais bien besoin, il faisait si froid dans mon bureau que j'avais les doigts de la main droite engourdis. Surtout l'annulaire et l'auriculaire. Je sentais comme des fourmis au bout de ces deux doigts; cela me gênait quand je tapais à l'ordinateur. Je ne faisais pas grand cas de ces sensations car j'avais déjà éprouvé cela plusieurs fois cet hiver. Au froid, mes doigts s'engourdisaient et fourmillaient. J'attribuais ça à une mauvaise circulation sanguine due au tabac.

Alors, ce samedi au bureau, sous la climatisation, je n'étais guère surpris. J'avais toujours mal au dos, plus bas, dans le milieu cette fois. J'essayais de trouver une bonne position, je me tortillais sur ma chaise. C'était encore debout que je me sentais le mieux. Je travaillais et essayais de ne pas y prêter trop d'attention. Caroline aurait aimé sortir le soir, vers 22 heures, à mon retour. Je voulais lui faire ce plaisir, effacer cette journée de travail qui l'avait tant irritée. Mais j'en étais incapable, je me sentais épuisé, j'avais envie de m'arrêter. Du coup, elle était passée chez un traiteur pour nous préparer un bon dîner. Je n'en profitais pas. Je ne sentais pas bien les goûts et, surtout, manger me faisait mal aux dents. Pas une douleur classique comme une carie. Autre chose, comme si la pression sur la dent se transmettait à la gencive en une décharge lancinante. Très désagréable.

Je me vois encore à table, le salon manquait de lumière. Je commençais à trouver ça étrange, à dire à Caroline que je ne me sentais pas bien, que quelque chose ne tournait pas rond. J'énumérais mes problèmes : douleur au dos, fourmillement dans les doigts et puis ces douleurs dentaires. Avec, en plus, un malaise général, une fatigue, un engourdissement de l'être. Rien de bien grave ni de vraiment insoutenable, mais quand même. J'essayais de ne pas trop gémir car je savais que mon côté petite chose l'énervait. Elle est une femme forte, rarement malade, jamais fiévreuse ; une dure au mal, une combattante. Moi, c'est l'inverse, un coup de froid ou de fatigue, un changement de

température et je commençais à avoir mal à a gorge. J'étais facilement sujet aux angines. D'ailleurs, ce soir-là, ma gorge me gênait un peu, elle tirillait, grattait. J'avais peut-être attrapé un virus par le réseau de climatisation. Caroline en avait marre de mes jérémiades, elle me regardait l'œil circonspect et amusé pour que je rentre un peu plus dans ma coquille. Je lui avais souvent reproché de ne pas assez me « mamaïser » quand j'étais malade, elle me trouvait hypocondriaque. Dans la nuit, mon sommeil était agité : j'avais un *peu mal au dos*.

Palladium /pə'lādēəm/

noun, plural Palladia

Origin: Latin *palladium* from Greek *palladion*

1. a statue of Athena, especially one on the citadel at Troy, on which the safety of the city was supposed to depend.
2. (*usually lowercase*) anything believed to provide protection or safety; a safeguard.

Palladium is a true story; it is my story. The story of a man who, in a matter of days and for no apparent reason, finds himself paralyzed from head to toe, unable to move even the smallest muscle, bereft of all his senses, unable to communicate with the outside.

He then embarks upon a journey to the furthest reaches of human experience, areas ruled by fear, violence, death, pain, and sex. His disease thus takes him through the looking glass. It is a portal to other worlds, a universe of whores and demons, of human vegetables and human birds, of nurses and demolition experts swept up in a whirlwind of hate and excess. A crazy, terrifying world: my world.

Palladium recounts this crossing over, a journey to the land of death and the subconscious. Palladium delves into the very root of suffering and literature, where one's vital will resides with its thousand stories.

pp. 28-34

T-41 days

At this point things started becoming more obvious. That Sunday, we had celebrated Romane's birthday, that's Caroline's daughter. She was turning five. The heat was oppressive. I led a treasure hunt for 20 screaming kids. Romane was happy and I was half dead, my voice hoarse from having to make myself heard. That evening, I showed Caroline my left calf. There was a giant sting on the outside of it. I showed her my left ankle, too. I had a scar there from our first trip to the island of Spetses when we fell off a moped while riding down a bumpy gravel road. The scar hadn't changed in two years. And now, the two white dots it used to have just disappeared. Caroline was concerned, she wanted me to go to a doctor, thought it was weird. I brushed her off. I felt great. All over. And so there I was, showing someone my injuries, getting them worried, and then refusing to listen.

As for the pain, that started later – just a few days later – on the night of the Fête de la Musique. That year, we decided to take the girls out onto the streets and let them see the extraordinary spectacle. Our plan was to go to Luxembourg Gardens for a Brazilian

drum show. The girls were overcome with excitement from experiencing the crowd and the craziness for the first time. We had dinner with Caroline's brother at a Chinese restaurant, it was after 10pm and the girls were exhausted. I ate fast, but the food wasn't good. I wanted to go home and put the kids to bed, but Salomé had fallen asleep. I had to carry her on my shoulders. Her unconscious mass bore down on the vertebrae in my neck. She simply refused to wake up. After walking for half an hour, my neck was really hurting. To be honest, I didn't pay attention to it. The next day, I felt a bit tired, but nothing alarming. I had lunch with a colleague, and I said something to him that I've been playing back in my head ever since: *I'm not thinking about future*. And I tell myself that I should have. I should have thought about the future, sensed the beast coming and fought with all my might to keep it at bay, to nip it in the bud. To not let the metamorphosis happen. Instead, I kept on as usual and had dinner that night with my two best friends Morgan and Benjamin, the twins. Caroline had gone to Deauville for a seminar. I took the opportunity to drink too much rosé while sitting out on a terrace in Belleville. I was brought back to my senses the next day by a substantial hangover. I had that feeling like my brain had inflated and was trying to relieve the pressure by throbbing. I happened to have a training session at Sciences-Po that day. At the beginning, when I had to introduce myself in front of seventy people, I thought I might throw up. By midday, at lunch, I was having cold sweats and felt like I was going to collapse into my food. I felt shattered, and my head felt so heavy I thought it was pulling me forward. It was so hot outside and so cold inside. I ordered sushi. Raw fish. That was a mistake, as I was to learn later. But who worries about sushi? After a heated meeting at the paper, I decided to head home and cancel my therapy appointment. My neck and back were hurting too much. I tried to tell Caroline about it, but she barely listened to me. She had news for me: She was sure she was pregnant. She could feel it in her body, her swollen breasts. She was certain of it and I pictured her beaming chest. I was so overjoyed that I forgot about my backache, but I tried to stay calm and not to get too excited. I felt overwhelmed, thrilled, and scared to death. I was feeling the right things, but it should have been for a different reason.

Sometimes, I tell myself that life's just a bitch. It turned me into a fetus, immobilized and stuck in my shell. My mother's belly is a hospital ward and the room dividers the placenta, turning the noise from the outside into something distorted and ominous. I feel like I'm going to be reborn, and, just like a baby, life is waiting to ambush my lungs. Breathe? Don't breathe? Is he crying? Once again I try to figure out if there was some crack, a sign I should have noticed in the days leading up to the metamorphosis. The next day, I went back to Sciences-Po. I was feeling much better, more alert. The pain in my back hadn't gone away, but the alcohol in my blood had. Unfortunately, I found out that evening that I would have to take a pregnant colleague's place for the weekend shift. When Caroline got back, we had dinner on a terrace at the end of our street. I had a tuna steak cooked medium, another misstep. We talked about the pregnancy; we were happy. Who could have predicted what was to happen in the coming days? I was feeling sated and languid. So was she. We made love when we got home, as we often did. We made love like the world was at our feet, like we were grabbing life by the horns. We made love like we were bringing something new into the world. But it was for the last time. I remember her body so close to mine as if in a dream. She was straddling me, her head

thrown back, her pert breasts facing me while her thighs encircled me. I was once again in awe to be inside her. Winning over Caroline had been a hard-fought battle. We were panting. Now I remember the heat and the friction from our bodies and the waning light. This was life. Thinking about it now, I look for a response within myself, a desire. But there's nothing. I can't see anything anymore. I caress those memories like a stuffed toy, those memories of days gone by. I wonder if all that was ever real, the sex, the desire. I've seen so much since then.

T-35 days.

Reality hit me like a truck and I barely even noticed. I left for work that Saturday at around 1:30 in the afternoon. I pretty much knew what I would be working on that day: Iran, where an unknown radical had just been elected president. As usual, my time was spent entirely on updating the website. I was completely absorbed in it. It was very hot outside, there was fear of another heat wave. Occasionally I would leave my overly air-conditioned office to go smoke a cigarette out on the terrace where the sun would warm me up. I needed it. My office was so cold that the fingers on my right hand were numb, especially my ring and little fingers. I felt a tingling sensation at the tips of those fingers, which made typing at the computer rather irritating. I didn't think much of it because it had happened so many times that winter. My fingers would go numb and tingle in the cold. I figured it was the tobacco causing problems with my circulation. That's why, with the air conditioning on in my office that Saturday, I was hardly surprised. My back still hurt, this time a bit lower down, more towards the middle. I shifted around in my chair trying to get comfortable. Standing up felt best. I kept working, trying not to notice it. Caroline wanted to go out around 10 when I got back from the office. I wanted to do that for her because she was so annoyed that I'd had to go in, but I couldn't. I was exhausted and wanted to stay home. Instead, she went out to buy us something nice for dinner. I couldn't enjoy it. I couldn't taste the flavors very well and, worse, eating hurt my teeth. It wasn't the classic pain of a cavity, it was different, like the pressure on my teeth was sending shooting pains through my gums. Very unpleasant. I can picture myself at the table again, the darkened living room. I realized something was off and told Caroline that I didn't feel well, that something wasn't quite right. I listed all my problems: the backache, the tingling in my fingers, and now the pain in my teeth. On top of that, the general dizziness, fatigue, and numbness in my body. Nothing really serious or completely unbearable, but still. I tried not to whine about it, because I knew it annoyed her when I started acting frail. She is a robust woman, rarely sick, never febrile. She's tough, a fighter. I'm the opposite. When I would get just a tiny bit cold or tired or if the temperature changed, my throat would start to hurt. I used to get strep throat all the time. Incidentally, my throat was bothering me a little that day, it was tickly and scratchy. I might have caught a virus from the air conditioning. Caroline was tired of my moaning and groaning. She gave me a look of skeptical amusement to quiet me down. I had often complained to her that she didn't coddle me enough when I was sick. She thought I was a hypochondriac. I didn't sleep very well that night; my back was hurting a bit.

Translated by Clarissa Howe

Boris Razon, 37, hat Geschichte studiert, bevor er seine journalistische Karriere begann. Er war Mitgründer des monatlichen Nachrichten- und Kommentarblattes *Don Quichotte* und 10 Jahre lang Chefredakteur von Monde.fr. Heute leitet er Neues Schreiben und Transmedia bei France Television und lehrt Kultur und digitalen Journalismus an der Journalistenschule von Sciences-Po.

Boris Razon a 37 ans. Il a fait des études d'histoire avant de se lancer dans le journalisme. Il a participé au lancement du mensuel d'information et d'opinion *Don Quichotte*, a été rédacteur en chef du monde.fr pendant dix ans. Il dirige aujourd'hui les « nouvelles écritures et le transmédia de France Télévision » et enseigne cultures et journalisme numériques à l'école de journalisme de Sciences-Po.

Boris Razon, 37, studied history before starting a career in journalism. He helped to found the news and editorial monthly *Don Quichotte* and was editor-in-chief of lemonde.fr for 10 years. Today, he is head of new writing and transmedia for France Télévision and teaches culture and digital journalism at the Sciences-Po School of Journalism.

Ein emotional kraftvoller Roman, nicht nur wegen des Themas – es geht um eines der dramatischsten Ereignisse in der jüngeren Geschichte Europas – sondern vor allem aufgrund der Erzählweise.

Drei Stimmen vertraut Marco Magini die Erzählung über das Massaker in Srebrenica und den Prozess vor dem Internationalen Strafgerichtshof für das ehemalige Jugoslawien an.

Der spanische Richter Romeo González erinnert sich chronologisch an den Ablauf des Prozesses und hebt die nicht immer klaren und moralisch einwandfreien Begründungen für das Urteil hervor. Das Bild von der Anwendung der Gesetze in einem so dramatischen Fall erscheint nur mehr bürokratisch und schäbig – ein Eindruck, der allein durch das Rücktrittsschreiben des Richters an das Kollegium gemildert wird: «Die einzige Möglichkeit, in Srebrenica unschuldig zu bleiben, war die, zu sterben.»

Ähnlich könnte das Fazit der anderen beiden Erzähler aussehen: von Dirk, dem holländischen Blauhelmsoldat, der in Srebrenica stationiert war – ein Vertreter des UNO-Kontingentes, das nicht in der Lage war, das Massaker zu verhindern. Und schließlich von Dražen, einem Freiwilligen der serbischen Armee, der seine Beteiligung an dem Massaker gestand, der einzige, dem der Prozess gemacht und der verurteilt wurde.

Dražen

S. 51-57

Das Rekrutierungszentrum befindet sich in der feuchten Turnhalle einer Grundschule.

Irina verstand nicht, warum ich hierher gekommen war; wie konnte sie auch. Sie, die sich in einen langhaarigen extrovertierten Mann mit einer Gitarre in der Hand verliebt hatte, sieht ihn jetzt in seiner dritten Uniform. Für wen würde ich am Ende in den Krieg ziehen müssen? Ich, der für einen wahren Jugoslawen gehalten werden müsste, ein quasi einzigartiges Exemplar. Ich bin wenige Kilometer von hier, in dem Teil Bosnien - Herzogovinas mit der serbischen Mehrheit, von kroatischen Eltern geboren worden. Nicht, dass das einen großen Unterschied für mich macht. Meine Generation hat sich nie gefragt, ob das Mädchen, mit dem man gerade ausging, serbisch oder kroatisch oder ob der Mitspieler der Mannschaft Musulmane sei. Sicher, wir wussten, wer den Ramadan einhielt und wer Weihnachten feierte, aber das Dorf, in dem ich geboren bin, ist viel zu klein, als dass wir es uns geleistet hätten, jemanden aufgrund solcher Details nicht zu besuchen.

Wir sind etwa zwanzig in einer Reihe, alle sehr jung und es ist offensichtlich, dass sie hier die letzten Ressourcen ausschöpfen. In Zeiten wie diesen ist der einzige sichere Beruf, den Soldaten abzugeben. Wenn du auf der richtigen Seite bist, weißt du, dass deine Tochter immer zu essen haben und niemand deine Frau anfassen wird. Es war viel zu wenig Geld geblieben, um auf Irinas Einwände zu hören. Der Krieg wird nicht sehr

lange dauern, ich muss nur aufpassen, keinen Unsinn zu machen und werde bald wieder zu Hause sein. Ich bin kein Held und habe auch nicht vor, jetzt einer zu werden.

Meine dritte Uniform. Mit achtzehn Jahren, während des Wehrdienstes, wurde ich in jenem Gemenge ausgebildet, das die jugoslawische Armee darstellte. Ich fing im Januar 1990 an, und wurde einer Basis, wenige Kilometer von Sisak entfernt, zugeteilt. Abgesehen von den seltenen Treibjagden mit meinem Opa auf Turteltauben war es das erste Mal, dass ich eine Waffe in der Hand hielt. Der 13. Mai war ein Sonntag. Freien Ausgang gab es nur samstags, aber der Sonntag belastete uns nicht, da wir alle zusammen das Spiel in der Kaserne ansehen konnten. Es gab da einen kleinen Fernseher auf einem Brett in der Mensa, auf zwei Meter Höhe vom Boden. An jenen Abend im Maksimir-Stadion spielten Dynamo Zagreb und Roter Stern Belgrad. Ich war nie ein großer Fußballfan gewesen, aber ich hatte gelernt, dass es in der Armee, wenn du nicht allein bleiben willst, wichtig ist, Gefallen an dem zu finden, was den anderen gefällt. In der Armee lohnt es sich nicht, den Außenseiter zu spielen. Wenn man heitere Monate verbringen will, muss man so viele Kameradschaften wie möglich schließen. Außerdem, wenn ich mich mit den Augen von heute betrachte, nehme ich immer den Komplex wahr, den der Achtzehnjährige fühlte, der aus einem kleinem Dorf vom Land kam und noch nicht viel vom Leben mitbekommen hatte. Seit Tagen sprach man von dem Spiel. Es hatte schon im Vorjahr einige Unruhen in Belgrad gegeben und die Angst, dass die kürzlich erfolgte Wahl Tudmans die Gemüter wieder erhitze, war wirklich sehr groß. Damals interessierte ich mich nicht wirklich für Politik und ich ahnte auch nicht, dass wir alle kurze Zeit später gezwungen sein würden, uns für sie zu interessieren. Meine Generation, die nach dem Tod Titos aufgewachsen war, interessierte sich viel mehr für die Auflösung der Gruppe Police als für den Zerfall der Jugoslawischen Republik. Föderation, Konföderation - alles Begriffe, die sehr fern von unseren Gedanken waren.

Ich erinnere mich an den Tag, an dem mir bewusst wurde, was in meinem Dorf wirklich geschah. Vielleicht verstand ich es nicht, aber ich fühlte klar, dass sich etwas verändert hatte. Ich erinnere mich an die Erstürmung des Fußballfeldes durch die kroatischen Fans und an Boban, den Kapitän von Dynamo Zagreb, der sich umdreht, seinen Kopf hebt, Anlauf nimmt, vor dem Polizisten hochspringt und ihn mit einem Fußtritt im Gesicht trifft; eine instinktive Abwehr gegenüber dem, was sich gerade ereignete. Von den ganzen Unruhen, die an jenem Tag stattfanden, von dem Militär in Kampfmontur, von den Verwundeten auf dem Boden, von all dem erinnere ich mich nur an Boban und an seinen Fußtritt im Flug.

Ich habe mich oft gefragt, ob Boban bewusst war, welche Konsequenzen seine Geste haben würde. Wahrscheinlich nicht. Jener Fußtritt, wieder und immer wieder im Fernsehen übertragen, würde ein Eigenleben entwickeln, um ein äußerliches und unabhängiges Etwas in Bezug zu seinem Verursacher und dessen wirklichen Absichten zu werden. Jener Fußtritt zwang uns dazu, Position zu beziehen, jenem Fußtritt konnte man nicht gleichgültig gegenüber bleiben.

Boban war in jenem Moment zum Beschützer der kroatischen Nation geworden. Die Entscheidung lautete, auf der Seite Bobans oder der des Polizisten zu stehen: darüber zu entscheiden, wie Tudman sagte, ob Kroatien wirklich das Recht hatte, zu existieren oder ob, wie Milošević bereits herumbrüllte, das alte Jugoslawien, so wie es war, weitergehen musste.

Jener Fußtritt wurde an den darauf folgenden Tagen zum einzigen Diskussionsthema während der Mahlzeiten. Zum ersten Mal in der Geschichte der jugoslawischen Armee, die bis dahin hauptsächlich Schauplatz zur Erschaffung einer Nation gewesen war, tauchten Ausdrücke wie Türke oder Kroat auf, verächtliche Namen, die anfangen, unsichtbare Gräben zwischen uns Kameraden zu ziehen. Es war, glaube ich, bei jener Gelegenheit, dass viele meiner Kameraden entdeckten, dass sie Kroaten oder besser Söhne der kroatischen Nation waren, wie sie die neue Regierung Tudman in dieser Zeit nannte. Ich erinnere mich, wie sie sich tief berührt fühlten. Auch wenn es mir aus heutiger Sicht wie eine jugendliche Schwärmerei vorkommt, wie der Wunsch, sich durch einen vermeintlichen Unterschied zu definieren, viel mehr als eine echte politische Überzeugung. Tatsache ist, dass innerhalb weniger Wochen jeder das Bedürfnis fühlte, Partei zu beziehen und sich für den Fall, dass seine Forderungen nicht gehört werden würden dazu bereit erklärte, zu den Waffen zu greifen. Getreu meinem Wunsch, unsichtbar zu sein, wohnte ich schweigend langen Diskussionen bei und versuchte, die Gegner zu trennen, wenn sie handgreiflich wurden. Wenn ich jetzt an die letzten Monate meines Militärdienstes denke, habe ich eine sehr unscharfe Erinnerung, so als ob ich mein Leben als Zuschauer, ohne Partei zu nehmen, wahrnehme. Als einzig noch klar umrissenes Gefühl bleibt die Sorge, schnellstmöglich nach Hause zurückzukehren.

Die zweite Uniform hat mich nur gestreift, so wenig hatte ich sie getragen. Ich war, als die ersten Scharmützel des serbo-kroatischen Konfliktes anfangen, aus dem Militärdienst zurückgekehrt. Da ich aus einem Dorf von der Grenze kam, war ich entschlossen, mich bei den kroatischen Reihen zu melden, aus Angst, gezwungen zu werden, in die serbischen einzutreten, in denen schon der Großteil der Rekruten und der Ausrüstung der jugoslawischen Armee zusammengekommen war. Ich war von den Ereignissen überwältigt: es ging nicht um die Wahl einer Identität, sondern eher um eine natürliche Empathie gegenüber demjenigen, den ich als Angegriffenen sah. Ich war sicher kein Unterstützer der Spaltung des Landes, in dem ich geboren wurde, ich sah keinen Grund, warum sich die Slowenen plötzlich als solche wiederentdeckten, aber noch weniger war ich für irgendeine Form von Konflikt, vor allem nicht für einen, der mir von Anfang an wie ein Bruderkrieg erschienen war. Wenn die Mehrheit der Kroaten oder der Slowenen sich davon machen wollte, sollte sie die Möglichkeit haben, das zu tun, ohne dass wir deshalb aufeinander schießen müssen. Die Ereignisse hatten meine Generation unerwartet getroffen: die ersten Anzeichen waren für uns nicht mehr als Wortgefechte, waren zu vernachlässigen wie drohenden Töne aus den Kehlen der üblichen Politiker, die nur an ihren Posten klebten. Selbst als wir das Echo der ersten Schüsse hörten, dachten wir weiter, es handele sich nur um vorübergehende Spannungen. Die Slowenen hätten sich vielleicht abgespalten, aber der Rest Jugoslawiens war ethnisch viel zu sehr vermischt, um auch nur irgendeine Grenze ziehen zu können.

Dies war der Grund, weswegen viele meiner Generation den Ausbruch des Krieges nicht gleich ernst nahmen. In die eine oder die andere Armee einberufen zu werden, schien sich wenig davon zu unterscheiden, als Fan Anhänger der einen und nicht der anderen Mannschaft zu sein. Ich setzte folglich unten auf das Rekrutierungsformular eine Unterschrift und wartete auf die Einberufung, während ich mein Leben, als ob nichts wäre, weiterführte und in dem Bett schlief, in dem ich jede Nacht meiner Kindheit verbracht hatte.

Ich wartete noch auf den Dienstantritt, als die ersten Veteranen von der Schlacht von Vukovar zurückkehrten. Zum ersten Mal traf ich jemanden, der von einem Krieg zurückkam, der nicht zur Befreiung von den Nazis diente. Sie erzählten von einer dem Erdboden gleich gemachten Stadt, von einer blinden Wut, die nichts mit einem Überleben Jugoslawiens zu tun hatte, von einem unbekanntem Hass, mit dem ich Mühe hatte, mir seine Herkunft zu erklären. Noch bevor das Fernsehen unsere Häuser mit den unterschiedlichen Interpretationen des Vorgefallenen bombardierte, bevor sich jeder eine eigene Vorstellung darüber machen konnte, waren es die Gesichter jener Soldaten, die mich davon überzeugten, nicht fortzugehen, um einen Krieg zu kämpfen, an den ich nicht glaubte. Im Sitzen, mit überkreuzten Beinen, hörte ich zu, und versuchte nicht einmal zu ermitteln, ob ihre Erzählungen mit der Wahrheit übereinstimmten: die geflüsterten Geschichten von Horror und Massakern, die die Fotos einer zerstörten Stadt begleiteten, die Propaganda des Oberkommandos, die darauf abzielte, neue Rekruten zu motivieren, jeder einzelne Aspekt dieser Situation bewirkte in mir nichts anderes als die Gewissheit zu stärken, dass dies nicht mein Platz war: der Krieg war vielleicht wahr, aber ich war nicht bereit, ihn zu kämpfen.

In jener Nacht kehrte ich nach Hause zurück und war fest entschlossen, nie mehr eine Uniform zu tragen.

Der Kommandant hält jetzt mein Einberufungsgesuch in beiden Händen, aber er scheint sich nicht dafür zu interessieren. Er fährt damit fort, mich schweigend zu betrachten, während der Soldat zu seiner Rechten das Protokoll aufsetzt. Vielleicht sucht er Treue in meinen Augen, eine Verbundenheit zum Vaterland, oder vielleicht will er auch nur meine Ausdauer prüfen. Tatsache ist, dass er auf mich mit seinem eisernen Gesichtsausdruck und seinem starren Blick nur pathetisch wirkt: wer aus Überzeugung hatte einberufen werden wollen, hat dies sicher schon vor vielen Monaten erledigt. Diejenigen, die in einer Reihe unter dem Neonlicht dieser kleinen Dorfsporthalle stehen, sind nichts anderes als verzweifelte junge Leute auf der Suche nach einer sicheren Vergütung. Ein vergilbtes Blatt und ein entschiedener Stempeldruck bescheinigen mein neues Leben.» Dražen Erdemović, in Anbetracht deines junges Alters und deiner bisherigen Erfahrungen haben wir entschieden, dich dem zehnten Sabotagebataillon zuzuteilen; du wirst gleich morgen anfangen.»

Übersetzt von Ulrike Bühler

L'impact narratif et émotionnel de ce texte est très intense : ceci tient non seulement à son thème, qui est l'un des plus dramatiques de l'histoire européenne récente, mais surtout à la façon dont celui-ci est raconté. L'évocation du massacre et du procès qui suivit au Tribunal Pénal International pour l'ex Yougoslavie est confiée à trois personnages, dont les voix s'alternent en une répartition bien orchestrée. La voix du magistrat espagnol Romeo González narre de façon séquentielle le déroulement du procès et montre comment les motivations qui déterminent un jugement ne sont pas toujours limpides ou éthiques : même dans un cas aussi dramatique, l'exercice de la loi peut être bien bureaucratique et bien sordide. Ce récit du magistrat est toutefois racheté par la conclusion de la lettre de démission qu'il envoie au collègue arbitral au terme du

procès : «À Srebrenica la seule façon de rester innocent était de mourir». Une telle conclusion peut d'ailleurs être l'épigraphe des deux autres voix narratives : celle de Dirk, soldat hollandais, en garnison au sein du contingent de l'ONU de Srebrenica, qui a été incapable d'empêcher le massacre ; et celle de Dražen, volontaire de l'armée serbe qui participa au carnage et qui fut jugé et condamné.

Dražen

pp. 51-57

Le centre de recrutement se trouve dans le gymnase humide d'une école primaire.

Irina n'a pas compris pourquoi je suis venu ici ; comment l'aurait-elle pu, d'ailleurs ? Elle qui était tombée amoureuse d'un baba cool extraverti la guitare à la main, et qui se retrouve maintenant à le voir endosser son troisième uniforme. Au fond, à qui devrais-je faire la guerre, moi ? Moi qui devrais être considéré comme un vrai Yougoslave, une pièce presque unique. Je suis né de parents croates à quelques kilomètres d'ici dans la partie majoritairement serbe de la Bosnie-Herzégovine. Cela n'a jamais fait une grande différence pour moi. Ceux de ma génération ne se sont jamais demandé si la fille avec laquelle ils sortaient était serbe ou croate, ou si leur coéquipier était musulman. Bien sûr on savait qui respectait le Ramadan et qui fêtait le Noël, mais le village où je suis né était trop petit pour qu'on puisse se permettre de ne pas fréquenter quelqu'un pour des détails pareils.

Nous sommes une vingtaine en rang, tous très jeunes, il est évident qu'ils sont en train de racler les fonds de tiroirs. Dans un moment pareil, faire le soldat est le seul métier sûr. Si t'es du bon côté, tu sais que ta fille aura toujours à manger et que personne ne touchera à ta femme. Il reste trop peu d'argent pour que j'écoute les objections d'Irina. La guerre ne durera pas longtemps, je dois seulement faire attention à ne pas faire de conneries et je serai bientôt de retour chez moi. Je ne suis pas un héros et je n'ai aucune intention de le devenir maintenant.

Mon troisième uniforme. A dix-huit ans, pendant le service militaire, je me suis entraîné dans cette mélasse qu'était l'armée yougoslave. J'ai commencé en janvier 90, et on m'a assigné à une base à quelques de kilomètres de Sisak. C'était la première fois que je prenais en main un fusil, si l'on exclut les rares battues aux tourterelles avec mon grand-père. Le 13 mai était un dimanche. La permission, c'était seulement le samedi, mais le dimanche ne nous pesait pas, car nous pouvions regarder le match à la télé tous ensemble à la caserne. Il y avait un petit appareil dans la salle de la cantine, posé sur une étagère accrochée à deux mètres du sol. Ce soir-là au Maksimir il y avait Dinamo Zagreb-Étoile Rouge de Belgrade. Je n'ai jamais été un grand passionné de football, mais j'avais appris que dans l'armée c'est important d'aimer ce qu'aiment les autres, si tu ne veux pas te retrouver seul. Dans l'armée, c'est pas bien de jouer les différents, il faut nouer le plus de rapports possibles si l'on veut passer des mois sereins. En plus, si je me regarde avec mes yeux de maintenant, je m'aperçois que j'ai toujours ressenti le complexe du jeune homme de dix-huit ans qui vient de son bled et qui ne connaît rien à la vie. Ça faisait des jours qu'on parlait du match. Il y avait déjà eu des désordres l'année d'avant à Belgrade et on craignait que la toute récente élection de Tudman ait encore plus surexcité les esprits. À l'époque je ne m'intéressais pas à la politique et je ne me doutais pas encore qu'on serait tous obligés de s'y intéresser sous peu. Grandie après la mort de Tito, ma génération s'intéressait beaucoup plus à la séparation des

membres de Police qu'à celle de la République Yougoslave. Fédération, confédération : des mots très éloignés de nos préoccupations

Je me rappelle du jour où j'ai réellement pris conscience de ce qui était en train de se passer dans mon pays. Je n'ai peut-être pas tout bien compris mais j'ai clairement senti que quelque chose avait changé. Je me souviens des supporters croates qui ont envahi le terrain et de Boban, le capitaine du Dinamo Zagreb, qui se retourne, lève la tête, prend du recul et saute en face du policier en lui envoyant un coup de pied en pleine figure, comme défense instinctive face à ce qui était en train de se passer. De tous les désordres qui eurent lieu ce jour-là, des militaires en tenue anti-émeute, des blessés couchés par terre, de tout cela, je ne me souviens pas ; seulement de Boban et de son coup de pied volant.

Je me suis souvent demandé si Boban avait été conscient des conséquences de son geste, s'il s'était rendu compte de ce que ça signifierait. Sans doute que non. Ce coup de pied, transmis et retransmis à la télévision, aurait fini par prendre une vie propre, pour devenir quelque chose d'externe et d'autonome par rapport à son auteur et à ses réelles intentions. Ce coup de pied imposait qu'une décision soit prise ; face à ce coup de pied, on ne pouvait pas rester indifférent.

Boban étant devenu en ce moment-là le paladin de la nation croate, il fallait choisir son camp et être soit du côté de Boban, soit de celui du policier : il fallait décider, comme le disait Tudman, si la Croatie avait vraiment une raison d'exister ou si, comme le hurlait déjà Milošević, la vieille Yougoslavie devait continuer telle qu'elle était.

Ce coup de pied était devenu le seul sujet de conversation des repas des jours suivants. Pour la première fois dans l'histoire de l'armée yougoslave, qui restait jusque-là le principal endroit où l'on s'exerçait à la création de la nation, sont apparues des expressions comme *turque* ou *croate*, des appellations péjoratives qui commencèrent à tracer d'invisibles frontières parmi nous, compagnons d'armes. Ce fut à cette occasion, je crois, que plusieurs de mes copains se découvrirent *croates*, ou mieux *fils de la nation croate*, comme les définissait à cette époque-là le nouveau premier ministre Tudman. Je me souviens comment ils se sont sentis profondément touchés, même si, avec le recul d'aujourd'hui, je pense pouvoir interpréter tout cela, moins comme une vraie conviction politique, que comme un engouement de jeunesse, comme le désir de se définir à travers une présumée identité. Le fait est qu'en peu de semaines chacun sentit le besoin de choisir un camp et se déclara prêt à prendre les armes si ses requêtes n'étaient pas acceptées. Fidèle à mon désir d'invisibilité, j'assistais silencieusement à de longues discussions, essayant de séparer les adversaires quand ils finissaient par en venir aux mains. Si je repense aujourd'hui aux derniers mois de mon service, j'en ai un souvenir très flou, comme si j'étais en train d'observer ma vie en spectateur, sans y participer. Le seul sentiment encore net est le désir de rentrer chez moi le plus vite possible.

Traduit par Giunti Editore

The narrative and emotional impact of this text is very intense, not only for the theme which is one of the most dramatic in recent European history, but specially for the way in which the story is told. The retelling of the massacre and of the subsequent trial at the international criminal Tribunal for the former Yugoslavia is in the handy of three

characters, all of whose voices alternate as if in a very articulate musical score. The voice of the spanish magistrate, Romeo Gonzalez, narrates the events of the trial in order in which they take place and clarifies some of the darker motives and the moral decisions that determine such a sentence. The image of the application of the law even in such a highly dramatic case come across as bureaucratic and bleak. It is redeemed, however, by the conclusion of the letter of resignation of the magistrate sent to the jury at the end of the trial : « A similiar conclusion could well be the epigraph of the other two narrative voices : that of Dirk, a Dutch soldier in the « Dutchbat », incapable of preventing the massacre ; and that of Drazen, a volunteer member of the Serbian army who took part in the genocide and who was the only person tried and convicted.

Dražen

pp. 51-57

The recruitment centre is in a damp primary school gym.

Irina does not understand why I came here, and how could she. She fell in love with a long-haired extrovert with a guitar slung over his shoulder and now she finds herself looking at him wearing his third military uniform. In the end, whom should I be at war against? I, who should be considered a true Yugoslav, practically one of a kind. I was born only a few kilometers from here, in the Serbian area of Bosnia and Herzegovina, to Croatian parents. Not that this made much difference to me. My generation never asked if the girl we were dating with was Serbian or Croatian, or if our team member was Muslim. Of course, you knew who observed Ramadan and who celebrated Christmas, but the country I was born in was too small to allow us to exclude friendships based on these details.

There are twenty or so of us in a row, all very young, it is clear that they are scraping the bottom of the barrel. Being a soldier at a time like this is the only safe job. If you are on the right side, you know your daughter will never go hungry and that no one will touch your wife. There isn't enough money left to listen to Irina's objections. The war won't last long; I just have to make sure I don't do anything stupid and I'll soon be back home. I'm no hero and I certainly don't intend to become one now.

My third uniform. At eighteen, during national service, I was trained in that mixed bag that was the Yugoslav army. I started in January 1990, and was posted to a base a few kilometres outside Sisak. Apart from the occasional hunt for turtle doves with my grandfather, that was the first time I had held a rifle. May 13th was a Sunday. Saturday was the only leave day but Sundays weren't so bad, given that we were all allowed to watch the match together in the barracks. There was a little television in the canteen, on a shelf two meters above the ground. That evening at the Maksimir stadium, Dinamo Zagabria was playing Stella Rossa. I'd never been a great football fanatic, but I had learned that if you don't want to find yourself alone, it is important to like what the others like. In the army, being different is ill advised; create as many friendships as possible if you want to spend your months peacefully. Seeing myself through today's eyes, I realize as well that I always felt self-conscious about being an eighteen year old from a small country town, who still hadn't much experience of life. We'd been talking about the match for days. There had already been unrest in Belgrade the year before and there was widespread fear that the recent election of Tudjman would further ignite bad feelings. Politics didn't interest me at that time and I still had no idea that we would soon be

forced to take an interest. Growing up in the wake of Tito's death, my generation was much more interested in the musical break-up of 'The Police' than in a possible break-up of the Yugoslavian Republic. Federation, confederation: these were words that were a long way from our thoughts.

I remember the day that I eventually woke up to what was really happening in my country. I may not have understood, but I clearly felt that something had changed. I remember the Croatian fans invaded the pitch and Boban, the captain of Dinamo Zagabria, turned around, raised his head, took a running jump at the policeman and kicked him straight in the face; an instinctive defence with respect to what was going on. Of all the turmoil that happened that day, the riot squad kitted up in anti-riot gear, the injured lying on the ground, of all this I only remember Boban and his flying kick.

I have often asked myself if Boban was aware of the consequences of his gesture, whether he realized its significance. Probably not. That kick, transmitted and retransmitted on the television, was to end up taking on a life of its own, turning into something that was foreign to and independent from its perpetrator and his true intentions. That kick forced us to choose sides; it was impossible to remain indifferent to it. In that instant, Boban became the protector of the Croatian nation, the choice was to side with Boban or with the police officer: to decide, as Tujman said, whether it made sense for Croatia to exist or whether, as Milosevic was already shouting, the old Yugoslavia should continue as it was.

That kick became the only topic of mealtime discussions over the following days. For the first time in the history of the Yugoslavian army, which until that time had been the main training ground for creating a nation, expressions such as »Turk« or »Croatian« were coined, derogatory names that began to trace invisible boundaries between us comrades-in arms. I believe it was then that many of my companions discovered they were »Croats« or rather »sons of Croatia« as they were defined then by the new Prime Minister Tujman. I remember how deeply they were affected, although re-examining the facts today, I think I might interpret it more as a teenage infatuation, more like seeking an identity through a presumed difference than a real political ideal. As things stood, within a few weeks many people became public defenders of those they had elected, and declared their readiness to shoulder their arms were their requests not accepted. True to my desire for invisibility, I partook in long discussions in which I remained silent, attempting to separate the two contenders in the end when they finally raised their fists. Thinking back now to the last few months of my military service, my memories are fuzzy, as if I were watching my life as a spectator without having any involvement in it. The only thing I recall as clearly as yesterday is my impatience to go back home as soon as possible.

Translated by Giunti Editore

Marco Magini, geboren am 14. Februar 1985 in Arezzo, erwarb seinen Hochschulabschluss in Internationaler Politik und Wirtschaft an der School of Economics in London. Für sein Studium und aus beruflichen Gründen lebte er in Kanada, den Vereinigten Staaten, Großbritannien, Belgien, der Türkei und Indien. Derzeit lebt er in Zürich, wo er sich mit dem Klimawandel und nachhaltiger Wirtschaft beschäftigt.

Marco Magini, né à Arezzo, il y a 28 ans. Il a fait des études de Politique Économique Internationale à la London School of Economics. Pour des raisons d'étude et de travail, il a vécu au Canada, aux États-Unis, en Belgique, en Turquie et en Inde. Aujourd'hui il vit à Zurich, et son travail porte sur le changement climatique et sur le développement durable.

Marco Magini, born 1985 in Arezzo, graduated in International Economic Politics at the London School of Economics. For study and for work, he has lived in Canada, the United States, Belgium, Turkey and India. Today he resides in Zurich, where he works in the field of climate change and sustainable economics.

Eine schöne junge Frau ohne Lebensentwurf. Ein zweifelhafter Bildhauer ohne Muse. Eine haarsträubende Liebesgeschichte mit beunruhigendem Ausgang. Joy wurde von ihren Großeltern zu einem fröhlichen Enfant Terrible erzogen. Als 15-Jährige hat sie genug davon. Es zieht sie in die Welt hinaus. Bauchfrei und unerschrocken macht sie sich auf den Weg in die pulsierende Hauptstadt Europas. In Brüssel landet sie in einer schabigen Jugendherberge, wo sie mit der Hilfe eines abgeklärten Nachtportiers lernt, ihre weiblichen Talente zu entdecken und einzusetzen: als lebendes Standbild auf dem Grote Markt. Ihr exhibitionistisches Können findet Anerkennung: Joy hat einen großen Fan mit gutem Auge für die Bildhauerei. In Joy erkennt dieser Mann seine lang ersehnte Muse, die ihm dabei helfen soll, ein moderner Auguste Rodin zu werden. Seine Arbeitsmethode ist allerdings ungewöhnlich und anspruchsvoll: Für sein ultimatives Kunstwerk braucht er ein Modell, das sich traut, alles zu geben. Ist Joy das ersehnte Modell? Sie scheint wie für ihn geschaffen. Und er für sie.

Patrick Bassant gelingt es mit Joy, diesem vergnüglichen und subversiven Roman, gleich zwei scheinbar unvereinbare Bedürfnisse zu erfüllen. Er legt die Gefahren der heutigen Bildkultur offen, indem er das pubertäre Verlangen, Aufsehen zu erregen, mit dem kapitalistischen Verlangen, alles bekommen zu wollen, miteinander verknüpft. Mit seinem pointierten und amüsanten Stil bringt Bassant es in wenigen Federstrichen fertig, ein modernes Märchen zu einem ebenso erschütternden wie bewegenden Ende zu bringen.

S. 57-61

Ich ging zum *Observation Deck* in der 110. Etage des Südturms, dem höchstgelegenen Aussichtspunkt der Stadt. Der Blick war herrlich. Vielleicht sogar »definitely tops«, wie ich es jemanden neben mir sagen hörte.

Aber ich war nicht hierher gekommen, um aus möglichst großer Höhe diese prachtvolle Aussicht zu genießen. Ich wollte im Gegenteil der Schönheit ganz nahe sein. Auf der gleichen Höhe des Nordturms wartete eine weitere Kopie auf mich, eine Kopie, die sich nicht von jedem ablecken ließ. Natürlich war es unmöglich, durch die Spiegelfenster zu blicken und auch als es Abend wurde, brannte in dem bewussten Stockwerk kein Licht. Es gefiel mir, dass sie so vor neugierigen Blicken geschützt war, trotzdem konnte ich der Versuchung nicht widerstehen, hin und wieder hinüber zu spähen, auch wenn ich sie nicht zu sehen bekam.

Lange hatte ich gewartet, jetzt war es Zeit für die Attacke.

Um meine Ungeduld zu bändigen, bestellte ich eine anständige Flasche Champagner. Als der Flaschenboden in Sicht kam, merkte ich, dass ich, wenn ich ein Auge zukniff, fast mit dem Nordturm anstoßen konnte. Das Klirren von Kristall auf Spiegelglas imitierte ich einfach. Der Kellner behielt mich aus einiger Entfernung scharf im Auge, aber ich wollte mir die Vorfreude von niemandem verderben lassen.

Zurück im Chelsea Hotel teilte mir der Rezeptionist zu seinem großen Bedauern und mit

der Entschuldigung des Managements mit, dass die Klimaanlage in einigen Zimmern ausgefallen war. Zur Abkühlung könne er mir aber einen Ventilator anbieten. Nur mit Mühe gelang es ihm, ein scheußliches Monstrum aus Chrom auf den Empfangstresen zu stellen. Das Netzkabel machte den Eindruck, als ob mir das ganze Ding direkt nach dem Einschalten um die Ohren fliegen würde. Aber die Aussicht auf eine glühend heiße Nacht ließ mich das Angebot dankend annehmen.

Immer schön höflich bleiben, schließlich konnte man nie wissen, ob die Amerikaner aus dem Dienstleistungsbereich dir etwas Böses wollen. Am Ende spuckten sie dir noch in den Kaffee. Nicht das das geschmacklich etwas geändert hätte, aber trotzdem.

Ich schleppte dieses retrofuturistische Etwas in mein Zimmer und stellte es am Fußende des Bettes auf. Das Zimmer war so warm, dass mein Spiegelbild flirrte. Ich zog mich aus und legte mich aufs Bett, die Arme und Beine möglichst weit von mir gestreckt. Ich versuchte, mich weder zu bewegen noch an Vulkane oder Toaster zu denken.

Alle zwanzig Sekunden blies der hin und her schwenkende Ventilator einen Luftstoß über mich. Das einzige Körperteil, das sich regte, war mein Hodensack. Der legte eine Nachtschicht ein und zog sich, um meine Hoden vor Kälte zu schützen, alle zwanzig Sekunden zusammen, um dann sieben Sekunden später zu dem Schluss zu kommen, dass es in Anbetracht der Hitze doch sicherer sei, den ganzen Krempel möglichst weit vom Körper entfernt runterhängen zu lassen. Gebannt verfolgte ich dieses ständige Auf und Ab, bis ich davon todmüde wurde. Ob das jetzt die ganze Zeit so weiterginge, wenn ich erst einmal schlief, war das letzte, woran ich dachte.

Das ewige Dilemma mit dem Kühlschranklicht.

Ich tanze mit einem rundbäuchigen Loewy *fridge* im Ballsaal des Hotels. Der Saal ist zur Hälfte mit Leuten im Gala-Dress gefüllt, die unter den Kronleuchtern ihre Runden drehen. Andere stehen mit einem Glas in der Hand am Rand und starren vor sich hin. Niemand spricht. Ich erkenne eine Menge Leute. Leonard Cohen tanzt Walzer mit Sid Vicious. Auf dem Boden sitzen Mark Twain und Dee Dee Ramone um ein Tablett mit Cocktails herum. Robert Crumb und Gore Vidal schniefen dicke Lines von den Schultern einer Frau, die ein wenig an Madonna erinnert. John Cale tut so, als knipse er Fotos von Henri Cartier-Bresson. Alan Ginsberg spricht mit sich selbst und läuft hinter einem Geschäftsführer her. Und Dylan Thomas sitzt am offenen Fenster und raucht. Das Orchester spielt einen Walzer, geht aber allmählich zu etwas Leichterem über, als ein kleiner Kerl hinter einer Palme hervorkommt und aufs Podium klettert. Der Abend ist noch jung. Dean Martin nimmt einen Schluck aus einem Starbuckspappebecher und *croont*:

*Like a flower bending in the breeze,
Bend with me, sway with ease,
When we dance you have a way with me,
Stay with me, sway with me ...*

RUMS! RUMS! Am nächsten Morgen war das ganze Hotel in Aufruhr. Personal und Gäste starteten in der Lobby auf Flatscreens, Leute schluchzten in Telefone, stießen Schreie voll

Ungläubigkeit und Ratlosigkeit aus. Ich rannte auf die Straße.

Die Panik der New Yorker ließ die Luft flimmern, als würden die Menschen Kerosin schwitzen. Ich lief die 7th Avenue herunter, dann den Broadway entlang und als ich die Stelle erreichte, von der man sonst den ersten Blick auf die Türme hatte, erkannte ich, dass die Fernsbilder nicht gelogen hatten. Die Staubwolke machte es unmöglich, scharf zu sehen, aber es war unverkennbar: etwas Großes fehlte.

Es gelang mir, durch die eiligst angelegte Absperrung zu kommen, indem ich wichtig mit einem Ausweis herumwedelte und einen Blick voll Entschlossenheit & Barmherzigkeit aufsetzte. Ich begab mich zwischen die Schutthaufen, einen Schritt nach vorn, zwei zurück. Über den Trümmern hingen die Hubschrauber der Medienanstalten in der Luft, um mich herum lagen überall Glassplitter, Betonbrocken und große Klumpen verbogenen Stahls. Ich sah Reste von Möbeln, Computern, abgerissenen Gliedmaßen, roch Staub, verschmorte Kabel und Panik, hörte schreiende Menschen und die letzten Atemzüge des Gebäudes: Geknarze und Gezische.

Natürlich: keine Spur von meiner Skulptur. Was hatte ich denn erwartet? Dass ich sie hier nur leicht beschädigt einfach obenauf liegend finden würde, sie in die Arme schließen und mit Heldenmut in Sicherheit bringen könnte? Und selbst wenn, hätte ich dann die Skulptur etwa mit einem Pokerface durch die Polizeiabsperrung lotsen und in meinem Hotelzimmer verstecken können? Um sie anschließend in einem Sarg aus dem Land zu schmuggeln?

Während all dies langsam zu mir durchdrang, tippte mir ein Polizist auf die Schulter. Woher der Bulle in diesem Chaos die Zeit hernahm, andere Leute im Auge zu behalten, war mir schleierhaft, aber es war ihm wohl aufgefallen, wie ich ziellos herumlief und mich nicht an tapferen Rettungsaktionen beteiligte. Mit etwas barschen Gebrumme bugsierte er mich aus dem jungfräulichen Ground Zero.

Nach tagelangem Warten auf die ersten Flüge nach Europa, Tage in denen ich durch die Stadt irrte wie ein Dodo auf der Suche nach einem Ei, entdeckte ich in einer Zeitung ein Foto meiner Skulptur. Ich saß in einem Straßencafé und überblätterte ermattet die x-te Lobrede von Bürgermeister Giuliani auf Feuerwehr und Polizei, als ich auf Seite neun das zerstörte Ziel meiner Reise erblickte.

Die Skulptur wurde knapp über den Knöcheln vom Sockel abgetrennt und lag nun anonym mit dem Gesicht nach unten in den Trümmern. Komposition in Glas, Gummi und Bronze. Wie eine Besiegte, ein menschliches Schlachtopfer des Anschlags.

Die Schurken waren also erfolgreich gewesen. Natürlich hat ein Mordanschlag größere Chancen, wenn das Opfer nichts vermutet und ich will auch gern zugeben, dass ein Mord frischen Wind in die Weltgeschichte bringen kann, aber so etwas? Ich fand das vollkommen... äh... überproportioniert. Man muss zugeben: Die Terroristen wussten nicht einmal, welchen der beiden Türme sie angreifen mussten. Und das Ausmaß des *collateral damage* war beträchtlich. Was für Stümper.



Übersetzt von Birgit Erdmann

Une jolie jeune-fille sans projets. Un sculpteur sans muse. Une histoire d'amour inouïe et une dispute inquiétante.

Joy est élevée par ses grands-parents qui en font un enfant terrible déléguée. Vers sa quinzième année, elle trouve que ça suffit comme ça : le nombril à l'air, elle part à l'aventure en direction du cœur palpitant de l'Europe : Bruxelles, où elle atterrit dans une auberge de jeunesse du genre pouilleux. Avec l'aide d'un veilleur de nuit décontracté, elle apprend à monnayer les talents physiques qu'elle vient de se découvrir en posant comme statue vivante sur la Grand-Place de Bruxelles.

Ses dons d'exhibitionniste ne passent pas inaperçus. Elle attire l'attention d'un admirateur doué d'un bon œil de sculpteur. Celui-ci voit en Joy la muse qu'il cherche depuis longtemps et qui fera de lui un Auguste Rodin des temps modernes. La méthode qu'il choisit pour y arriver est non conventionnelle et exigeante. Pour obtenir le chef-d'œuvre ultime, il faut que le modèle ose aller jusqu'au bout. Joy est-elle le modèle de ses rêves ? Il lui semble qu'elle est faite pour lui. Et lui pour elle.

Dans ce roman hilarant mais subversif, Patrick Bassant ose faire que deux vœux irréalisables se réalisent. Il met à nu le point essentiel et inquiétant sur lequel repose la civilisation moderne de l'image en assimilant le désir d'être vus des adolescents au désir capitaliste de la propriété. Sur un ton juste et percutant, Bassant réussit en quelques traits de plume à créer un conte très actuel dont la chute est aussi ahurissante qu'émouvante.

pp. 57-61

Je montai jusqu'à la plate-forme d'observation du WTC, le point le plus élevé de la ville, au 110^e étage de la Tour Sud. De là, on avait sur la ville une vue vaste et grandiose,

peut-être même *definitely tops* comme on le disait près de moi.

Si j'étais monté si haut, ce n'était pas parce que je voulais voir la belle chose en m'en éloignant le plus possible, mais au contraire, pour m'approcher le plus possible de la splendeur. Au 110^e étage de la Tour Nord, m'attendait une autre copie qui ne se laissait pas reluquer par tout le monde. Certes je ne pouvais rien voir à travers les vitres miroitantes, et même à la tombée de la nuit, je ne pus voir aucune lumière à l'étage en question. J'aimais bien qu'elle soit ainsi protégée des regards indiscrets mais je ne résistais pas à la tentation de l'épier à l'avance même si je ne pouvais pas la voir.

J'avais assez attendu ; il était temps de passer à l'attaque.

Pour tromper mon impatience, je commandai une bonne bouteille de champagne et, lorsque le fond de la bouteille apparut, je remarquai qu'en fermant un œil, je pouvais pour ainsi dire trinquer avec la Tour Nord. Je produisis moi-même le bruit en choquant le cristal contre le miroir. Non loin, le garçon suivait tous mes mouvements d'un regard perçant, mais je n'allais pas me laisser gâcher le plaisir que je m'étais promis.

De retour à l'hôtel Chelsea, je fus accueilli par le réceptionniste qui m'annonça, à son grand regret et avec les excuses du manager, que la climatisation était tombée en panne dans quelques chambres. À la place, il me proposa un ventilateur de table. Il souleva avec une difficulté un mastodonte monstrueux en métal chromé qu'il posa sur le comptoir. Le fil électrique ne présageait rien de bon : un court-circuit risquait de me faire exploser le ventilateur en pleine figure dès que je le brancherais, mais la perspective d'une nuit de chaleur étouffante me fit accepter l'offre avec gratitude.

Restons polis. Après tout, on ne sait jamais avec ces Amerloques du secteur des services. Ils seraient capables de cracher dans votre café. Pas que cela changerait grand-chose au goût, mais tout de même.

Je me coltinai l'appareil rétro-futuriste jusqu'à la chambre et le déposai au pied du lit. Il faisait si chaud là-dedans que je voyais mon reflet frémir dans le miroir. Je me déshabillai et m'allongeai sur le lit, bras et jambes en croix. Surtout, ne pas penser aux volcans ni à un grille-pain.

Toutes les vingt secondes, l'objet oscillant envoyait une bouffée d'air sur mon corps parfaitement immobile, à l'exception de mes bourses qui, elles, avaient la charge d'aplatir toutes les vingt secondes mes testicules contre mon corps pour les protéger du froid, mais devaient décider, toutes les sept secondes, que, vue la chaleur, il était plus prudent de tenir la boutique en suspens le plus haut possible. Je suivis, fasciné, ce mouvement ininterrompu de soufflet d'accordéon jusqu'à ce que je m'endorme d'épuisement. La dernière question que je me posai fut de savoir si ce manège continuerait aussi pendant mon sommeil.

Le dilemme de la lumière dans le réfrigérateur.

Je danse avec un Loewy *fridge* bedonnant dans la salle de bal de l'hôtel. La salle est à moitié pleine, des gens en tenue de gala tourment en rond sous les lustres. D'autres, un verre à la main, se tiennent sur les côtés, les yeux dans le vide. Personne ne parle. Je reconnais beaucoup de personnes. Léonard Cohen danse avec Sid Vicious. Je vois, assis par terre autour d'un plat de service rempli de cocktails, Mark Twain et Dee Dee Ramone. Robert Crumb et Gore Vidal aspirent de grosses lignes de coke sur les épaules d'une femme qui ressemble un peu à Madonna. John Cale fait comme s'il prenait des photos d'Henri Cartier-Bresson. Alan Ginsberg marche sur les pas d'un gérant en

marmonnant et Dylan Thomas fume une cigarette, assis sur le bord d'une fenêtre ouverte. L'orchestre joue une valse mais passe lentement à quelque chose de plus léger lorsqu'un petit bonhomme débouche de derrière un palmier pour monter sur l'estrade. La soirée ne fait que commencer. Dean Martin boit une gorgée de sa timbale en carton de Starbucks et fait son chanteur de charme :

*Like a flower bending in the breeze,
Bend with me, sway with ease,
When we dance you have a way with me,
Stay with me, sway with me...*

BOEM ! BOEM ! Le lendemain matin, l'hôtel était en ébullition. Dans le hall, personnel et hôtes étaient tous là à fixer des écrans plats. On entendait des gens pleurer dans les téléphones, des cris d'incrédulité et d'effolement. Je me précipitai dans la rue.

La panique des New Yorkais faisait trembler l'air, comme si les gens suaient du kérosène. Je descendis la 7ème avenue en courant, puis Broadway, et lorsque j'arrivai à l'emplacement des tours, je compris que les images télévisées n'avaient pas menti. Le nuage de poussière brouillait la vue, mais on voyait bien qu'il manquait quelque chose de grandiose.

Je réussis à passer le cordon de sécurité constitué en toute hâte en brandissant avec autorité une carte et en affichant un regard décidé et plein de compassion. J'arrivai au milieu des gravats, un pas en avant, deux en arrière. Des hélicoptères de la presse survolaient les décombres fumantes, j'étais entouré de débris de verre, de blocs de béton et de morceaux d'acier tordu. Je voyais des morceaux de meubles, des ordinateurs, des membres arrachés, je sentais une odeur de poussière, de court-circuit et de panique, j'entendais des gens crier

et les derniers bruits en provenance des immeubles : craquements et grésillements.

Bien sûr, aucune trace de ma statue. Qu'est-ce que j'avais cru ? Que je la retrouverais aux sommets des décombres, juste un peu endommagée ? Que je saurais, avec un courage héroïque, la prendre dans mes bras pour ensuite la porter en sécurité ? Et après ? Qu'avec de belles paroles et un visage impassible, j'arriverais à me frayer un chemin à travers le cordon et à la cacher dans ma chambre d'hôtel ? Et que je lui ferais passer la frontière en douce dans un cerceuil ?

Pendant que je ressassais ces pensées, je sentis un agent me tapoter l'épaule. Comment ce flic trouvait-il le temps de surveiller les autres gens, me demandai-je ? Mais il avait remarqué que j'errai sans but au lieu de me rendre utile dans des activités courageuses de sauvetage. Il me poussa en bougonnant hors du tout nouveau Ground Zero.

Ce n'est qu'après plusieurs jours passés à attendre le premier vol pour l'Europe, des jours pendant lesquels je déambulai dans la ville comme un dodo à la recherche de son œuf, que je vis une photo de ma statue dans le journal. J'étais assis à une terrasse, las de lire les énièmes louanges que le maire Giuliani adressait aux pompiers et à la police lorsque je vis à la page 9 le but, démoli, de mon voyage.

La statue avait été précipitée de son socle juste au-dessus de ses chevilles et gisait anonymement sur le ventre au milieu des décombres. Composition en verre, caoutchouc et bronze. Comme une vaincue, comme une des nombreuses victimes humaines de

l'attentat.

Les salauds ne l'avaient pas ratée. Évidemment, un attentat a plus de chances de réussir quand on ne l'attend pas et je veux bien admettre qu'un bon assassinat peut faire souffler un vent frais dans l'histoire, mais ça ? Je trouvais ça... comment dire ? Hors de toutes proportions. Vous conviendrez avec moi que les terroristes ne savaient même pas quelle tour ils devaient renverser. Et les chances de *collateral damage* étaient énormes. Bande d'incapables, va !

[Ici voir photo p. 51]

Traduit par Anita Concas

An attractive young woman without a plan. A dubious sculptor without a muse. An exceptional love story with an unnerving twist.

Joy, raised by her grandparents, has grown into an enfant terrible. At about the age of fifteen she calls it quits and goes off on her own. Her navel bared, she works her way to Europe's heart, Brussels, where she winds up in a fleabag. With the aid of an easy-going night porter, she explores her physical talents, exploiting them as a living statue on the Grote Markt. Joy's exhibitionistic mastery is soon discovered by a fan with an eye for sculpture. He sees Joy as his long sought-after muse, who will allow him to become a modern-day Auguste Rodin. His working methods are unconventional and demanding: the ultimate artwork requires a model who dares to go 'all the way'. Is Joy that ideal model? They seem to be made for each other.

In the hilarious but subversive novel Joy, Patrick Bassant dares to satisfy two unattainable desires. He exposes the disquieting essence of modern imagery by tallying the adolescent craving to be seen with the capitalist craving for possessions. With his perceptive and witty style, Bassant succeeds in bringing, in just a few strokes of the pen, a very contemporary fairy tale to a staggering as well as poignant conclusion.

pp. 57-61

I went up to the WTC Observation Deck, the city's highest vantage point, on the 110th floor of the South Tower. The view is sweeping and spectacular, maybe even 'definitely tops', as I overheard next to me.

I did not go all the way up to see beauty from a distance, but rather to zero in on it. In the North Tower, on the 105th floor, another copy awaited me, a copy that did not get pawed and fawned over left and right. Of course I couldn't see through the mirrored windows, nor, come nightfall, could I make out any lights on the floor in question. I was pleased, really, that in this way it was protected from prying eyes, but I could not resist the temptation to gaze over at it, even if there was nothing to see.

I had waited long enough, it was time to move in for the kill.

I ordered a decent bottle of champagne to keep my impatience in check. When the bottom of the bottle was in sight I noticed that if I squinted I could just about raise a toast to the North Tower. I conjured up the clink of crystal on mirrored glass myself. The waiter kept a sharp eye on me from where he stood, but I was not about to let anybody spoil my blissful anticipation.

Back at the Chelsea Hotel, the receptionist informed me, regretfully and with the

manager's apologies, that the air conditioning in some of the rooms was out of order. The only cooling he could offer me was a table fan. He heaved a monstrous chrome colossus onto the counter. The power cord looked as though the fan would promptly and violently short-circuit in my face the moment it was switched on, but, facing the prospect of a suffocating night, I gratefully accepted the offer.

Always stay polite, you never know when they'll turn on you, these Americans in the service sector. They're liable to spit in your coffee. Not that it makes much difference to the taste, but still.

I lugged the retro-futuristic device to my room and installed it at the foot of the bed. The room was so hot that my mirror image shimmered. I got undressed and splayed out on the bed. I tried not to move, and certainly not to think of volcanoes or sandwich grills.

Every twenty seconds the rotating fan blew a puff of air over my body. The only part of me that moved was my scrotum. Its full-time job was to pull my testicles closer to my body every twenty seconds to shelter them from the cold, and to decide every seven seconds later that, because of the heat, it was safer to let the whole caboodle sag as far down as possible. Mesmerized, I followed this non-stop retracting and relaxing until it wore me out. The last thing I remember wondering was whether this *bal musette* would carry on unabated in my sleep.

The light-in-the-refrigerator dilemma.

I dance with a bulge-bellied Loewy fridge in the hotel ballroom. The place is half full, people in gala dress swirl beneath the chandeliers. Others stand off to the side, glass in hand, staring into space. No one speaks. I recognize a lot of them. Leonard Cohen waltzes with Sid Vicious. Mark Twain and Dee Dee Ramone sit on the floor with a tray of cocktails. Robert Crumb and Gore Vidal sniff thick lines of coke from the shoulders of a woman who looks a bit like Madonna. John Cale pretends he's taking pictures of Henri Cartier-Bresson. Alan Ginsberg, mumbling to himself, pursues a head waiter, and Dylan Thomas sits smoking in an open window. The orchestra is playing a waltz, but gradually shifts to something lighter when a wee fellow emerges from behind a palm tree and mounts the stage. The night is still young. Dean Martin takes a swig from a cardboard Starbucks cup and croons:

*Like a flower bending in the breeze,
Bend with me, sway with ease,
When we dance you have a way with me,
Stay with me, sway with me ...*

BOOM! BOOM! The next morning there was a great hullabaloo at the hotel. Staff and guests gaped at flatscreens in the lobby, people wept into telephones, there were shouts of disbelief and despair. I ran outside.

The New Yorkers' panic made the air shimmer, as though they sweated kerosene. I ran down Seventh Avenue, then Broadway, and when I got to where the towers should be, I saw that the TV images did not lie. Although the dust cloud made it impossible to see clearly, it was as plain as day that something very large was missing.

I managed to bluff my way through the hastily-installed police cordon by assertively waving an ID card and putting on my best 'steadfast & compassionate' look. I

maneuvered through the rubble, one step forward, two steps back. Above the smoldering debris hovered press helicopters, I was surrounded by glass splinters, chunks of concrete, lumps of mangled steel. I saw pieces of furniture, computers, torn-off limbs, I smelled smoke, short-circuit and panic, I heard people screaming and the building's last utterances: crackle and hiss.

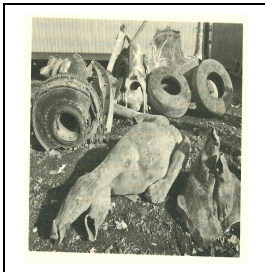
No sign of my sculpture, of course. Well, what did I expect? That I'd just find it lying there, slightly nicked, on top of the heap, that I could cradle it in my arms and valiantly carry it off to safety? And what then? Sweet-talk my way, pokerfaced, back through the police cordon and stash it in my hotel room? Smuggle it out of the country in a coffin?

As all this was crossing my mind, a policeman tapped me on the shoulder. Where this cop had found the time to keep tabs on passers-by, I hadn't the foggiest, but he had noticed me meandering around aimlessly and not assisting in courageous rescue operations. Grumbling, he gruffly ejected me from the new-sprung Ground Zero.

Only after days of waiting for the first flights to Europe, dawdling around the city like a dodo in search of an egg, I saw a newspaper photo of my sculpture. I was sitting at a café, wearily paging through mayor Giuliani's umpteenth paean to the fire brigade and the police force, when, on page 9, I saw the object of my journey, ruined.

The sculpture had been knocked off its pedestal just above the ankles, and lay anonymously face down in the rubble. Composition in glass, rubber and bronze. Vanquished, like one of the human victims of the attack.

So the villains had succeeded. A murder has more chance of success, of course, when the victim is caught unaware, and I'll be the first to admit that a good murder can blow a fresh breeze through history, but this? This, I felt, was utterly... eh... disproportionate. Admit it: the terrorists didn't even know which tower they were supposed to hit. And the chance of collateral damage was considerable. Bunch of bunglers.



Translated by Jonathan Reeder

Patrick Bassant, 1977 in Amsterdam geboren, studierte Niederländische Philologie in Amsterdam und Leuven. Während seines Studiums gewann er 1999 den flämischen interuniversitären Schreibwettbewerb und debütierte 2000 mit einer Kurzgeschichte in der ältesten und größten Literaturzeitschrift Flanderns, der *Dietsche Warande & Belfort* (kurz DW B). Seitdem veröffentlichte er zahlreiche Texte und Kurzgeschichten. Sein Debütroman *Joy* wurde von der Kritik lobend besprochen und für die «Bronzen Uil» (Bronzene Eule), dem maßgeblichen flämischen Debütpreis, nominiert.

Heute ist Bassant fester Mitarbeiter der Redaktion von DW B und arbeitet nebenher im Sekretariat einer psychiatrischen Polyklinik. Bassant wohnt mit Freundin und Sohn in Amsterdam.

Patrick Bassant, né à Amsterdam en 1977, a fait des études de littérature néerlandophone à Amsterdam et Louvain. Il n'avait pas encore fini ses études qu'il gagnait le prix interuniversitaire flamand une première nouvelle. Dès lors il continua à publier des nouvelles et autres textes dans différentes revues littéraire néerlandophones. Son premier roman *Joy* a enfin été publié en septembre 2012 par De Wereldbibliotheek. À sa sortie, *Joy* a été accueilli par des critiques peu nombreuses mais très louangeuses, et il a été nommé pour le Bronzen Uil, un prix littéraire flamand pour le meilleur premier roman. Patrick Bassant est maintenant rédacteur de *Dietsche Warande & Belfort* (DW B), la plus ancienne et la plus grande revue littéraire flamande. En outre, il a travaillé pendant quelques années pour le site Internet DeReactor.org, un forum de critique littéraire.

Bassant vit à Amsterdam avec sa compagne et leur fils et pour payer l'hypothèque de sa maison, il travaille au secrétariat d'une policlinique psychiatrique.

Patrick Bassant, born 1977 in Amsterdam, studied Dutch-Language Literature in Amsterdam and Leuven. During his studies he won the inter-university Flemish short story competition (1999), and in 2000 he made his debut with a story in the literary journal DW B. Thereafter he published short stories and other texts in numerous Dutch-language magazines. His debut novel *Joy* was published in September 2012 by Wereldbibliotheek, an established publisher with a nose for young literature. *Joy* received limited but extremely enthusiastic reviews and was nominated for the Bronze Owl, a major Flemish debut award.

Bassant is presently on the editorial staff at *Dietsche Warande & Belfort* (DW B), the oldest and largest literary journal in Flanders.

To pay the mortgage he works in the administrative offices of a psychiatric polyclinic. Bassant lives with his girlfriend and son in Amsterdam.

KOM HJEM NÅR SORGENE HAR LØPT FORBI

Karin und Heli reisen zwischen Oslo, Stockholm und Paris umher. Sie trampeln, fotografieren, bummeln herum. Die Luft ist heiß, und heiß brennt auch die Leidenschaft zwischen ihnen.

Die Spannungen nehmen zu, Zärtlichkeit schlägt in Gewalt um. Eine Schwester wächst in die Geschichte hinein, die ihre Hilfe braucht. Sich gegenseitig ihre Liebe zu beteuern, ist ein Versuch, in einer Welt, die keine Grenzen kennt, zusammenzuhalten. Komm nach Hause, wenn der Kummer sich verflüchtigt hat ist eine atmosphärisch dichte, eindringliche und erschütternde Liebesgeschichte.

31. DEZEMBER 2010

S. 11, 23-25, 58

ich bin jünger, habe ein rundlicheres Gesicht und die Vorstellung, dass man alles erlebt haben sollte. ich reise nur mit Handgepäck, stehe eines Tages in einer Buchhandlung in Stockholm, und du bist jung, gehst etwas seltsam, trägst einen Geigenkasten auf dem Rücken, deine schmalen Finger blättern Buch um Buch aus dem Regal über Gartenpflanzen und Kleintiere durch. du hast große dunkle Locken, und ich vergesse für einen Moment, dass ich dich fotografieren darf, bleibe stehen und spüre, wie sich der Gravitationspunkt des Raumes auf diesen neuen Menschen verlagert. erst nach dem dritten Foto siehst du auf, und eine Schärfe tritt in deinen Blick, veranlasst mich, die Kamera sinken zu lassen. was fällt dir ein, mich einfach zu knipsen, sagst du.

ich erlebe

ich erlebe, dass ich kämpfe

ich erlebe, dass ich um mein leben kämpfe

ich greife daneben, als ich mit der hand halt finden will und falle zwischen zwei tische, reiße einen stuhl mit, der mich ins kreuz trifft. shit, sagst du, knöpfst deine hose zu, gehst du? der raum schwankt, du wartest auf mich, deine kleinen angewohnheiten, danach gehst du aufs klo, wäscht dir die hände, spritzt dir wasser ins gesicht, machst es kalt und nass. du hebst mich hoch und setzt mich auf einen plastikstuhl in der dusche. wieder und wieder fragst du mich, weshalb ich blute. ich lasse wasser über mein gesicht laufen und habe einen metallischen geschmack im mund. das bett ist warm und trocken, und erst jetzt fange ich an zu frieren. die schwester streicht mir mit einer hand übers haar und rollt sich am fußende unter der decke zusammen. du siehst mich an, bis ich einschlafe, ich versuche mit der hand die schwester zu erreichen, sie zieht die decke dazwischen. ich werde wach und höre ihr kinderatmen, hebe sie zu mir hoch und inhaliere den duft ihrer haare und kopfhaut. ihre hände sind klein und runzelig, ihr körper glüht. das fenster steht offen, es schlägt gegen den rahmen, als sich die windböen in den vorhängen fangen und sie bauschen. die dusche wird aufgedreht, das geräusch klingt wie sommerregen. eine erinnerung an das glück, fern, nahe, unerreichbar, immerzu gegenwärtig, zu zerbrechen, immer und immer wieder, vielleicht ist es unerträglich und muss funktionieren, sich zwingen, weiterzumachen, und ich habe es schon mal gesagt, wir haben es schon mal gesagt: ich werde sterben, wenn du mich verlässt. und wieder aufstehen oder am hornstull über die ampel gehen, im sommerregen, und obwohl das trommeln auf dem asphalt in meinem ohr dröhnt und in meinen sandalen das wasser zwischen die zehen läuft, über die haut, habe ich plötzlich keine erinnerung mehr daran. die feste hand in meinem kreuz. du küsst präzise, aufmerksam, immer fester.

wer hätte gedacht, dass es so einfach ist, sagst du, als du gehst.

lange warte ich auf dich. es kommen keine postkarten mehr. wenn mich jemand mit meinem namen anspricht, verspüre ich eine bohrende sehnsucht. ich denke oft daran, dass ich gekommen bin, als ich das letzte mal mit dir geschlafen habe.

hin und her über den boden. möbel, die geschoben werden, hände, die heben und eine brust, an die man den kopf lehnen kann. auf einem spaziergang zwischen zwei erwachsenen an den armen hochgeworfen zu werden, ein kiesweg. bretterhaufen mit nägeln, deren spitzen zum boden zeigen. schlangen im gras und wespen. ein fester griff um die hände. und dann hört sie geheul. und dann hört sie schläge. und dann hört sie geheul. und dann hört sie schläge. und dann hört sie nichts mehr. und dann hört sie geheul. und dann hört sie schläge. und dann hört sie geheul. und dann hört sie schläge. und dann hört sie nichts mehr.

Übersetzt von Nina Hoyer

Karin et Heli voyagent entre Oslo, Stockholm et Paris. Elles font du stop, des photos, vont où le vent les mène. L'air est torride et attise les désirs.

Toutefois, la tension monte, la volupté devient violence. Une sœur en détresse s'immisce dans leur fusion. Décrire l'histoire de leur amour devient une façon de le faire durer dans un monde aux frontières floues et mouvantes. kom hjem når sorgene har løpt forbi (Reviens lorsque le chagrin aura fui) raconte un amour entêtant, intense et troublant.

31 DECEMBRE 2010

pp. 11, 23-25, 58

Moi, plus jeune, le visage plus arrondi et habitée par la certitude que tout est à vivre. avec un sac à main pour seul bagage, je voyage, un jour, dans une librairie à Stockholm, toi, avec une drôle de démarche et un violon sur le dos. De tes doigts fins tu parcours les livres les uns après les autres sur l'étagère consacrée au jardinage et aux animaux de compagnie. Tes cheveux sont longs et bouclés et l'espace d'un instant j'oublie que j'allais te prendre en photo. le centre de gravité de la pièce vient de se déplacer vers ce nouvel être. quand tu lèves les yeux, j'ai déjà pris trois photos de toi. quelque chose de dur dans ton regard me fait baisser l'appareil. t'as pas le droit de faire ça me lances-tu en suédois.

je vis

je vis et je lutte

je vis et je lutte pour survivre

des va et vient sur le sol. des meubles que l'on pousse, des mains qui soulèvent et des seins pour reposer la tête. se promener sur un chemin de gravier en tenant deux adultes par la main qui te soulèvent. des tas de planches avec les clous tournés vers le sol. des serpents dans l'herbe et des guêpes. la main fermement serrée puis elle entend un hurlement. puis un boum et puis un hurlement et puis un boum et puis rien. Puis elle entend un hurlement. puis un boum. puis un hurlement. p un boum. et puis elle n'entend plus rien.

en essayant de stabiliser mon corps, ma main se rate et je m'étale entre deux tables et emporte une chaise avec moi qui cogne entre mes omoplates. merde, tu dis en remontant ta braguette, tu t'en vas ? la pièce vacille autour de moi, tu m'attends, accomplis tes rituels habituels, tu vas aux toilettes après, tu te laves les mains, tu te rinces le visage jusqu'à ce qu'il soit frais et humide. tu me soulèves et m'assois sur une chaise en plastique sous la douche, encore et encore tu me demandes pourquoi je saigne. l'eau coule, je l'avale et j'ai un goût de cuivre à la bouche. le lit me paraît sec et chaud mais je commence à frissonner. la sœur me passe la tête sur les cheveux puis va s'enrouler au pied du lit sous la couette. tu restes près de moi jusqu'à ce que je m'endorme. j'essaie d'atteindre la sœur, elle tire la couette entre nous. je me réveille et j'entends sa respiration enfantine, je l'attire vers moi et enfonce ma tête dans ses cheveux pour sentir son odeur, ses mains sont petites et potelées, son corps est si chaud. la fenêtre est ouverte, elle cogne contre l'encadrement, le rideau gonfle et rentre dans notre chambre. le bruit de l'eau de la douche me rappelle une pluie d'été. souvenir d'un bonheur lointain, proche, inaccessible, omniprésent et qui ne cesse de voler en éclats, encore et encore. peut être que c'est insupportable, qu'il faut que ça fonctionne, se forcer à continuer et je l'ai déjà dit, nous l'avons déjà dit : je vais mourir si tu me quittes. avant de ressusciter ou alors traverser le carrefour sous une pluie d'été, même si le bruit de la pluie sur l'asphalte résonne dans mon conduit auditif pendant que l'eau coule entre mes orteils dans mes sandales, contre ma peau, je ne me rappelle pas tout de suite ta main, lourde entre mes omoplates. tes baisers sont précis, attentifs et de plus en plus appuyés.

Dire que c'est si facile, dis-tu en suédois en partant.

Longtemps, j'ai attendu ton retour. Je ne reçois plus de cartes postales. Le manque me transperce chaque fois que quelqu'un m'appelle par mon nom. Je me souviens comme j'ai joui la dernière fois que j'ai couché avec toi.

Traduit par Céline Bellini

Karin and Heli travel between Oslo, Stockholm and Paris. They hike, take photographs and drift around. There is heat in the air and between their bodies.

The unrest is rising, and the tenderness gives way to violence. A sister is implicated in the story; someone who needs their help. Stories about loving each other become a way of keeping together, in a world where the boundaries are constantly shifting.

«Come Home When all the sorrows flee» is a close, intense and shattering love story.

31st DECEMBER 2010

pp.11, 23-25, 58

i'm younger, with a fuller face, as if everything is still waiting to happen. i'm travelling with hand baggage only, standing one day in a bookshop in stockholm and you're young, an odd gait, a violin case on your back, your thin fingers flicking through book after book from the section on garden plants and small animals. you have long, dark curls and for a moment i forget that i have to take a photo of you, remain standing and feel the room's centre of gravity shift into this new person. only after the third photo you look up, and something sharp in your gaze makes me lower the camera, don't take my fucking picture, you say.

it's as if

it's as if i'm fighting

it's as if i'm fighting for my life

the hand i'm trying to steady myself with misses and i fall between two tables, i pull a chair down with me and it hits my lower back. shit, you say, buttoning your trousers, are you off? the room sways, you're waiting for me, your little routines, you go to the toilet afterwards, wash your hands, rinse your face so it's cold and wet. you lift me up and put me on a plastic chair in the shower, you ask me over and over again why i'm bleeding. i let the water run down my face, spitting out the coppery taste, the bed is warm and dry and only then do i feel cold. the sister strokes a hand over my hair and curls up beneath the duvet at the foot of the bed. you sit and watch me until i fall asleep, i try to reach your sister with my hand, she pulls the duvet between us. i wake and hear her small breaths, a child's, i lift her and sniff her hair and scalp. her hands are small wrinkles, her body on fire. the window's open, it smacks against its frame as gusts of wind inflate the curtains in our room. the sound of the shower being turned on is like summer rain. a memory of happiness, distant, close, impossible to reach, always present, to shatter, over and over again, perhaps it's intolerable but still has to continue, force itself on. and i've said it before, we've said it before: i'll die if you leave me. and be reborn, or walk over the crossing by hornstull, in summer rain, and even if the drumming against the tarmac fills my ear and the water runs between my toes in sandals, along the skin, i'll forget it at once. the heavy hand across my lower back. you kiss precisely, attentively, gaining strength.

who'd have thought it would be so easy, you say when you leave.

for a long time, i expect you to come back. the postcards stop arriving. i feel a pang of loneliness each time someone speaks my name. i often remember how i came the last time i slept with you.

Translated by Jakob Silkstone

Ylva Ambrosia Wærenskjold wurde 1988 in Oslo geboren. Sie absolviert zurzeit das Studium Literarische Gestaltung an der Akademi Valand. Sie hat Prosabeiträge in diversen Anthologien veröffentlicht.

Ylva Ambrosia Wærenskjold est née à Oslo en 1988. Elle suivra jusqu'au printemps des études de littérature à l'université de Valand en Suède. Elle a par ailleurs contribué aux revues *Bøygen*, *Splittet Kjerne* et à diverses anthologies.

Ylva Ambrosia Wærenskjold was born in Oslo in 1988. She is presently attending Litterär Gestalning at the Valand Academy in Gothenburg. Wærenskjold has contributed to several Norwegian anthologies.

Margarita Kinstner

Österreich/Autriche/Austria
Deuticke Verlag
MITTELSTADTRAUSCHEN

Als Marie in einem Café stolpert und einen Kaffee umstößt, lernt sie nicht nur Jakob kennen, sondern setzt damit auch eine Reihe von Geschichten in Gang. Kaleidoskopartig schieben sich die Schicksale der Menschen, von denen Margarita Kinstner erzählt, übereinander, eine Geschichte führt zur anderen, die Menschen begegnen einander in Zärtlichkeit und Gier, Verzweiflung und Teilnahmslosigkeit.

Ein bemerkenswertes Romandebüt, modern und märchenhaft zugleich: Margarita Kinstner erzählt von Einsamkeit, der Sehnsucht und der Liebe – in Wien, der «Stadt der Seele».

S. 7-12

Marie läuft die Ringstraße entlang. Mückenschwärme fliegen ihr ins Gesicht, in Augen und Nase und auch in den Mund, den sie ein wenig offen stehen hat. Sie streckt die Zungenspitze heraus und fährt sich mit Daumen und Zeigefinger darüber. Von links schiebt sich ein dichtes Wolkenband über die Häuser und vertreibt das Sommerblau. Schon spritzt und spuckt es auf Köpfe und nackte Schultern, eilig flüchten Spaziergänger unter Markisen und retten sich in Kaffeehäuser, Kioskbesitzer rollen die Tageszeitungen unter das Dach, Fensterläden schlagen im Wind, Schirme werden aufgespannt. Mariés Absätze klappern auf dem Asphalt, als sie in die engen Gassen des ersten Bezirks hineinläuft. Sie drückt eine Glastür auf und schiebt den roten Samtvorhang zur Seite.

Was für eine Welt!

Touristen beugen sich über Stadtpläne und rühren in hellbraunen Mozartkaffees, weißgelockte Damen stechen mit kleinen Gabeln in cremige Torten. In den Ecken verstecken sich Studenten hinter hölzernen Zeitungshaltern und rascheln mit dem rosafarbenen Papier. Die Espressomaschine rattert und zischt, Löffel klappern, Rauchschwaden schweben über den Köpfen und hocken sich auf rotgepolsterte Bänke. In der Mitte des Saales ein Gewirr aus Marmorplatten, Tischbeinen und Stuhllehnen, dazwischen farbige Rucksäcke und ein von einer Lehne gerutschter Seidenschal. Marie wühlt sich durch, kämpft sich vor, weicht aus und steigt drüber. Eine Gruppe von Teenagermädchen kichert hinter vorgehaltenen Händen, daneben sitzen zwei junge Frauen, eine davon mit einem Säugling im Arm. Ein Spalt im T-Shirt öffnet sich, schon springt eine Warze heraus und ragt in den Raum hinein. Hinter den Zeitungshaltern verrenken sich Hälse, Münder stehen offen, Blicke werden eingebrannt. Und auch Marie stolpert vor lauter Schauen über ein Stuhlbein, hält sich an einem Tisch fest, der dabei ins Wanken gerät. Eine Kaffeetasse kippt um, die Farbe erinnert sie an die Mur, trüb und braun fließt die Flüssigkeit über die Tischplatte und tropft auf den Boden.

Hinter der Zeitung lugt einer hervor. Sieht zuerst seinem Kaffee beim Auslaufen zu, dann Marie in die Augen.

Mit der Liebe ist es so eine Sache. Vater und Mutter kann man sich nicht aussuchen, in eine Familie wird man schließlich hineingeboren. Aber wie ist das mit der großen Liebe (oder auch der kleinen)? Schicksal, sagen die weißgelockten Damen, deren Männer

schon seit Jahren unter der Erde liegen. Das ganze Leben, nichts als Schicksal. Wen du heiratest, wie viele Kinder du kriegst, wann du stirbst und ob du davor noch deine Kinder beerdigen musst – alles Schicksal. Da kann man nichts machen, da muss man sich fügen. Und so unrecht haben sie nicht, die alten Damen, denn wer bestimmt schon, ob man zur richtigen Zeit am richtigen Ort ist, oder zur falschen Zeit am falschen Ort, oder zur richtigen Zeit am falschen Ort, oder zur falschen Zeit am richtigen Ort? Wer entscheidet, wenn nicht das Schicksal, und wer traut sich am Ende seines Lebens schon zu sagen, welche Zeit die richtige und welche die falsche gewesen ist, welchen Ort man besser aufgesucht und welchen man besser gemieden hätte?

Da steht sie nun, die Frau, die sich Marie nennt und eigentlich Laetitia heißt, im hintersten Eck eines Wiener Kaffeehauses, neben der Mutter mit der großen braunen Warze, an der jetzt genüsslich der Säugling nuckelt.

»Hast du dir wehgetan?«

Mit einer schnellen Bewegung legt Jakob, dessen Kaffee sie umgestoßen hat, die Zeitung beiseite und lächelt sie an.

Das Schicksal in Form einer kaffeebraunen Brustwarze ist etwas ganz Besonderes, so etwas erlebt man nicht alle Tage, so ein Schicksal deutet auf Großes hin. Das spüren auch Marie und Jakob, also tupfen sie emsig mit Servietten und Taschentüchern den verschütteten Kaffee auf und rufen nach dem Kellner. Mit schwitzenden Händen lassen sie das Schicksal seinen Lauf nehmen, Marie, indem sie an ihre eigenen rosafarbenen Brustwarzen denkt und wie sie wohl aussehen werden, wenn sie einmal ein Kind in sich tragen wird, und Jakob, indem er gar nichts mehr denkt. Wie die Rauchsclieren ziehen Maries Worte an seinem Kopf vorbei, im Grunde ist es völlig nebensächlich, was sie redet, geredet wird bald einmal in einem Kaffeehaus, vor allem, wenn sich zwei kennenlernen. Da wird das Reden zum Defibrillator, komm schon, komm, in jeder Mundbewegung die Angst, nicht zu genügen, bleib hier, steh nicht auf, geh nicht weg.

Marie gehört zu den Frauen, die gemocht werden wollen. Vielleicht lächelt sie deswegen so viel.

Jakob, der sich von Maries Lächeln angezogen fühlt (von ihrem Schmolmund, von dem leicht schief stehenden Eckzahn, von den drei Sommersprossen auf ihrer Nasenspitze, von dem Grübchen auf ihrer linken Wange), flirtet los und scherzt sich vor. Als Marie eine Zigarette aus dem Päckchen zieht, gibt er ihr Feuer, weil es sich so gehört, auch wenn er selbst nicht mehr raucht. Und während er ihr beim Rauchen und Reden, beim Gestikulieren und Lächeln zusieht, muss er plötzlich an Sonja denken, daran, wie sie jetzt auf ihrem gelben Sofa sitzt und auf seinen Anruf wartet, das Handy auf dem Designercouchtisch, den Blick auf den Flachbildschirm geheftet, Sonntagabend, es lebe Rosamunde Pilcher, es lebe die Liebe! Heute sind sie nicht wie sonst jedes Wochenende im Wienerwald gewesen, heute hatte der Radiosprecher Regen vorhergesagt, da hat er sagen können, dass er ohnehin noch ins Labor muss, worauf Sonja beleidigt dreingeschaut hat.

Sonja und er, das passt einfach nicht mehr. Die Liebe ist aus, abgebrannt, zu Asche zerfallen, wie der Inhalt des immer voller werdenden Kaffeehausaschenbechers. Alles, was bleibt, sind braune Stummel, geknickt und verformt. Sonja will Spaziergänge im Wienerwald, Sonja will ein Kind, Sonja will Verantwortung übernehmen. Jakob hingegen kann sich ein Leben mit Sonja nicht mehr vorstellen, schon gar kein Leben zu

dritt. Also lässt er sich von Maries tanzendem Grübchen ins Kaffeehaus zurückholen. Wovon redet sie eigentlich? Er muss ihr eine Weile zuhören, bevor er den Faden wiederaufnehmen kann, aber sie scheint ohnehin nicht auf kluge Bemerkungen zu warten. Ja, nicht einmal auf ein zustimmendes Nicken. In hastigen Sätzen erzählt sie von sich, von ihrer Arbeit als Lehrerin für Französisch, Psychologie und Philosophie, von ihrer ersten Maturaklasse (keiner ihrer Schüler ist durchgefallen, was für eine Erleichterung!), und davon, wie froh sie ist, die neue Direktorin noch weitere sechs Wochen nicht sehen zu müssen.

»Und du? Was machst du?«

Jakob grinst. Muss daran denken, dass sein Vater sich nichts sehnlicher wünschen würde, als ihn vor einem Haufen junger Leute an der großen grünen Tafel stehen zu sehen, Formeln schreibend, erklärend.

»Ich arbeite gerade an meiner Dissertation, Quantenteleportation auf lange Distanz«, sagt er, und schon hat er Angst, sie zu langweilen, aber sie sieht ihn nur aus großen Augen an und fragt: »Quantentele... wie? Davon hab ich ja noch nie etwas gehört.«

Also erzählt auch er von seiner Arbeit, von dem kleinen Labor unter der Donau, von den Glasfaserkabeln im Wiener Kanalsystem und den Sendestationen und Empfängerstationen mit den Namen Alice und Bob. Von den Lichtteilchen, die er verschränkt, und von den Auswirkungen, die ihre Forschung auf die Zukunft haben wird.

»Wenn du willst, zeig ich dir das Labor. Natürlich nur, wenn es dich interessiert.«

»Und ob es das tut!«, versichert Marie eilig.

So leicht also sichert man sich ein Wiedersehen.

Jakob und Marie, Marie und Jakob. Wenn es den kleinen Liebesgott mit den Pfeilen auf dem Rücken wirklich geben sollte, dann sieht er jetzt zufrieden drein und lächelt noch einmal in die Runde, bevor er sich zu seinem nächsten Auftrag begibt.

Als das Kaffeehaus schließt, spazieren sie durch die Stadt, den gleichen Weg, den Marie auf ihrer Flucht vor dem Regen genommen hat, an Kirchen und Palais vorbei, unter Torbögen durch, hinunter zum Ring, wo jetzt keine Mückenschwärme mehr fliegen. Marie wickelt ihre Arme enger um den Körper, und Jakob, der keine Jacke dabei hat, die er ihr anbieten kann, legt seinen Arm um ihre Schultern, zieht sie heran und sagt: »Du hast ja eine Gänsehaut.« Sonja vor dem Flachbildschirm hat er vergessen oder vielleicht auch nicht, vielleicht verdrängt er ihr Bild nur aus seinem Kopf. Er will jetzt nicht über seine Beziehung nachdenken. Also geht er, seinen Arm um Maries Schultern gelegt, den Donaukanal entlang, über die Brücke zum Augarten, um den Augarten herum, in die Castellezgasse hinein, die Stiegen hinauf und in Maries Wohnung, wo sich sofort eine Katze an seine Unterschenkel schmiegt und laut klagend ihr Futter fordert. Jakob schüttelt das Tier ab und drückt Marie an sich, diese wunderbar fremde Marie, diese wunderbar lächelnde, duftende Marie, er presst seine Lippen auf die ihren und schiebt seine Zunge in ihre Mundhöhle, komm her, geh nicht weg, doch sie stößt sich von ihm ab, dreht lachend eine Pirouette und flattert in die Küche, um eine Dose Katzenfutter zu öffnen. Und während sich Marie mit der Dose in den Finger schneidet und sich fragt, ob es gescheit gewesen ist, jemanden, den sie erst ein paar Stunden zuvor kennengelernt hat, gleich mit in ihre Wohnung zu nehmen, während Jakob – nur Maries Lächeln wahrnehmend – an ihrem Finger saugt, zieht die Wiener Polizei Joes Leiche aus dem

Donaukanal. Teigig und aufgeschwemmt ist sein Leib, ein bisschen wie der von frischgebackenen Müttern im Wochenbett.

Lorsque, troublée par le spectacle d'une jeune mère à la poitrine dénudée, allaitant son enfant dans un café, Marie trébuche et renverse une tasse, elle ne fait pas seulement la rencontre de Jakob, mais déclenche également toute une série d'histoires.

Jakob tombe amoureux de Marie et quitte Sonja, qui rencontre bientôt Gery. Sonja est loin de se douter que Gery était le meilleur ami de Joe – Joe, l'ex-petit ami de Marie, qui s'est suicidé en faisant un saut spectaculaire dans le canal du Danube.

Un mystérieux testament fait son apparition : il doit être lu au Prater, suivant une mise en scène prévue dans les moindres détails, en présence de Gery et Marie.

Une ronde de destins, de rêves et d'espoirs perdus, dans une ville où la beauté a toujours côtoyé l'abîme, où la mort n'est jamais loin quand on célèbre la vie – le premier roman d'une jeune auteure prometteuse.

pp.7-12

Marie longe le Ring. Des nuées de moustiques fondent sur son visage, ses yeux et son nez, sa bouche entrouverte. Elle tire la langue et la frotte avec le pouce et l'index. Une traînée d'épais nuages arrive sur la gauche, chassant le bleu de ce ciel d'été. Aussitôt, ils se mettent à arroser les têtes et les épaules nues, et les promeneurs se réfugient à la hâte sous les stores des magasins et dans les cafés, les propriétaires des kiosques à journaux ramènent les quotidiens sous leur auvent, le vent fait claquer les volets, les gens ouvrent leur parapluie. Les talons de Marie résonnent sur l'asphalte tandis qu'elle s'engage dans les ruelles étroites du premier arrondissement. Elle pousse une porte vitrée et écarte le rideau de velours rouge.

Quel drôle de monde !

Penchés sur un plan de la ville, des touristes tournent leur café Mozart brun clair, des dames aux boucles blanches plantent leur fourchette à dessert dans un gâteau à la crème. Dans les coins, des étudiants se cachent derrière leur porte-journaux en bois, dans un bruissement de papier rose. La machine à expresso gronde et siffle, les cuillers tintent, des nuages de fumée flottent au-dessus des têtes et vont se déposer sur les banquettes rouges capitonnées. Au centre de la salle, un imbroglio de plateaux de marbre, de pieds de tables et de dossiers de chaises, des sacs à dos de toutes les couleurs, un foulard glissé d'un dossier. Marie se fraie un passage au milieu de tout cela, évite certains obstacles, en enjambe d'autres. Un groupe d'adolescentes pouffent, la main devant la bouche, à côté d'elles sont installées deux jeunes femmes, l'une tenant un nourrisson dans ses bras. Soudain, les pans d'un t-shirt s'écartent, laissant apparaître un sein qui se dresse dans la salle. Derrière les journaux, les cous se tordent, les bouches restent ouvertes, les regards se font insistants. Marie, ne pouvant elle non plus s'empêcher de regarder, trébuche sur un pied de chaise, se retient à une table, qui se met à vaciller. Une tasse se renverse, la couleur du café lui rappelle la rivière Mur, le liquide opaque et brun coule sur le plateau de la table et se met à goûter sur le sol. Un journal s'écarte et un homme regarde ce qui

se passe. Il observe un instant son café en train de couler, puis il regarde Marie dans les yeux.

C'est spécial, l'amour. On ne choisit pas ses parents, puisqu'on naît dans une famille donnée. Mais qu'en est-il du grand amour (ou du petit) ? C'est une affaire de destin, affirment les dames aux boucles blanches qui ont enterré leur mari il y a bien des années. La vie tout entière est régie par le destin. Qui on épousera, combien on aura d'enfants, à quel âge on mourra, est-ce qu'on devra enterrer ses enfants avant de mourir – tout cela, c'est le destin. On ne peut rien y faire, on n'a qu'à se soumettre. Elles n'ont pas vraiment tort au fond, ces vieilles dames : qui décide si on est au bon endroit au bon moment, au mauvais endroit au mauvais moment, au mauvais endroit au bon moment, ou encore au bon endroit au mauvais moment ? Qui décide, si ce n'est le destin, et rares sont ceux qui, à la fin de leur vie, osent revenir sur ces bons ou ces mauvais moments, et se demander à quel endroit on aurait mieux fait d'être, quel endroit on aurait mieux fait d'éviter.

La voilà maintenant, cette jeune femme qui se fait appeler Marie et dont le vrai prénom est Lætitia, debout tout au fond d'un café de Vienne, à côté de cette jeune mère au large mamelon brun que tête avec plaisir le nourrisson.

« Tu ne t'es pas fait mal ? »

Jakob, dont elle vient de renverser le café, se hâte de poser son journal, il lui sourit.

Le destin, sous la forme d'un téton café au lait, a vraiment pris un tour particulier, ce genre de choses n'arrive pas tous les jours, ce genre de coup du destin annonce quelque chose de grand. Marie et Jakob le sentent, et se hâtent d'éponger le café renversé avec des serviettes et des mouchoirs en papier et appellent le serveur. Les mains moites, ils laissent le destin suivre son cours, Marie en pensant à ses tétons à elle, roses, et se demandant à quoi ils ressembleraient si elle portait un enfant un jour, et Jakob en ne pensant plus à rien du tout. Comme les volutes de fumée, les paroles de Marie passent au-dessus de sa tête, peu importe au fond de quoi elle parle, on parle toujours dans un café, surtout quand on vient de rencontrer quelqu'un. La parole comme défibrillateur, allez, allez, dans chaque mouvement de la bouche la peur de ne pas être à la hauteur, reste ici, ne te lève pas, ne t'en vas pas.

Marie fait partie des femmes qui veulent qu'on les aime. C'est peut-être pour cela qu'elle sourit autant.

Jakob, qui trouve le sourire de Marie attirant (sa moue, sa canine un peu de travers, ses trois taches de rousseur sur le bout du nez, sa fossette sur la joue gauche), se met aussitôt à flirter, lance une boutade après l'autre. Lorsque Marie sort une cigarette de son paquet, il lui donne du feu, par politesse, même s'il a lui-même arrêté de fumer. Et tandis qu'il la regarde fumer et parler, sourire et gesticuler, il pense soudain à Sonja, assise sur son canapé jaune, attendant son coup de fil, son téléphone portable posé sur la table basse design, les yeux rivés sur l'écran plat, c'est dimanche soir, vive Rosamunde Pilcher, vive l'amour ! Contrairement aux autres week-ends, ils ne sont pas allés se promener dans la forêt viennoise aujourd'hui, ils avaient annoncé de la pluie à la radio, l'occasion pour lui de déclarer qu'il devait de toute façon passer au labo, ce qui lui avait valu un regard vexé de Sonja.

Sonja et lui, ça ne marche plus, c'est tout. L'amour a disparu, il s'est éteint, il a été réduit en cendres comme le contenu du cendrier du café qui se remplit inexorablement. Tout ce qui reste, ce sont des mégots bruns, tordus, déformés. Sonja veut faire des balades dans

la forêt viennoise, Sonja veut faire un enfant, Sonja veut assumer des responsabilités. Jakob, en revanche, ne peut plus imaginer une vie avec Sonja, et encore moins une vie à trois. Il laisse donc la fossette dansante de Marie le ramener au café. De quoi est-elle en train de parler ? Il l'écoute un moment avant de réussir à reprendre le fil, mais elle n'a pas spécialement l'air d'attendre qu'il fasse des remarques intelligentes. Ni même qu'il approuve d'un hochement de tête. Elle parle vite, d'elle, de son travail de professeur de français, psychologie et philosophie, de sa première classe de dernière année (aucun de ses élèves n'a échoué à la Matura, quel soulagement !), elle lui dit qu'elle est contente de ne pas voir la nouvelle directrice pendant les six prochaines semaines.

« Et toi ? Qu'est-ce que tu fais dans la vie ? »

Jakob a un petit sourire ironique. Il pense à son père dont le vœu le plus cher serait de le voir écrire des formules sur un grand tableau vert en les expliquant à un groupe de jeunes gens.

« Je suis en train d'écrire ma thèse, sur la téléportation quantique à grande distance », répond-il, en craignant déjà de l'ennuyer, mais elle ouvre de grands yeux et demande : « La téléportation... quoi ? Jamais entendu parler. »

Alors, à son tour, il lui parle de son travail, du petit laboratoire sous le Danube, des câbles en fibre de verre dans les canalisations viennoises, des stations émettrices et réceptrices baptisées Alice et Bob. Des particules lumineuses qu'il imbrique et des effets qu'auront leurs travaux sur l'avenir.

« Si tu veux, je pourrai te montrer le labo. Enfin, seulement si ça t'intéresse. »

« Evidemment que ça m'intéresse ! » s'empresse de lui assurer Marie.

Il n'est pas plus difficile que ça de faire en sorte de se revoir.

Jakob et Marie, Marie et Jakob. Si le petit dieu de l'amour existe, avec son arc et ses flèches sur le dos, il doit sourire à la ronde, content de lui, avant de se mettre en route pour sa prochaine mission.

A la fermeture du café, ils marchent dans la ville, faisant en sens inverse le chemin que Marie a pris pour se mettre à l'abri de la pluie, ils passent devant le palais, devant des églises, sous de hautes portes, ils descendent vers le Ring, où les moustiques ont disparu. Marie croise les bras, les serre contre elle, et comme Jakob n'a pas de veste à lui prêter, il passe un bras autour de ses épaules et la serre contre lui en s'exclamant : « Mais tu as la chair de poule ! » Il a oublié Sonja devant son écran plat, ou peut-être pas, peut-être qu'il ne fait que refouler son image, la chasser de son esprit. Il n'a pas envie de réfléchir maintenant à son couple. Il avance donc, un bras autour des épaules de Marie, il longe le canal du Danube, traverse le pont qui mène au parc Augarten, il fait le tour du parc, prend la Castellezgasse dont il monte les marches, avant de monter chez Marie, où un chat vient aussitôt s'enrouler autour de ses jambes en réclamant avec force miaulements qu'on le nourrisse. Jakob chasse le chat et attire Marie vers lui, Marie si délicieusement étrangère, au sourire et au parfum si délicieux, il presse ses lèvres contre les siennes, enfonce sa langue dans bouche, viens là, ne t'en vas pas, mais elle se libère de son étreinte, fait une pirouette en riant et file dans la cuisine ouvrir une boîte de nourriture pour chats.

Tandis que *Marie*, qui s'est coupée au doigt avec la boîte de conserve, se demande s'il était vraiment très intelligent de ramener chez elle quelqu'un qu'elle connaît depuis quelques heures à peine, tandis que Jakob – qui ne voit rien d'autre que le sourire de

Marie – lui lèche le doigt, la police viennoise repêche le corps de Joe dans le canal du Danube. Sa chair gonflée et molle n'est pas sans rappeler celle des jeunes mères.

Traduit par Stéphanie Lux

Unnerved by the naked flesh of a breast-feeding mother, Marie reels through the café, spills her coffee and stumbles into Jakob – triggering a whole series of stories. Jakob falls in love with Marie and splits up with his girlfriend Sonja, who in turn soon gets together with Gery. She has no idea that Gery was Joe's best friend – Joe, who used to live with Marie until he took his life with a spectacular swan-dive into the Danube. Then a mysterious last will turns up with precise stipulations: it is to be read out in the presence of Gery and Marie in the Prater fairground following an intricately choreographed routine. Margarita Kinstner's stories unfold in layers, one unfurling into the next, the characters brimming with yearning and greed, desperation or sheer apathy. A rondo with destiny, propelled by shattered dreams and lost hopes, set in a city where beauty and the chasms of the psyche live side by side – with Death watching the dancers from the wings...

pp. 7-12

Marie runs along the Ringstrasse. Swarms of midges fly into her face, into her eyes, her nose and her slightly open mouth. She sticks out her tongue and brushes the tip with her thumb and forefinger. A swathe of cloud pushes in from the left over the houses, driving away the summer blue. Rain has already started to spit and sprinkle onto heads and bare shoulders; walkers hurry to take shelter under awnings and seek refuge in coffee houses; kiosk owners move their papers under cover, shutters flap in the wind, umbrellas are opened. Marie's heels clatter along the pavement as she runs into the narrow alleyways of the first district. She opens a glass door and pushes the red velvet curtain to one side.

What a day!

Tourists lean over city maps and stir their light-brown Mozartkaffees; white-haired old ladies dig into creamy cakes with tiny forks. Students hide in corners behind wooden newspaper racks, rustling at the pink pages. The espresso machine rattles and hisses, spoons clatter, clouds of smoke hang overhead, hovering above the red-upholstered benches. In the middle of the room there's a maze of marble slabs, table legs and backs of chairs, amongst them are colourful rucksacks and a silk scarf that has fallen to the floor from the arm of a chair. Marie negotiates a path, fights her way through, avoiding and stepping over the obstacles. A group of teenage girls giggle behind their hands; next to them sit two young women, one with a baby in her arms. There is an opening in her t-shirt, and a nipple is already exposed, poking out into the room. Behind the newspaper racks heads are turned, mouths hang open, eyes are transfixed. And Marie, also distracted by the sight, stumbles over a chair leg and grabs hold of a table, which starts to wobble. A coffee cup tips over, the colour reminds her of a mudslide; murky and brown, the liquid flows over the table top and drips onto the floor.

A man peers out from behind his newspaper. He looks first at his coffee as it seeps away, and then into Marie's eyes.

With love it's like that. You can't choose your parents - you are just born into a family.

But how does it work with the great love of your life (or even with a little one)? Fate, say the white-haired ladies, whose husbands have been buried for many a year. All of life is nothing but fate: who you marry, how many children you have, when you die and whether you have to bury your children before you go – all of it is down to fate. You can't do anything about it; you just have to go with it. And they're not so very wrong, these old ladies, for who decides whether you are in the right place at the right time, or in the wrong place at the wrong time, or in the wrong place at the right time, or in the right place at the wrong time? Who decides, if not fate? And who can be sure at the end of their life that they know which was the right time and which the wrong, which place it would have been better to seek out, and which it would have been better to avoid?

So there she stands, the woman who calls herself Marie, but whose real name is Laetitia, in the furthest corner of a Viennese coffee house, next to the mother with the large brown nipple, which the infant is now suckling on contentedly.

»Did you hurt yourself?«

With a quick movement Jakob, whose coffee she has knocked over, puts aside his newspaper and smiles at her.

Fate in the form of a coffee-coloured nipple is something quite special, it doesn't happen every day; such a fate must mean something big. Marie and Jakob both sense this, so they dab away diligently with napkins and tissues at the spilt coffee and call for the waiter. With sweaty palms they let fate take its course: Marie thinking of her own pink nipples and how they might look if she ever carried a child, and Jakob thinking of nothing at all. Marie's words fly over his head like puffs of smoke; when it comes to it, what she's saying is entirely irrelevant, there will be time to talk soon enough in a coffee house, that's how it is when two people get to know each other. But talking becomes a defibrillator – come on now, come; in every movement of her mouth the fear of not measuring up; stay here, don't stand up, don't leave.

Marie is one of those women who want to be liked. Perhaps that's why she smiles so much.

Jakob, who feels attracted by Marie's smile (by her pout, by her slightly crooked eye-tooth, by the three freckles on the tip of her nose, by the dimple in her left cheek), flirts freely and uses his best jokes. When Marie takes a cigarette from the pack he lights it for her, because that's the done thing, even though he no longer smokes. And as he watches her smoking and talking, gesticulating and smiling, he suddenly finds himself thinking of Sonja, thinks of how she'll be sitting on her yellow sofa waiting for his call, her mobile on the designer coffee table, her gaze fixed on the flat-screen television: long live romantic soap operas on a Sunday evening, long live love! They hadn't gone to the Vienna Woods today like they normally did at the weekend; today the radio announcer had predicted rain, so he had been able to say that he needed to go to the lab in any case, at which Sonja had looked offended.

Sonja and him: it just doesn't work anymore. The love's gone, burnt out, reduced to ashes, like the contents of the rapidly-filling coffee-house ashtray. All that remains are brown stubs, bent and misshapen. Sonja wants walks in the Vienna Woods, Sonja wants a child, Sonja wants responsibility. Jakob, in contrast, can no longer imagine a life with Sonja, let alone a life as a family of three. So he lets himself be pulled back to the coffee house by Marie's dancing dimple. What is she talking about anyway? He has to listen for

a while before he can pick up the thread, but she doesn't seem to be waiting for clever remarks; no, not even for a nod of agreement. In rapid phrases she's talking about herself, about her job as a teacher of French, psychology and philosophy, her first sixth-form class (none of her students has failed the year, what a relief!) and how glad she is that she won't have to see the new headmistress for six more weeks.

»And you? What do you do?»

Jakob grins. He finds himself thinking about how his father would wish for nothing more fervently than to see him standing by a large blackboard in front of hordes of young people, writing out and explaining formulae.

»I'm working on my dissertation at the moment, quantum teleportation over long distances,» he says, and is already scared he's boring her, but she just looks at him with big eyes and asks, »quantum tele... what? I've never heard of that before.»

So he talks about his work too: about the small laboratory under the Danube, the fibre optic cables in the Viennese canal system, and the sender and receiver stations called Alice and Bob. He talks about the small particles of light he entangles, and about the impacts their research will have on the future.

»I'll show you the lab, if you like. Only if you're interested, of course.»

»Absolutely!» Marie quickly assures him.

And that's how easily a repeat encounter is secured.

Jakob and Marie, Marie and Jakob. If the little god of love with arrows on his back really did exist, he would be looking down now with pleasure, smiling once more to no-one in particular, before taking himself off to his next assignment.

When the coffee house shuts, they go for a walk through town, following the same path that Marie had taken when fleeing from the rain, past churches and the palace, through archways, down to the Ringstrasse where the swarms of midges have since disappeared. Marie wraps her arms more tightly around her body and Jakob, who doesn't have a jacket with him to offer her, puts his arm around her shoulders, pulls her closer and says, »You've got goose pimples.» He has completely forgotten Sonja and her flat-screen TV; or perhaps not, perhaps he just pushes the image of her out of his head. He doesn't want to think about his relationship now. And so he walks along the Danube canal, his arm draped around Marie's shoulder, then over the bridge to the Augarten, around the Augarten, into Castellezgassee, up the steps and into Marie's flat, where a cat immediately nuzzles against his calf and noisily demands its food. Jakob shakes the animal off and presses Marie to him - this wonderfully unfamiliar Marie, this wonderfully smiling and fragrant Marie - he presses his lips on hers and pushes his tongue into her mouth: come here, don't go away; but she pushes herself away from him, laughingly turns a pirouette and flits into the kitchen to open a tin of cat food.

And as Marie cuts her finger on the tin and wonders whether it was smart to bring somebody she has only known for a few hours straight back to her flat, and as Jakob - who only has eyes for Marie's smile - sucks on her finger, the Viennese police pull Joe's corpse out of the Danube canal. His body is doughy and bloated, a bit like those of new mothers fresh out of the maternity ward.

Translated by Alexandra Georgescu

Margarita Kinstner, geboren 1976 in Wien, hat bisher in Literaturzeitschriften und Anthologien veröffentlicht. *Mittelstadtrauschen* ist ihr erster Roman.

Margarita Kinstner, née en 1976 à Vienne, a publié des textes dans des revues littéraires et des anthologies. *Mittelstadtrauschen* est son premier roman.

Margarita Kinstner, born in Vienna in 1976. She has previously written widely for literary magazines and anthologies. *Mittelstadtrauschen* is her first novel.

Nachttiere ist ein außerordentliches Romanebüt. Die Hauptrollen spielen eine junge Frau, die Stadt Warschau und die Nacht. Nach Einbruch der Dunkelheit zeigt die Stadt ihr anderes Gesicht: Tiere wagen sich auf die Straßen. Tamara Mortus, eine zugleich verlotterte und stolze, faszinierende und abschreckende Frau, macht sich auf die Reise ans Ende der Nacht, eine Reise durch Shoppingcenter, Klubs und Casinos. Dort trifft sie andere, ähnlich Wildentschlossene, die denselben Hunger nach Ekstase verspüren wie sie. Sie will alles ausprobieren: Alkohol, Drogen, Pornographie, will vordringen bis an die Grenze der Erfahrung. Jedoch stellt sich heraus, dass alles, womit sie spielen wollte, in Wirklichkeit mit ihr spielt. Ihre Reise endet in einem Mord.

S. 118-122

Je weiter Tamara in die schwarze, zähe Masse ihrer Gedanken vordrang, desto mehr ekelte sie sich vor sich selbst und ihrem Körper. Ihre Genitalien waren ein feuchter, dunkler Tunnel nach Nirgendwo, der den Eintrittzahlenden geheime Lust verschaffte, wie die Geisterbahn in einem Vergnügungspark. Als sie jung war, hatten immer alle gesagt, lebe enthalten, Sex verträgt sich nicht mit dem Katholischen; später dann war es genau umgekehrt: Nehmet und esst alle davon, von diesem Leib, in dem sie steckte. Sex war plötzlich in Mode, eine neue Religion, die sie ins Heiligtum der höchsten Freuden brachte. Dieser widersprüchliche Stimmenchor hatte sie, einen normalen Menschen mit dickem Fell und Weltanschauung, zu einer Patientin auf dem ärztlichen Experimentiertisch gemacht, umschlungen von einer Million unterschiedlichster Kabel, die einander aufhebende Wirkstoffe in sie einträufelten. Sie war krank, ihr Blut war eine Brutstätte des Gifts und alles, was sie herausbrachte, war ein verzweifelter und stumm hilflehender Logarithmus, den – weil schweigend gesprochene Wörter so wenig Inhalt haben – keiner entziffern konnte. Manchmal dachte sie, sie müsste nachts vor Schmerz leuchten, ihre Haut müsste mit neonblau leuchtenden Adern eine Botschaft nach außen senden. Aber um sie herum war ja doch nur Leere, nur das Zimmer durchzuckte ein grellblauer Lichtblitz – wie auf der Intensivstation oder im Hospiz. O lasst, die ihr eintretet, alle Hoffnung fahren...

Den Sex zu streichen war deshalb wie eine Befreiung. Diesen Kampf mit ihrem Körper hatte sie gewonnen, einen anderen nicht – den Kampf gegen den Hunger. Ihr Körper forderte Essen und wollte von ihr gefüttert werden, ob sie müde war oder verkateret (es sei denn, es war ein Hungerkater, bei dem man sowieso nichts essen will); er war das Kind, das sie nie hatte und das ihr das Leben schwer machte. So auch jetzt: Ihr Körper versetzt ihr einen Faustschlag, will eine Mahlzeit. Doch die Alleinherrschaft in Tamaras Kühlschrank haben das Licht und zwei Flaschen Magenbitter, die sie wohl auf dem Nachhauseweg gekauft haben muss, denn gestern waren sie noch nicht da. Tja, man könnte natürlich jetzt eine Lichttherapie gegen Depressionen machen, davon hat Tamara in irgendeiner Esoterikzeitschrift gelesen – wenn sie auch nicht genau weiß, wie das geht.

Sie probiert es mit der einfachsten Lösung: vor dem Kühlschrank stehenbleiben, den Mund aufreißen – die Lüftungsklappe, durch die das ungewollte Leben langsam entweichen kann –, und warten, bis das Licht eingesickert ist und sie erfüllt. Reflexionen religiöser Natur stellen sich ein: sich mit Licht erfüllen, ist das nicht dasselbe wie die Vereinigung mit Gott? Gott ist das Licht, Gott ist die Liebe, ähnliche Geschichten hat sie sich jahrelang in Religion angehört; Gott ist alles, was es nicht gibt, könnte sie nach all den weiteren Jahren ergänzen. Und dieser Gott, der momentan im Kühlschrank wohnt, will Tamara einfach nicht erfüllen, klammert sich an die weißen, etwas zerkratzten Ablageplatten, außerdem ist es kalt – die Helle sollte blenden und wärmen, aber was tut sie? Sie spottet allen Bekehrungsversuchen, will nicht in den Körper hinein, sondern hat nur die altbekannte Kälte und Demütigung zu bieten.

Der Alkohol hat mir da schon angenehmere Sachen geboten, denkt Tamara beim Blick auf die rostbraun gefüllten Flaschen, die artig in einer Kühlschrankecke stehen. Aber momentan darf sie sich diese Freundschaft nicht erlauben, sogar abgewrackte Säufer wie sie müssen mal Pause machen und was essen. Und jetzt gerade überfällt sie der Katerhunger, ein Hunger der übelsten Sorte, bei dem man Lust auf scharfe Suppen hat. Vor ihrem inneren Auge sieht sie einen Teller dampfender Thaisuppe, ein idealer Mix von süßen, sauren und scharfen Gewürzen. Ein klein bisschen Wasser läuft ihr im trockenen Mund zusammen, aber was soll sie machen? Wenn sie wenigstens einen Brühwürfel und ein einziges, unter das Sofa gerolltes Raffäello hätte, dann könnte sie sich eine Thaisuppe Marke Eigenbau brauen. Aber es ist wie verhext, sie hat nichts, nicht mal diese Zutaten, das Einzige, was sie sich machen könnte, wäre eine Magenbittersuppe, aber auf so eine hat sie momentan keine Lust.

Wie gut, dass sie in einer Großstadt wohnt, und nicht nur Großstadt, sondern Hauptstadt, und dass es in Hauptstädten alles gibt, auch ein reiches gastronomisches Angebot, das nicht zu nutzen eine Sünde wäre. Ein Anruf reicht und in einer Stunde landet die ersehnte Thaisuppe auf ihrem Tisch, nicht ohne vorher mehrere serpentinenartige Straßen zu überwinden, auf deren Staubkörnern die Schuhe zufälliger Spaziergänger rollen, und Hundepfoten und alles, was sich an sie heftet, vom Staub bis zu Mikroorganismen.

Mit der Suppe auf den Knien stellt Tamara den Fernseher an und bleibt bei einer amerikanischen Sendung über die Verwesung des menschlichen Körpers hängen. Sie lässt sich einen Löffel köstliche Thaisuppe auf der Zunge zergehen, während der Sprecher vor der Kamera einen menschlichen Schädel in verschiedenen Zerfallsstadien vorführt; zuerst ist er ganz normal, dann bevölkern ihn Würmer, aber nicht nur eine Art, sondern mehrere, was man an den Farben sehen kann, und zum Schluss verschwindet das Fleischgewebe und zurück bleibt der weiße, säuberliche Knochen, wie man ihn aus Horrorfilmen oder dem *Hamlet* kennt.

Als nächstes kommt eine Sendung, wie man das wieder loswird, was so wenig Glück im Leben hatte, dass es gestorben ist – tja, soll bei jedem vorkommen. Man kann sowas zum Beispiel in einem Sarg begraben, im Preis liegt das zwischen X und Y, dafür geht die Produktion schnell, das Holz ist hochwertig, Zufriedenheit garantiert. Wer unter der Erde keine Würmer möchte oder Verwesungsprozesse nicht mag, kann sich anders entscheiden – aber besser zu Lebzeiten, später könnte es zu spät sein. Die moderne Feuerbestattung wird in einem mindestens zweikammerigen Kremationsofen

durchgeführt, dessen Konstruktion das direkte Zusehen nahestehender Personen bei der Zuführung der Leiche zum Ofen gestattet, was bei manchen unangenehme Assoziationen wecken könnte; höchste Zeit, sich aus den klebrigen Tentakeln der Erinnerung zu befreien und den Weg des Fortschritts einzuschlagen. Der Ofen kann mit Heizöl oder Gas befeuert werden, der Brennprozess ist computerüberwacht und geht vollautomatisch vonstatten. Die Asche wird nach dem Brennen und vor der Urnenbefüllung in einer gesonderten Vorrichtung zerkleinert. Und dann heißt's nur noch Urne in die Hand und ab nach Hause, das Ganze kostet kein Vermögen, höchste Zeit also, sich mal ein paar Gedanken über diese nette Alternative zum klassischen Begräbnis zu machen – brave Welt, legt uns schwanzwedelnd immer neue Ideen vor die Füße.

Übersetzt von Lisa Palmes

Les Animaux nocturnes est un début romanesque prometteur. Les rôles principaux sont tenus par une jeune femme, Varsovie et la nuit. Durant la nuit, la ville dévoile son autre visage. Les animaux sortent dans la rue. Tamara Mortus, une femme dépravée mais fière, à la fois fascinante et repoussante, s'embarque pour un voyage au bout de la nuit en arpentant les galeries marchandes, les clubs et les casinos. Elle croise des personnes qui lui ressemblent, aussi désespérées et exaltées qu'elle. Elle veut goûter à tout - alcool, drogue, pornographie - et arriver à la limite de toute expérience. Mais les choses avec lesquelles elle veut jouer se jouent finalement d'elle. Son expédition se soldera par un meurtre.

pp.118-122

Plus Tamara s'embourbait dans le magma noir et poisseux de ses pensées et plus elle se dégoûtait d'elle-même et de son corps. Ses organes génitaux – sombre tunnel humide ne menant nulle part qui donne un plaisir secret à ceux qui achètent un billet – ressemblaient au chemin qu'on se fraye dans la salle des horreurs d'une fête foraine. Dans sa prime jeunesse, on lui disait d'éviter le sexe – ce n'était pas catholique – et puis, ce fut le contraire : prenez-en et mangez-en tous de ce corps qui m'enveloppe. Le sexe est à la mode, c'est la nouvelle religion qui vous mènera au sanctuaire des grandes joies. Ce festival de voix contraires faisait qu'elle avait l'impression d'être un patient sur la table d'opération d'un médecin expérimentateur, de ne pas être une personne normale avec une peau, une façon de voir le monde, mais d'être entourée d'innombrables câbles inadaptés les uns aux autres instillant des liquides qui lui permettaient de supporter ses agissements. Elle était malade, son sang était infesté par un poison, tout ce qu'elle arrivait à extraire d'elle-même était une sorte de logarithme désespéré, un appel à l'aide silencieux qui, en raison de la pierre portée d'un cri muet, ne pouvait être compris par personne. Il lui semblait parfois irradier de douleur pendant la nuit. Sa peau envoyait un message grâce aux signaux créés par ses veines bleues étincelantes comme des néons. Mais tout était désert alentour, de temps en temps la chambre était balayée par un faisceau de lumière bleue, désagréable, comme dans une unité de soins intensifs ou un hospice. Abandonnez tout espoir vous qui...

Renoncer au sexe était une sorte de libération. Si elle avait gagné ce combat avec son corps, elle n'avait pourtant pas gagné celui de la faim. Le corps demandait à être nourri et, malgré sa fatigue ou sa gueule de bois (sauf si c'était une gueule de bois due à la faim qui enlève toute envie de manger), elle devait le nourrir, son corps était son enfant jamais né qui lui compliquait la vie. Et à présent aussi : son corps la labourait de coups signifiant ainsi qu'il veut manger. Mais dans le réfrigérateur de Tamara, c'est le désert de Gobi, on y trouve de la lumière et deux bouteilles de vodka aux herbes amères qu'elle avait dû acheter sur le chemin du retour, car elles ne s'y trouvaient pas avant. Pourquoi ne pas décider d'entreprendre une thérapie par la lumière ? Elle avait lu quelque chose à ce sujet dans un livre ésotérique quelconque, mais elle ne savait pas comment il fallait faire.

Elle essaie donc de la manière la plus simple. Debout près du réfrigérateur, elle ouvre grand les lèvres – petite ouverture par laquelle cette vie non désirée peut commencer à s'échapper - attend que la lumière la pénètre lentement et se répande en elle. Des réflexions de nature religieuse la submergent : se remplir de lumière, n'est-ce pas synonyme de s'unir à Dieu ? Dieu est lumière, Dieu est amour, elle avait entendu tout cela pendant des années au catéchisme. Maintenant que les années avaient passé, elle pourrait ajouter que Dieu, c'était tout ce qu'elle n'avait pas. Mais ce Dieu, qui habitait momentanément dans le réfrigérateur, ne voulait pas du tout entrer dans Tamara, descendre de ces étagères blanches quelque peu écaillées, il faisait froid, la clarté aurait dû l'aveugler et la ranimer, mais la clarté n'avait rien à faire de ces tentatives de conversion, ne voulait pas remplir ce corps et ne lui proposait que ce qu'elle connaissait bien, froid et humiliation.

Ce qui est sûr, c'est que la vodka offre des choses bien plus agréables, pense Tamara en voyant les deux bouteilles remplies du liquide roux gentiment rangées dans un coin du frigo. Mais pour l'heure, il faut qu'elle s'abstienne de ce compagnonnage, même les ivrognes les plus endurcis de sa trempe doivent faire une pause et s'alimenter. Et là, elle est rattrapée par la faim, la pire, celle qu'on éprouve après avoir trop bu et qui donne envie de manger des soupes bien relevées. Elle voit avec les yeux de l'âme une assiette de soupe écumante, des plats thaïlandais, mélanges parfaits d'épices sucrées-salées. Un peu de salive glisse sur sa langue desséchée, mais que faire ? Si elle avait eu ne serait-ce qu'un cube de bouillon de poule et un petit *raffaello* oublié sous le canapé, elle aurait pu concocter une soupe thaïlandaise à sa façon. Mais comme fait exprès, elle n'avait pas ces ingrédients, il n'y avait rien, et la seule chose qu'elle pouvait faire, c'était une soupe à base de cette vodka aux herbes amères dont elle n'avait pour l'instant aucune envie.

Que c'est bien d'habiter une grande ville, une ville qui en plus est la capitale, car on trouve tout dans les capitales, et aussi une offre gastronomique riche et variée, ce serait un péché de s'en priver. Il suffit de passer un coup de fil et au bout d'une heure, la soupe thaïlandaise dont on rêve atterrit dans votre maison après avoir franchi quelques rues enchevêtrées tels des serpents, saupoudrées de poussière sur laquelle glissent les souliers des passants occasionnels, les pattes des chiens et tout ce qui peut s'y coller – poussière et micro-organismes.

La soupe sur ses genoux, elle allume la télé. Un programme d'une chaîne américaine consacré à la décomposition du corps humain après la mort attire son attention. Tamara fourre dans sa bouche une cuillère de l'excellente soupe thaïlandaise pendant que le

présentateur expose à la caméra une tête humaine à différents stades de décomposition post mortem. Elle est d'abord tout à fait normale, puis elle se couvre de vers, toutes sortes de vers, on le devine à leurs différentes couleurs, à la fin la chair disparaît et il ne reste plus qu'un os blanc, tout à fait présentable, comme on peut en voir dans les films d'horreur ou dans *Hamlet*.

Le programme continue et montre comment se débarrasser de ce quelque chose qui avait si peu de chance dans la vie qu'il est même mort – mais bon, cela peut arriver à tout le monde. Une des solutions est de mettre ce quelque chose dans un cercueil, les prix varient, mais attention il faut se dépêcher pour passer commande, le bois est de haute qualité, la satisfaction est garantie. Pour celui qui n'aime pas la compagnie des vers souterrains ou qui n'apprécie pas le processus de putréfaction, il y a d'autres possibilités – mieux vaut toutefois se décider de son vivant car, après, cela risque d'être trop tard. La crémation moderne se fait dans un four crématoire composé de deux foyers au moins, ce qui permet aux proches d'observer en direct l'introduction de la dépouille dans le four, bien sûr certains peuvent faire des associations pénibles, mais il est plus que temps de se libérer des tentacules gluantes de sa mémoire et de choisir la voie du progrès. On chauffe le four au mazout ou au gaz, un ordinateur contrôle le processus d'incinération, tout se déroule donc entièrement de façon automatisée. Après la crémation et avant d'être placées dans une urne, les cendres sont broyées dans un appareil spécial. Après, il ne vous reste plus qu'à prendre cette urne dans vos mains et de rentrer chez vous, et ce n'est pas si cher que ça, il serait grand temps de penser à cette charmante alternative à l'enterrement traditionnel, le monde entier est à notre service et remue sa queue devant nous en tenant dans sa gueule pour nous les offrir toutes ces formidables inventions successives.

Traduit par Agnès Wisniewski

Night Animals is an outstanding debut novel. The leading roles are played by a young woman, Warsaw and the night. After dusk, the City shows another face. Animals come out into the streets. Tamara Mortus, a woman fallen yet proud, fascinating and repulsive, sets off on a trip to the end of the night via shopping malls, nightclubs and casinos. She encounters desperate people like her, hungry for ecstasy. She wants to try everything: alcohol, narcotics, pornography. To reach the extreme limits of experience. It turns out, however, that everything she wants to play with is, in fact, playing with her. Her journey ends in murder.

pp. 118-122

The deeper Tamara sank into the greasy, black paste of her own thoughts, the more she became disgusted by herself and by her own body. Her genitals – a dark, wet tunnel leading nowhere, giving a secret thrill to those who buy a ticket – were like a haunted house at an amusement park. When she was young she was told that one should refrain from having sex because it wasn't very Catholic, and later the exact opposite: Take and eat, all of you, of this body in which she was enclothed. It was sex that was now

fashionable, a new religion that would lead her to a shrine of the greatest raptures. This festival of contradictory voices caused her to transform from a normal person bound in skin and worldview into a patient spread out on the operating table of an experimental doctor, tangled up in a million incongruous cables through which liquids were seeping into her, cancelling out each other's effects. She was ill, her blood was full of poison, all that she was able to utter was some kind of logarithm of despair and a soundless plea for help which – owing to the low content of the spoken word in silence – nobody was able to decipher. Sometimes it seemed to her that at night she was glowing with pain. Her skin sent a message, creating letters with the blue neon glow of her veins. But there was emptiness all around her, and the room only flashed momentarily with an unpleasant, bluish light – like in an Intensive Care Unit or a hospice. Oh, abandon all hope, ye who...

Resigning from sex was, therefore, some kind of liberation. But although she had won this battle against her body, there was another she wasn't able to win – against hunger. Her body demanded nourishment, and she – no matter how exhausted or hungover she was (unless it was a starvation hangover, during which one has no desire to eat) – had to feed it, her body was her unborn child making her life difficult. And once again: her body dealt her a rough blow, demanding a meal. Meanwhile, in Tamara's refrigerator the light and two bottles of vodka reigned supreme. She must have bought the bottles of vodka on the way home, since they hadn't been there the day before. Anyway, apparently it was possible to do light therapy to cure depression, Tamara had read about it in some New Age magazine – though she didn't really know how it was done.

She tried it the easiest way – standing by the refrigerator, she opened up her mouth, that casement window through which her unwanted life could slowly begin to leak out, and waited until the light seeped into her and filled her up completely. When she thought about this, she had reflections of a religious nature – to fill oneself with light, isn't this synonymous with becoming one with God? God is eternal light, God is love – she had heard similar stories during years of attending catechism classes, God is everything that isn't there – she could add, many years later. But this God residing temporarily in the refrigerator did not want to enter her at all, did not want to descend from the white, slightly scratched-up shelves, and besides it's cold – luminosity was supposed to dazzle and give warmth, but this one here mocked all efforts to convert, it didn't want to enter the body, it only treated it to well-known chill and humiliation.

Vodka has definitely treated me to much nicer things, thought Tamara, looking at the bottle of golden-red liquid that was standing politely in the corner of the fridge. But for a moment she couldn't allow herself some of that friendship, even total drunkards, like her, sometimes have to take a break and eat something. A hangover-hunger had just grabbed her, a hunger of the worst kind, when one craves spicy soup. In her mind's eye she saw a steaming Thai dish, an ideal mix of sweet, sour and hot spices. A bit of saliva dripped onto her parched tongue, but what to do? If only she had a broth cube and one of those rafaello sweets that were buried under the sofa, she could prepare some Thai soup for herself of her own creation. As if to spite her, these ingredients were missing, there was nothing, the only thing she could make was vodka soup, but she wasn't in the mood for that kind just then.

How lucky it was that she lived in a big city, not only that but a capital city, in capital

cities you can find everything, including rich gastronomical offerings, which would be a sin not to make use of. It only takes one phone call and an hour later the Thai soup of her dreams lands in her home, covering a distance of a dozen or so serpentine, tangled-up streets covered in a thin layer of dust, along which slide the shoes of random passersby, dogs' paws and everything that sticks to them, from dust to microorganisms.

With a bowl of soup balanced on her knees, she turned the TV on. She got sucked into an American program devoted to the problem of the decay of the human body after death. Tamara slipped into her mouth a spoonful of tasty Thai soup while the program's host presented to the camera a human head in various stages of posthumous decomposition; first it's completely normal, next worms appear on it, in fact not only one kind, but several different kinds, judging from their colours, and in the end the flesh disappears and only clean, white bone remains, the kind you can see in horror films or *Hamlet*.

Next came a section of the program devoted to getting rid of what had so little luck in life as to actually die – well, it happens to everyone. It was possible, for example, to bury such a thing in a coffin, prices range between X and Y, you don't have to wait long to receive your order, wood of the finest quality, satisfaction guaranteed. Those who don't like the company of underground worms or find the processes of putrefaction unpleasant can decide otherwise – better during one's lifetime, later it could be too late. These days cremation is carried out in a cremation oven with at least two chambers, the construction of which allows the next of kin to directly observe the corpse being placed into the oven, which among some may arouse unpleasant associations; time to free oneself from the sticky tentacles of one's memory and choose a road towards progress. The oven can be fuelled by oil or gas, the burning process is supervised by a computer, so it is completely automatic. After burning, the ashes are crumbled in a separate machine into a fine powder before they're put into an urn. And later the urn is given to you to take home, the whole thing doesn't cost much, it's time to consider this nice alternative to a traditional funeral – the world is helpful and wags its tail at us, often bringing good new ideas to us in its muzzle.

Translated by Scotia Gilroy

Patrycja Pustkowiak (geb. 1981) – geborene Krakauerin, ausgebildete Soziologin, ausübende Journalistin. Texte von ihr wurden bereits in vielen Literaturzeitschriften veröffentlicht. Pustkowiak lebt in Warschau. *Nachttiere* ist ihr erstes Buch.

Patrycja Pustkowiak (née en 1981 à Cracovie) habite aujourd'hui à Varsovie. Études de sociologie, journaliste. Publie des textes dans différentes revues littéraires. *Les Animaux nocturnes* est son premier roman.

Patrycja Pustkowiak (born 1981 in Krakow, Poland) is a journalist by profession with an education in sociology. Her work has appeared in numerous literary publications. She currently lives in Warsaw. *Night Animals* is her debut novel.

FRÜHLING DER BARBAREN

Der Schweizer Fabrikbesitzer Preisung, Mitte fünfzig und etwas lethargisch, ist auf einer Geschäftsreise in einem luxuriösen tunesischen Oasenhôtel, dem "Thousand and One Night Resort". Dort wird er Zeuge aufwändiger Hochzeitsvorbereitungen: Reiche junge Engländer aus der Londoner Finanzwelt haben Freunde und Familie für ein großes Fest um sich versammelt und feiern ausschweifend. "Junge Leute in ihren späten Zwanzigern und frühen Dreissigern. Laut und selbstsicher. Schlank und durchtrainiert." Und noch während exzessiv gefeiert wird, verdichten sich die Anzeichen einer wirtschaftlichen Krise, die sich zur Katastrophe ausweiten wird. Das britische Pfund stürzt ab, kurz danach ist England bankrott, mit unabsehbaren Folgen, die auch Tunesien nicht unberührt lassen. Am Morgen nach der Luxushochzeit sind schon alle Kreditkarten gesperrt, die eben noch umschwärmten Hotelgäste sind plötzlich Aussätzige geworden: das Frühstück wird ihnen verweigert, ebenso das Duschen. Aus dem edlen Resort wird ein Kampfplatz. Auch Preisung bleibt nicht ungeschoren. Als Schweizer wird er zwar von den schlimmsten Folgen der sich anbahnenden Finanzkrise ausgenommen, aber er muss miterleben, wie dünn die Decke der Zivilisation ist. Er lernt seine ganz eigene Lektion in Globalisierung, denn seine Firma lässt in Tunesien produzieren. "Der Mensch", erklärt Preisung in der Klinik, in der er am Ende landet, "der Mensch wird zum Tier, wenn es an sein Erspartes geht."

S. 20-22

Item, gegen Mittag verließ ich Tunis in einem Geländewagen. Einer von Slim Malouchs Angestellten saß am Steuer. Saida neben mir im Fond, ihr Assistent auf dem Beifahrersitz. Wir ließen alsbald die Vororte von Tunis hinter uns, und ich genoss die Fahrt durch die immer karger werdende Landschaft. Unser Ziel war die Oase Tschub, in der Saida ein weiteres luxuriöses Hotel im Besitz ihres Vaters leitete. Saida diskutierte mit ihrem Mitarbeiter die prekäre Lage des englischen Finanzsystems. Das Pfund war in den letzten Tagen massiv gefallen. Die Sorge, die englischen Gäste würden künftig ausbleiben, groß. Tatsächlich schien die Lage besorgniserregend und in jenen Tagen unübersichtlich. Fast täglich wurde über neue Skandale berichtet. Immer undurchsichtiger wurden die zahllosen Verstrickungen der englischen Banken untereinander und mit anderen vom Untergang bedrohten Institutionen. Saida und ihr Mitarbeiter, die beide sehr kompetent sprachen und etwas von der Sache zu verstehen schienen, fürchteten das Schlimmste. Ich selbst hatte vor einigen Tagen beschlossen, dem Ganzen keine Aufmerksamkeit mehr zu schenken. Ich hatte es mir zum Grundsatz gemacht, undurchsichtige Dinge, die kaum zu verstehen waren und die außerhalb meiner Reichweite lagen, als Anlass zur Sorge auszuschließen, und damit bin ich bis zum heutigen Tag gut gefahren.

Die Wüste an sich ist vielleicht die Landschaft, die mir am meisten entspricht. Die Leere, die Weite, die schnurgerade Straße, auf der wir dahinschossen. Sowie wir das hügelige Hinterland hinter uns ließen und vor uns die ersten Ausläufer der mächtigen Sandwüste liegen hatten, ließ auch ich alles hinter mir, den Lärm der Stadt, die unablässig

schmeichelnden Reden Slim Malouchs, das immer sorgenvolle Gesicht Prodanovics.

Jäh rissen mich die toten Kamele aus meiner kontemplativen Betrachtung der vorbeiziehenden Dünen. Die Szenerie, die sich uns keine dreißig Meter entfernt bot, schein uns allen für einen Moment die Sprache zu verschlagen und veranlasste unseren Fahrer, scharf abzubremsen und den Wagen zum Stehen zu bringen. Ein silbernes Monstrum von einem Reisebus mit Seitenspiegeln, die wie Elefantenoehren beidseitig auf die Fahrbahn hinausragten, stand regungslos, die Wüstensonne reflektierend, auf dem dunklen Asphaltband. Zehn, vielleicht fünfzehn Kamele lagen, teils einzeln, teils zu einem wilden Haufen aus knochigen Gliedern und erschlafften Höckern um den stehenden Bus ausgebreitet. Ihre verdrehten Häuse, aus denen jede Kraft gewichen war, boten einen obszönen Anblick. Eines der Tiere hatte sich buchstäblich um die eng stehenden doppelten Vorderachsen des Busses gewickelt. Der Hals, unnatürlich lang gedehnt, hing schlaff über dem heißen Gummi des mächtigen Reifens, die Zunge fiel zwischen den entblößten gelben Zähnen aus dem Maul, ein Bein ragte steif zwischen Rad und Karosserie in den Himmel, den schwierigen Fuß in einem spitzen Winkel abgeknickt. Der Leib, eingeklemmt zwischen den beiden Rädern, hatte dem Druck nicht standgehalten, und die Eingeweide ergossen sich auf die Straße.

Ein kleiner Menschaufbau hatte sich rings um die leblosen Leiber versammelt. Die Stimmung war mehr als nur angespannt. Ein paar Soldaten im Tarnfleck mit grünen Baretts versuchten, fünf oder sechs aufgebrachte Beduinen, von denen einige ebenfalls Waffen trugen, zu beruhigen. Hinter den Soldaten, schwitzend und mit einer klaffenden Platzwunde auf der Stirn, stand im hellblauen Kurzarmhemd der Fahrer des Reisebusses, der seinerseits lauthals die Kameltreiber beschimpfte. Hinter den spiegelnden Scheiben des Reisebusses ließen sich schemenhaft die Gesichter zahlreicher Touristen ausmachen, die teils blass und mit offenem Mund auf die Szenerie starrten, teils ihre Gesichter an die Scheibe drängten und möglichst viel des Schlamassels auf ihre Speicherkarten zu bannen versuchten, damit sich die Geschichte daheim illustrieren ließ.»

Inzwischen waren wir mit unserem Spaziergang an der Außenmauer angelangt und wandten uns nach links, auf einen breiten Kiesweg, der dem Verlauf der gelben Einfriedung folgte. In Preising regte sich nun etwas Leben. Er gestikulierte lebhaft und legte lediglich ein, zwei schnelle, tänzelnde Schritte ein. «Saida stieß zwei Flüche aus, die man», fuhr Preising fort, «von ihr so nicht erwartet hätte. Einen in Englisch, einen in Französisch, beide brachten, wörtlich übersetzt, dasselbe zum Ausdruck. Dann stieg sie aus. Ihr Assistent und ich taten es ihr nach.»

Preising und seine Begleiter standen hinter den geöffneten Türen. Eine glühende Hitze bemächtigte sich ihrer Köpfe. Über den toten Kamelen und dem heißen Asphalt waberte die Luft, als bildeten sich in ihrer Viskosität die Schallwellen ab. Eine flimmernde Visualisierung der aufgeregten Stimmen und des enervierenden Klagelauts eines verendenden Kamels. Saida bat ihn, beim Wagen zu bleiben, dann schritt sie, ihren Mitarbeiter an der Seite, zielstrebig auf die tumultuöse Szene zu. Krachend durchdrang ein einzelner Schuss die vielstimmige Unstimmigkeit. Preising sah, wie Saida von ihrem Mitarbeiter zu Boden gerissen wurde, und sprang selbst, so flink er konnte, die Türe hinter sich zuschlagend, auf das kühle Leder der Rückbank. Gedämpft hörte man die entsetzten Aufschreie aus dem Reisebus, die lauten Rufe der Soldaten. Nur die Schreie des sterbenden Kamels waren verstummt. Alle Gewehre waren auf den einen Mann

gerichtet, der im Rücken der anderen dem klagenden Kamel mit seinem Karabiner den Gnadenschuss zwischen die aufgerissenen Augen gesetzt hatte.

Saida stand schnell wieder auf, klopfte sich den Staub vom eleganten Hosenanzug und schaltete sich in die Diskussion ein. Preisung blieb im Wagen sitzen und verfolgte den Gang der Dinge aus sicherer Entfernung. Saida hatte die Sache schnell an sich gerissen. Preisung konstatierte, dass sie hier in der Wüste, genauso wie in den Straßen von Tunis, mit großem Selbstbewusstsein und einer anerzogenen Autorität auftrat.

«Es war laut, es war hektisch, und es entbehrte nicht einer gewissen Aggressivität», berichtete Preisung mit sichtbarer Missbilligung. «Und es zog sich dahin, ohne dass man sich auch nur im Geringsten zu einigen schein. In diesen Teilen der Welt, da hat der Disput einen ganz anderen Stellenwert. Und er funktioniert nach gänzlich anderen Regeln. Versuche niemals, dich einzumischen. Chancenlos, ich verspreche dir, du wirst immer das Falsche sagen. Und es hat etwas, ja, ich würde fast sagen, Sportives. Diskussionen um der Diskussionen willen. Und versuche nie zu sagen, ruhig Blut, regeln wir das doch ganz unaufgereg. Dieses Aufgeregte, das ist der eigentliche Zweck.» Er schaute mich einen Moment sorgenvoll an, dann fuhr er fort: «Jedenfalls wird mir persönlich bei dieser Art aufgeregtem Disput schnell fad. Das führt ja meistens zu nichts. Also ließ ich mir von unserem Fahrer die Financial Times, die auf dem Armaturenbrett lag, nach hinten reichen.

Die Zeitung kannte nur ein Thema, das überraschende Wiederaufflammen der Finanzkrise, vor allem die mehr als prekäre Lage Englands, die durch den Zusammenbruch der Royal Bank of Scotland, an der die Regierung seit der Bankenkrise über achtzig Prozent Anteile hielt, ausgelöst wurde und innerhalb von vierundzwanzig Stunden zu einem nationalen, ach, was sage ich, zu einem internationalen Chaos führte, da in ihrem Gefolge die Lloyds Banking Group, mit über siebzig Prozent der Anteile im Besitz der Regierung, kollabierte, weil die Institute, ohne dass die Regierung Kenntnis davon zu haben schien, über gemeinsame Beteiligungen an maroden Immobilienkrediten in Bangalore und Malaya verbandelt waren, sodass die Analysten führender Zeitungen sich überzeugt zeigten, dass die englische Regierung niemals in der Lage sein würde, die Einlagen ihrer Bürger zu sichern. Diese Analysen führten folgerichtig dazu, dass ein beispielloser Sturm auf sämtliche Bankfilialen des Königreiches anhub. Die Zeitung, die ich in den Händen hielt, zeigte die Abbildung einer Bankfiliale in Ilfracombe, einer Kleinstadt, die mir wohlbekannt ist aus einem Urlaub, den ich als junger Mann mit dem Fahrrad in der Grafschaft Devon verbracht hatte, und die ich als ausgesprochen friedlich in Erinnerung habe, eine Abbildung, gegen die sich die Szenerie mit den Streitenden und den toten Kamelen, die sich mir durch die breite Windschutzscheibe des Geländewagens bot, geradezu als Bild des Friedens und der Harmonie ausnahm. Der Mensch wird zum Tier, wenn es an sein Erspartes geht.»

Draußen gab der Schütze nun eine berührende Vorstellung. Er hatte sich über das endlich schweigende, weil nun tote Kamel geworfen und klagte, nicht minder laut und herzerreißend, als es bis eben sein Tier getan hatte. Dann strich er ihm mit den Handflächen über die Lider mit den weibischen Wimpern und schloss ihm so die weit auseinanderstehenden Augen, die bereits gänzlich erloschen waren. Er erhob sich würdevoll, schritt zum nächsten Leib, brach über ihm zusammen, wehklagte und schloss dem Tier hernach die Augen. Dieses Ritual wiederholte er bei jedem einzelnen und ließ

sich viel Zeit dabei. Preising stockte der Atem, und eine große Traurigkeit nahm von ihm Besitz.

Während Preising Zeitung las, hatte sich der Fahrer zu den anderen gesellt und ihn alleine zurückgelassen. «Ein Umstand, der mir in dem Moment sehr entgegenkam», erklärte Preising, «weil sich eine solche Ergriffenheit, wie sie mich überkommen hatte, in der Gegenwart eines Fremden schnell genierlich anfühlt.»

Gemeinsam mit dem Buschauffeur umschritt Saidas Fahrer mit professioneller Miene den blechernen Elefanten, inspizierte den zerbeulten Kühlergrill, unternahm einen halbherzigen Versuch, den herunterhängenden Stoßfänger an seinen Platz zu bugsieren, und zu zweit zogen sie sogar etwas an dem steifen Kamelbein, welches in den Himmel ragte. Dann wechselte er ein paar Worte mit Saida und kam zum Wagen zurück. Schwer atmend ließ er sich hinter dem Steuer nieder.

Preising, un propriétaire d'usine suisse, la cinquantaine bien tassée et de caractère quelque peu léthargique, est en voyage d'affaire dans un luxueux hôtel-oasis en Tunisie, le « Thousand and One Night Resort ». Il y est témoin des préparations d'un mariage dispendieux : de jeunes et riches Anglais issus du monde londonien de la finance ont rassemblé leurs amis et leur famille pour une somptueuse fête et se livrent à la débauche. « Des jeunes gens fin de la vingtaine début de la trentaine. Bruyants et trop sûrs d'eux. Minces et musclés. »

La fête et ses excès ne sont pas encore terminés que les premiers signes de crise économique se font ressentir et escaladeront bientôt en une véritable catastrophe. Le pound anglais s'écroule, peu de temps après l'Angleterre est déclarée en faillite, ce qui aura des conséquences imprévisibles et ne laissera pas non plus la Tunisie indemne. Le lendemain déjà du mariage grand luxe, les cartes de crédit sont bloquées, les hôtes, qui si peu de temps auparavant tournoyaient dans la lumière, sont soudain devenus des parias : on leur refuse le petit-déjeuner, on les empêche même de se doucher. L'hôtel de luxe devient un champ de bataille.

Preising n'est pas épargné lui non plus. En tant que Suisse, il n'a certes pas à subir les pires conséquences de la crise financière, mais il fera l'expérience de l'extrême fragilité du vernis civilisé dont s'est paré l'humain. Il apprendra aussi à ses dépens sa leçon de globalisation, car son entreprise produit en Tunisie. « L'Homme », déclare Preising dans la clinique où il finira par atterrir, « l'homme devient un animal quand on s'en prend à ses économies. »

pp. 20-22

Quoi qu'il en soit, je quittai Tunis vers midi dans une voiture tout terrain. Le conducteur était un employé de Slim Malouch. Saïda était assise avec moi à l'arrière, son assistant occupait le siège du passager à l'avant. Très vite, nous quittâmes les faubourgs de Tunis et je savourai le paysage de plus en plus aride que nous traversions. Notre destination était l'oasis de Tchoub où Saïda gérait un autre hôtel luxueux appartenant aussi à son père. Saïda discutait avec son assistant de la situation précaire du système financier britannique. La valeur de la livre avait massivement chuté au cours des derniers jours. La

crainte de perdre à l'avenir les clients anglais était grande. La situation était effectivement préoccupante et encore fort confuse à ce moment-là. Presque tous les jours, de nouveaux scandales éclataient. Les nombreux liens qu'entretenaient les banques anglaises entre elles mais aussi avec d'autres institutions au bord de la faillite étaient de plus en plus difficiles à démêler. Saïda et son collaborateur, qui parlaient tous deux de manière fort compétente d'un sujet qu'ils semblaient bien maîtriser, craignaient le pire. Pour ma part, j'avais décidé quelques jours plus tôt de ne plus prêter attention à la chose. Je m'étais donné comme principe de ne plus me soucier d'affaires douteuses qu'il était presque impossible de comprendre et qui me dépassaient largement, et jusqu'à ce jour, je n'ai pas eu à le regretter.

Le désert est en soi le paysage avec lequel je me sens peut-être le plus en adéquation : le vide, l'immensité de l'espace, la route rectiligne sur laquelle nous filions. Sitôt que nous eûmes laissé l'arrière-pays vallonné derrière nous et qu'apparurent devant nous les premières avancées de l'immense désert de sable, j'oubliai le vacarme de la ville, les flatteries incessantes de Slim Malouch et la mine toujours préoccupée de Prodanovic.

Les chameaux morts m'arrachèrent brutalement à la rêverie où m'avaient plongé les dunes défilant devant mes yeux. La scène qui s'offrait à nous à peine trente mètres plus loin, nous laissa tous sans voix et contraignit notre chauffeur à freiner brusquement pour arrêter le véhicule. Un monstre argenté, un autocar aux rétroviseurs qui dépassaient des deux côtés comme les oreilles d'un éléphant, était figé sur la bande d'asphalte noire, réfléchissant le soleil du désert. Une dizaine, peut-être même une quinzaine de chameaux, éparpillés ou unis dans un sauvage pêle-mêle de membres osseux et de bosses flasques, gisaient autour du car immobilisé. Leurs cous tordus, privés de force, offraient un spectacle obscène. Une des bêtes s'était littéralement enroulée autour du double essieu avant. Le cou anormalement allongé retombait mollement sur le caoutchouc brûlant de l'énorme pneu, la langue pendait de la gueule béante qui découvrait des dents jaunes, une jambe raidie, prise entre la roue et la carrosserie, pointait vers le ciel, son pied calleux plié à angle aigu. Le corps, coincé entre les deux roues, n'avait pas résisté à la pression et les entrailles se répandaient sur la chaussée.

Un petit attroupement s'était formé autour des corps inertes. L'atmosphère était plus que tendue. Quelques soldats en treillis et coiffés de bérets verts s'efforçaient de calmer cinq ou six bédouins furieux, dont certains étaient eux aussi armés. Derrière les soldats se tenait le chauffeur du car ; suant à grosses gouttes dans sa chemise bleue ciel à manches courtes, arborant une blessure béante au front, il insultait à son tour les chameliers. Derrière les vitres miroitantes du car on pouvait deviner les visages de nombreux touristes ; certains, pâles et la bouche ouverte, regardaient, pétrifiés, la scène qui se déroulait devant eux, tandis que d'autres pressaient leur visage contre la vitre en essayant de fixer un maximum de détails de cette indicible pagaille sur leur carte mémoire, pour avoir de quoi illustrer leur récit une fois rentrés chez eux.

Entre-temps notre promenade nous avait menés jusqu'à l'enceinte et nous dirigeâmes nos pas vers la gauche, nous engageant dans une allée gravillonnée qui longeait le mur jaune. Preising retrouva un certain entrain. Il gesticulait avec vivacité en exécutant de temps à autre quelques pas sautillants. « Saïda lâcha deux jurons qui surprenaient venant d'elle », poursuivit Preising, « l'un en anglais, l'autre en français, qui, traduits littéralement, signifiaient la même chose. Puis elle descendit de la voiture. Son assistant

et moi-même suivîmes son exemple. »

Preising et ses compagnons se tenaient derrière les portières ouvertes. Une chaleur accablante les étourdit. L'air ondoyait au-dessus des chameaux sans vie et de l'asphalte surchauffé, comme si, dans sa viscosité, il reproduisait les ondes sonores. Visualisation vibrante des voix énervées et de la clameur exaspérante d'un chameau agonisant. Saïda le pria de rester près de la voiture et, d'un pas décidé, elle se dirigea en compagnie de son collaborateur vers la scène tumultueuse. Le claquement sec d'un coup de feu défit le concert de discordes. Preising vit le collaborateur de Saïda plaquer celle-ci au sol, quant à lui il bondit aussi vite qu'il le put sur le cuir frais de la banquette arrière en claquant la portière derrière lui. Les cris épouvantés provenant du car et les éclats de voix des soldats lui parvenaient en sourdine. Seule la plainte du chameau à l'agonie s'était tue. Tous les fusils étaient braqués sur l'homme qui venait, derrière le dos des autres, d'achever le chameau glapissant en tirant avec sa carabine une balle entre ses yeux écarquillés.

Saïda se releva rapidement, secoua la poussière de son élégant tailleur-pantalon et se mêla à la discussion. Preising resta dans la voiture et observa à bonne distance la suite des événements. Saïda avait tôt fait de prendre la situation en main. Preising constata qu'ici dans le désert, comme dans les rues de Tunis, elle faisait preuve d'une grande confiance en soi et d'une autorité qu'elle devait à son éducation.

« Il y avait du bruit, il y avait de l'agitation, et le tout n'était pas dépourvu d'une certaine agressivité », commenta Preising visiblement réprobateur. « Et cela n'en finissait plus, sans que l'on pût, semblait-il, trouver le moindre terrain d'entente. Dans ces régions du monde la dispute a une toute autre valeur. Et elle obéit à des règles fort différentes. N'essaye jamais de t'immiscer. Tu n'aurais aucune chance, crois-moi, tu aurais toujours tort. Je dirais presque que c'est un sport. Discuter pour le plaisir de discuter. Et n'essaye jamais de dire »du calme, réglons les choses sans nous emporter«. Le but, c'est justement de s'emporter. » Il me fixa un instant d'un air soucieux, puis il poursuivit : « En ce qui me concerne, ce type de dispute finit très vite par me lasser. Dans la plupart des cas, cela ne mène à rien. Je demandai donc au chauffeur de me passer le *Financial Times* qui était posé sur le tableau de bord.

À la une du journal, un seul et unique sujet, la reprise inopinée de la crise financière et en particulier la situation extrêmement précaire de l'Angleterre due à l'effondrement de la Royal Bank of Scotland, dont l'État détenait depuis la crise bancaire plus de quatre-vingt pour cent des parts ; débâcle qui engendra en l'espace de vingt-quatre heures un chaos national, voyons, que dis-je, international, car à sa suite c'est le Lloyds Banking Group, dont l'État détenait plus de soixante-dix-pour cent des parts, qui s'effondra, parce que les deux établissements possédaient des participations communes dans des crédits immobiliers toxiques à Bangalore et Malaya sans que le gouvernement n'en parût informé, de sorte que les analystes des grands journaux étaient persuadés que le gouvernement britannique ne serait jamais en mesure de garantir les dépôts de ses citoyens. Ces analyses firent que toutes les filiales des banques du Royaume-Uni furent prises d'assaut. Le journal que je tenais entre les mains montrait la photo d'une filiale à Ilfracombe, une petite ville que je connaissais bien pour y avoir séjourné lors de vacances à vélo que j'avais passées, jeune homme, dans le Comté de Devon, et qui m'a laissé le souvenir d'un lieu particulièrement paisible ; comparé à cette photo la scène que

j'apercevais par le large pare-brise du 4x4, les gens qui se querellaient et les chameaux morts, étaient l'image même de la paix et de l'harmonie. L'homme se transforme en fauve dès lors que l'on touche à ses économies. »

Au dehors le tireur offrait un spectacle des plus émouvants. Il s'était jeté sur le chameau enfin muet – parce que mort – avec des cris de lamentations aussi assourdissants et déchirants que l'avaient été ceux de l'animal. Puis il passa ses mains sur les paupières aux longs cils efféminés pour lui fermer ses yeux déjà éteints. Il se releva dignement, se dirigea vers le corps suivant, s'effondra sur lui, se répandit en lamentations avant de fermer les yeux de l'animal. Il répéta ce rituel pour chacun d'entre eux en prenant tout son temps. Preising en eut le souffle coupé et fut envahi d'une grande tristesse.

Tandis qu'il lisait le journal, le chauffeur l'avait laissé seul pour se joindre aux autres. « En cet instant précis, j'en fus bien aise », déclara Preising, « parce que l'émotion qui s'était emparée de moi était si vive, qu'elle pouvait devenir gênante en présence d'autrui. »

Affichant une mine d'expert, le chauffeur de Saïda fit le tour du mastodonte de métal en compagnie du chauffeur de car, inspecta la calandre cabossée, entreprit sans grande conviction de remettre en place le pare-choc qui pendait et, à deux, ils tirèrent même un peu sur la jambe raide du chameau, qui pointait vers le ciel. Puis il échangea quelques mots avec Saïda et revint à la voiture. La respiration courte, il se laissa choir sur le siège du conducteur.

Traduit par Tatjana Marwinski

Preising is a Swiss factory owner, in his mid-50s and somewhat lazy. He's on a business trip, staying in a luxurious oasis hotel in Tunisia, the 'Thousand and One Nights Resort', where he watches the lavish preparations for a wedding. Rich young Englishmen from London's financial sector have invited friends and family to a huge, riotous celebration. »Young people in their late 20s and early 30s...noisy and self-confident...slim and in the peak of condition.»

But even as this extravaganza is taking place, there are signs of a growing economic crisis, which will end in catastrophe. Sterling collapses, shortly afterwards the UK goes bankrupt, with unforeseeable consequences, which also affect Tunisia. The morning after the luxury wedding, all their credit cards are cancelled and the horde of pampered hotel guests suddenly becomes a leper colony. They can't have breakfast, they can't even take a shower. The elegant resort turns into a battlefield.

Even Preising isn't spared. As a Swiss citizen, he escapes the worst effects of the developing financial crisis; but he has to witness just how thin is the veneer of civilisation. He learns his own personal lesson in globalisation, because his company has a project running in Tunisia. Preising ends up in a clinic; »People« he declares, »People turn into animals when comes to losing their life-savings.»

»Item, towards noon I left Tunis in a jeep. One of Slim Malouch's employees was at the wheel. Saida beside me in the back, her assistant next to the driver. Soon the suburbs of Tunis were fading into the distance, and I enjoyed the drive though the increasingly sparse landscape. Our destination was the oasis of Tshub, where Saida managed another one of her father's luxury hotels. Saida was discussing the precarious state of the British financial system with her employee. Over the past few days the pound had plunged. Major worries that English guests might stop coming. And indeed the situation did seem disquieting and, in those days especially, confused. Reports of fresh scandals were appearing almost by the day. The true extent of the embroilment of British banks both among themselves and with other institutions on the brink of collapse was only beginning to emerge. Saida and her assistant, who both spoke with great authority and seemed to understand something of the matter, feared the worst. I myself had resolved several days before to pay no more attention to the entire business. I had made a principle of not allowing myself to be worried by opaque affairs beyond my reach and scarcely to be understood in any case, and this principle has served me well up to the present day.

The desert per se is the landscape that perhaps suits me best. The emptiness, the vastness, the arrow-straight road we went racing along. As soon as we left the hilly hinterland behind us and saw the mighty desert stretch out in front of us, I too left everything behind, the noise of the town, the incessant flattery of Slim Malouch, the ever-anxious face of Prodanovic.

The dead camels roused me abruptly from my contemplation of the dunes flying past. The scene we saw less than thirty metres ahead seemed to silence us momentarily as the driver braked sharply and brought the vehicle to a stop. A silver monster of a coach stood on the black ribbon of asphalt, reflecting the desert sun, its side-mirrors sticking out into the road like elephant's ears. Ten, maybe fifteen, camels were spread about the stationary bus, some lying there on their own, others enmeshed in a ferocious tangle of bony limbs and flaccid humps. The sight of their twisted necks with all the strength drained out of them was obscene. One of the beasts had literally wrapped itself round the twin front axle of the bus. Its unnaturally elongated neck dangled over the hot rubber of the giant tyre, tongue lolling from its mouth between bared yellow teeth, one stiff leg projecting heavenwards between the wheel and the body, its wealed foot bent at a sharp angle. The pressure had proved too much for the beast's body, which was wedged between the two wheels, and intestines were dribbling out onto the road.

A small crowd had gathered round the lifeless bodies. The mood was more than tense. A few green-bereted soldiers in camouflage were trying to calm down five or six agitated Bedouins, several of whom sported weapons likewise. Behind the soldiers stood the driver of the coach, sweating, dressed in a blue short-sleeved shirt, a gaping wound on his forehead, and he was subjecting the camel drivers to a loud stream of invective. Behind the mirrored windows of the bus tourists' faces were visible in outline, some pale and open-mouthed as they stared at the scene, others pressing their faces up to the panes and trying to capture on their memory cards as much of the fiasco as possible so they could provide pictures when telling the story to the folks back home.»

Our stroll had meanwhile taken us up to the outer wall, and we veered off to the left

along a broad pebbled path that followed the course of the yellow boundary. Preising suddenly began to show signs of life. He gesticulated animatedly and occasionally broke into a skip. »Saida articulated two oaths of a kind,» Preising continued, »nobody would have expected to come from her mouth. One in English, one in French, both expressing, when translated literally, the same thing. Then she got out of the car. Her assistant and I followed suit.»

Preising and his companions stood behind the open car doors. A fierce heat took possession of their minds. Above the dead camels and red-hot asphalt the air seemed to wobble viscously, as if charting the sound-waves. A trembling visualization of the agitated voices and the enervating lament of a dying camel. Saida asked him to stay close by the car, then strode off resolutely, assistant by her side, towards the scene of the tumult. A single, loud shot pierced the cacophony of voices. Preising saw Saida being pulled to the ground by her assistant, and for his own part leapt fast as he could, slamming the doors behind him, onto the cool leather of the back seat. The muffled cries of horror to be heard from inside the coach merged with the soldiers' shouts. Only the screams of the dying camel had stopped. All weapons were pointed at a man who, concealed behind the others, had put the wailing camel out of its misery with a shot from a rifle placed squarely between its eyes as they stood aghast.

Saida was back on her feet in a flash, patted the dust off her elegant trouser suit and got involved in the discussion. Preising stayed inside the car, following the course of events from a safe distance. In next to no time Saida had taken control of the situation. Out in the desert, Preising noted, she displayed the same abundant self-confidence and inbred authority as on the streets of Tunis.

»It was loud, it was hectic, and it was not without a certain aggressiveness,» Preising reported with visible disapprobation. »And it went on and on without the least sign of any agreement being reached. Disputes enjoy a very different status in those parts of the world. And they follow entirely different rules. Never try to intervene. Futile, I promise you, you'll always say the wrong thing. And there's something, I'd almost say, yes, sporting about it. Discussions for the sake of discussions. And never try to say, now let's all calm down, we can settle the matter quite peacefully. The agitation is the real point.» He looked at me uneasily for a moment, then continued: »At any rate I at least soon get tired of that kind of excited argument. Most of the time it gets you nowhere. So I asked the driver to pass me back the copy of the Financial Times lying on the dashboard.

The paper was dominated by one topic, the unexpected return of the financial crisis, and above all the more than precarious economic situation of Britain triggered by the collapse of the Royal Bank of Scotland, in which since the banking crisis government ownership had totalled more than eighty percent. Within twenty-four hours the result was chaos on a national, oh, what am I saying, international, scale because the Lloyds Banking Group, which was government-owned to the tune of seventy percent, subsequently collapsed due to both financial institutes' involvement, seemingly unbeknown to the government, in bad mortgage loans in Bangalore and Malaya, with the result that the economic analysts of leading newspapers were expressing the conviction that the British government would never be able to guarantee the safety of its citizens' savings deposits. These analyses led, logically enough, to an unparalleled run on the island's banks. The paper I was holding showed a picture of a bank in Ilfracombe, a

small town well known to me from a cycling tour of the county of Devon in my youth, a place I recalled as a haven of tranquillity, yet compared with this photograph the belligerent crowd and the dead camels I saw through my windscreen presented a veritable scene of peace and harmony. People degenerate into animals when their savings are at stake.»

Outside the car the marksman was now delivering a touching performance. He had thrown himself upon the camel, which now was silent, at last, because it was dead, and was lamenting no less loudly and heart-rendingly than the beast had done before him. Then he passed the palms of his hands across the lids with their feminine lashes, closing the wide-set eyes from which all life had faded. He rose with dignity, proceeded to the next carcass, collapsed on top of it, let out a wail then closed the animal's eyes. He repeated this ritual for every camel, taking as much time as he needed. There was a lump in Preising's throat and he was overcome by profound sadness.

While Preising studied the newspaper the driver had joined the crowd of onlookers, leaving him alone. »A circumstance that suited me very well in that particular moment,» Preising said, »because sadness of the kind by which I was overcome begins to feel embarrassing when a stranger is present.»

Together with the bus driver Saida's chauffeur was walking round the steel elephant, a professional look on his face as he inspected the battered radiator grille, attempted half-heartedly to nudge the dangling bumper back into place, and together the two men even tweaked the camel's leg pointing so stiffly upward. After a brief exchange with Saida the chauffeur returned. He slumped down behind the wheel of the vehicle, breathing heavily.

Translated by Tom Morrison

Jonas Lüscher, 1976 in der Schweiz geboren, ist Doktorand der Philosophie an der ETH Zürich und Schriftsteller. Sein literarisches Debüt, die Novelle *Frühling der Barbaren*, erschien 2013 beim Verlag C. H. Beck, war für den Deutschen und den Schweizer Buchpreis nominiert und wurde mit der literarischen Auszeichnung des Kanton Bern, dem Werkjahr der Stadt Zürich und dem Bayerischen Kunstförderpreis bedacht. Im Herbst wird *Frühling der Barbaren* bei Autrement in Paris auf französisch erscheinen. Weitere Übersetzungen sind in Arbeit und werden folgen. Lüscher lebt seit dreizehn Jahren in München und pendelt zum Arbeiten nach Zürich.

Jonas Lüscher, né en 1976 en Suisse, est doctorant en philosophie et écrivain. Il prépare actuellement à la chaire de philosophie de l'EPF de Zurich une thèse sur l'importance de la narration dans la manière de décrire la complexité sociale. Lüscher a fait ses débuts littéraires avec la nouvelle *Frühling der Barbaren* parue en 2013 aux éditions C. H. Beck, qui a été nommée pour les Prix allemand et suisse du livre et a valu à son auteur le prix de littérature du canton de Berne, la bourse de travail de la ville de Zurich et le Prix d'encouragement artistique de Bavière. La traduction française de *Frühling der Barbaren* paraîtra en automne chez Autrement à Paris. D'autres traductions sont en cours et suivront. Lüscher vit depuis treize ans à Munich et fait la navette entre cette ville et Zurich pour son travail.

Jonas Lüscher, born 1976 in Switzerland, is a PhD student in philosophy and a writer. He is currently working on a dissertation at the philosophy department of the Swiss Federal Institute of Technology (ETH) in Zurich on the significance of narration in describing social complexities. Lüscher's literary debut, the novella *Frühling der Barbaren*, published by C. H. Beck in 2013, was nominated for both the German and the Swiss national book award. In autumn 2014, *Frühling der Barbaren* will be published in French by Autrement in Paris. Further translations are in the pipeline. Jonas Lüscher has been living in Munich for 13 years and currently commutes to Zurich for work.

Eine Modefotografin erinnert sich, wie sie als dreizehnjähriges Mädchen zu einer Reise aufgebrochen war, die alles veränderte. Damals vermischte sich das beklemmende Gefühl des Verlassenseins mit einer aufregenden Begegnung: Sie verlor ihre Mutter und lernte eine attraktive, atemberaubende Schauspielerin kennen. Damit endete ihre Kindheit, und eine Nebenrolle in einem Film, der an Bord eines Schiffes gedreht wurde, verschaffte ihr Eintritt in die Welt des Kinos. Unbewusst erlebt sie mit, wie eine Liebe zu Ende geht, und erfährt zugleich das Erwachen der eigenen Sexualität. Als Erwachsene erinnert sie sich jetzt an diese von Schönheit und Gewalt gefärbten Momente. Überbleibsel der Vergangenheit und Erinnerungsfragmente lassen ein Mosaik entstehen, in dem die Protagonistin eine Form, einen Sinn sucht, so wie jemand, der die Wolken betrachtet, um in ihnen Figuren aus der realen Welt zu entdecken.

S.31-33

Ich habe eine Theorie über das Glück und die Wolken. Ein paar Freunden habe ich davon erzählt, und sie gefällt ihnen, sie finden die Theorie witzig, was nicht schlecht ist, wenn man bedenkt, dass Humor nicht gerade zu meinen Stärken gehört. Der glückliche Mensch, so erkläre ich ihnen, kann sich ins Gras legen, die Wolken beobachten und dabei an nichts denken, er kann die Zeit einfach mit den Wolken davonziehen lassen. Sein Verstand setzt ihnen nichts entgegen, er versucht weder, ihren Lauf zu bremsen noch nach Formen zu suchen. Wenn sich zufällig mal eine Gestalt abzeichnet, dann will er sie nicht aufhalten oder bestimmen, er lässt sie ziehen und sich verwandeln, bis sie schließlich verschwindet. Dem glücklichen Menschen zeigen die vorüberziehenden Wolken nicht mehr als dass die Zeit vergeht, sie lassen ihn die Gegenwart intensiver erleben.

Dann gibt es Menschen, die in den Wolken nach bestimmten Formen suchen – das ist die Mehrheit –, die mit den Fingern darauf zeigen und unbedingt wollen, dass andere sie auch sehen. «Schau mal! Da! Siehst du das Auge? Und hier, das ist der Schwanz.» Dem Anschein nach sind es besonders überschwängliche, mitteilsame und glückliche Menschen, aber in Wirklichkeit verbergen sie ein gehöriges Maß an Bedrückung. Verschwindet ein von ihnen identifiziertes Wolkenbild - insbesondere wenn noch niemand bestätigt hat, dass er das Einhorn ebenfalls ganz deutlich erkennen konnte -, dann verursacht ihnen dieser Verlust ein Unbehagen, das auf ein tiefer sitzendes Übel schließen lässt.

Und schließlich gibt es noch solche wie mich. Aus der Distanz betrachtet ähneln sie der ersten Gruppe, weil sie kaum einmal auf etwas zeigen oder sich mitteilen; sie brechen auch nicht in hektisches Rufen aus, sondern bleiben vielmehr stille Beobachter. Doch unter dieser scheinbaren Ruhe tobt ein Sturm: Sie wollen die Gestalt nicht bloß sehen, sie wollen sie begreifen, sie wollen den Himmel nicht nur nach Bildern absuchen, sondern ihnen auch eine Bedeutung geben. Die Wolkenformen verwandeln sich in Zeichen, und wer sie beobachtet, kann nicht unbeteiligt an der Oberfläche ihrer Umrisse verweilen. Diese Menschen sehen nicht nur eine Gestalt, sondern tausende zur gleichen Zeit, und ihr Verstand versucht sie zusammenzubringen, ihnen das Gefüge eines Satzes

zu geben, doch jede dieser Gestalten spricht mit eigener Stimme, bis der Missklang und das Getöse unerträglich werden. Sie schließen die Augen, doch die in die Netzhaut eingebrannten Formen, die hellen und dunklen Bereiche, die im Glaskörper treibenden Partikel ersetzen die Wolken, zeichnen neue Gestalten, machen der Ruhe ein Ende. Sie wähen sich vor einem Rätsel, und wie irrational es auch sein mag, so glauben sie doch, dass wenn sie es lösten, sie damit etwas reparieren könnten, etwas, das zerbrochen ist und nichts zu tun hat mit jenem Himmel, jenen Wolken.

Übersetzt von Ramona Fehlhaber

A l'âge adulte, une photographe de mode se souvient comment, à 13 ans, elle entreprit un voyage qui changea tout. A cette époque, l'angoisse de l'abandon et l'intensité de la découverte se mêlèrent : elle perdit sa mère et connut une actrice fascinante et captivante; elle laissa derrière elle l'enfance et elle eut l'occasion de s'approcher du monde du cinéma en jouant un rôle secondaire dans un film tourné à bord d'un bateau; elle fit, inconsciemment, une première rencontre avec l'échec amoureux et aussi une première approche à l'éveil sexuel. A l'âge adulte, elle se souvient de ces moments parfumés de beauté et de violence. Les morceaux du passé, les fragments de souvenirs dessinent une mosaïque dans laquelle la protagoniste cherche une forme, un sens, comme celui qui contemple les nuages pour reconnaître en eux des images du monde réel.

pp. 31-33

J'ai une théorie sur le bonheur et sur les nuages. Je l'ai racontée à des amis et il la trouve sympathique, drôle, ce qui n'est pas mal étant que je suis peu douée pour l'humour. Je leur dis que la personne heureuse est capable de se coucher dans l'herbe à contempler les nuages et la tête vide, de laisser s'écouler le temps en regardant passer les nuages. Son esprit n'offre pas de résistances, les laisse aller, ne cherche pas des formes. Si, par hasard, l'une d'entre elles se cristallise, elle ne prétend pas l'arrêter, ni la définir, elle la laisse aller, se transformer jusqu'à ce qu'elle disparaisse. Pour la personne heureuse le mouvement des nuages sert simplement de marqueur du temps, il intensifie sa perception du présent.

Ensuite il y a ceux qui cherchent des formes – c'est la majorité – qui les montrent du doigt, qui essaient même que les autres les voient aussi. Là, regarde! Tu vois l'oeil? Ici, et là la queue. En apparence, ce sont des personnes plus ouvertes, communicatives et heureuses, mais, à vrai dire, elles cachent une forte dose d'angoisse. La perte de la forme qu'elles ont identifiée, surtout si elles n'ont pas réussi que quelqu'un corrobore, effectivement, qu'elles voyaient bien la licorne, leur cause un malaise qui est l'écho d'un mal qu'elles ont en elles-mêmes.

Enfin, il y a ceux qui sont comme moi. En apparence ils ressemblent davantage aux premiers, car c'est à peine s'ils signalent ou communiquent, ils ne crient pas, ils demeurent plutôt contemplatifs et silencieux, mais sous ce calme apparent bat une colère interne: ils ne veulent pas voir une forme, ils veulent la comprendre, non seulement ils observent le ciel en cherchant des images, mais en voulant aussi les interpréter. La forme

des nuages se transforme en signe et celui qui la contemple ne peut pas rester indifférent, demeurer seulement dans la surface des lignes. Ce n'est pas une forme qu'ils perçoivent, mais des milliers simultanées et leur esprit essaie de les intégrer, de leur donner une syntaxe, mais chacune d'entre elles s'exprime d'une façon personnelle jusqu'à ce que la dissonance et le fracas deviennent insupportables. Ils ferment les yeux, mais les formes imprimées dans la rétine, les espaces de lumière et d'obscurité, les particules flottantes de l'humeur vitrée viennent remplacer les nuages, tracer de nouvelles formes, suspendre le calme. Ils se sentent devant une énigme et, si irrationnelle qu'elle soit, ils pensent que s'ils la résolvaient, ils pourraient arranger quelque chose, quelque chose qui s'est rompu et qui n'a rien à voir avec ce ciel et ces nuages-là.

Traduit par Gérard Lelièvre Houiseau

A fashion photographer looks back from adulthood to the time when she was a teenager, remembering how she went on a trip that changed her life. In those days she met sorrow along with adventure and growth: she lost her mother and met a ravish actress; she left childhood behind and had a chance to come into contact with the world of cinema by acting a secondary role in a film recorded on a boat. She also encountered the sorrow of lost love and made a first approach to sex. As an adult, she remembers those moments tinted with beauty and violence. Memories of the past are like pieces of a puzzle where the main character looks for a shape, a meaning, as someone who watches the clouds trying to figure out images of the real world.

pp. 31-33

I have a theory about happiness and clouds. I have shared it with a few friends and they find it amusing. They think it is funny, which is not bad considering what little talent I have for jokes. A happy person, I tell them, is able to lie on the ground to contemplate the clouds and clear his mind, to let time pass him by with the rhythm of the clouds. His mind does not offer resistance, does not try to stop them moving, does not search for shapes. If, maybe, one should form, he does not hope to hold on to it, or define it; he lets it go, lets it transform until it disappears. For a happy person, the movement of the clouds simply serves to mark the time; it intensifies his perception of the present.

Then there are those who look for shapes -- they are the majority --, who point with their fingers, who try to make others see what they see. "There, look! Do you spot the eye? Here! And there's the tail." These people may seem to be more expansive, communicative, and happy, but really, they hide a large measure of anxiety. The loss of the shape they identified, especially if they have yet to find someone to admit that, yes, they too saw the unicorn, causes a pain that is an echo of the hurt they carry inside.

Lastly, there are those who are like me. On the outside, they seem a lot like the first group, because they barely point or communicate. They do not shout, and are much more contemplative and silent; but, under that apparent calm lies an internal fury. They do not want to see a shape; they want to understand. They observe the sky not just looking for images, but trying to interpret them. The shape of the clouds becomes a sign, and those that contemplate them cannot distance themselves, noting only the outlines. It is not a shape that they perceive, but thousands simultaneously, and their minds attempt to integrate them, to give them some form of syntax, though each one speaks with its own

voice until the dissonance and the noise become unbearable. They close their eyes, but the shapes seared into their retinas, the bits of light and darkness, the glassy, floating particles substitute the clouds, creating new shapes and doing away with the sense of calm. They feel themselves before an enigma and, as irrational as it may seem, they think that if they can solve it, they might be able to fix something, something that broke and that has nothing at all to do with that sky, with those clouds.

Translated by Juan Liria

María López Sáñez (geb. 1973 in Lugo) unterrichtet Spanisch am Xulián Magariños de Negreira-Gymnasium; sie ist zudem Lehrbeauftragte an der Fakultät für Erziehungswissenschaften an der Universität von Santiago de Compostela, wo sie auch ihr Studium der spanischen, englischen und galicisch-portugiesischen Philologie absolviert hat. Für *A forma das nubes* erhielt sie den Repsol Preis 2012.

María López Sáñez (Lugo, 1973) est professeur de Langue et Littérature à l'Institut Xulián Magariños de Negreira et professeur à la faculté de Sciences de l'Education de l'Université de Santiago de Compostela. Docteur en Théorie de la Littérature et Littérature Comparée à l'Université de Santiago de Compostela. Dans le domaine de la création, elle a reçu le prix Repsol 2012 de Narration Brève pour *A forma das nubes*.

María López Sáñez (Lugo, 1973) teaches Spanish language and literature in a Secondary School. She is also a teacher at the University of Santiago de Compostela. She wrote her PhD in Literary Theory and Comparative Literature. As a writer, she was awarded the Repsol Price 2012 for *A forma das nubes*.